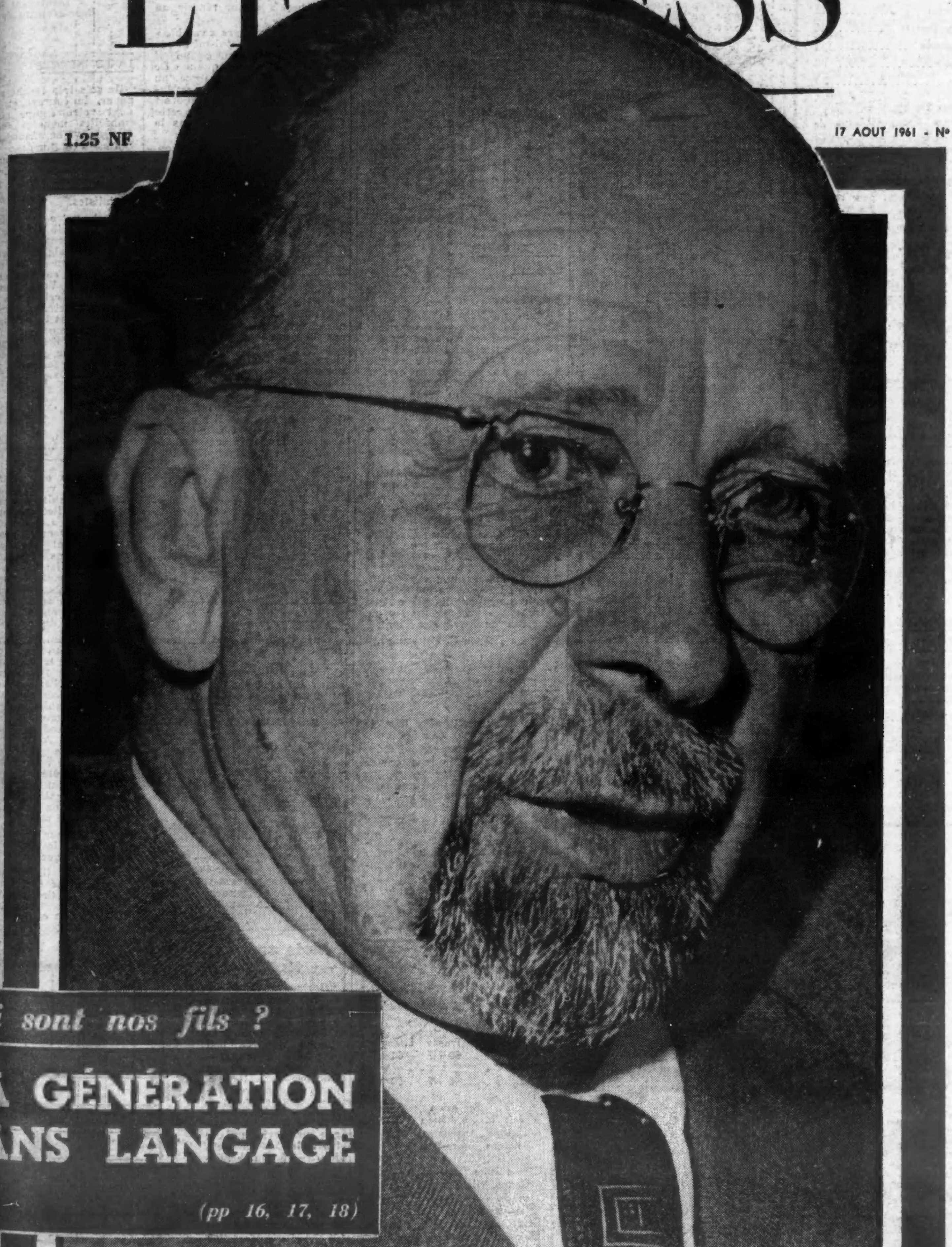
BERLIN PEUT-IL EXPLOSER ?

(pp. 3, 4, 5)

L'EXPRESS

1.25 NF

17 AOUT 1961 - N° 531



Qui sont nos fils ?

LA GÉNÉRATION SANS LANGAGE

(pp 16, 17, 18)

(Holmès.)

M. WALTER ULBRICHT, PRESIDENT DE L'ALLEMAGNE DE L'EST

« Quand on entame une conversation qui peut mener à des explications assez vives, il faut fumer. Pour ne pas ébranler le cigare, on évite tout mouvement brusque; d'ailleurs, il vous met de lui-même dans un état d'agréable tranquillité. »

(Bismarck.)

B ·6 ★★★★★★

INDEX

Berlin 3
Berlin-Est 4
Cinéma 26
Effel 32
Enquête 9
Gouvernement 7
Lettres 23
Mme Express 15
Sélection 19
Siné 8
Tim 3-7

Pages 20, 21, 22 :
- L'Exposition française de Moscou par Michel COURNOT

Pages 11, 12, 13 :
- 120 minutes pour sauver le monde par Bryan PETERS.

Pages 16, 17, 18 :
- Qui sont nos fils ? LA GENERATION SANS LANGAGE.

Pages 28, 29 :
- Six sourires pour un anniversaire.

JE LIS « TINTIN »

Je suis l'un de ceux qui lisent « Tintin », qui savent déjà ce qui « va se passer après Gagarine et Titov ». Mais je m'intéresse à autre chose, heureusement. Et je crois sincèrement faire partie d' « une certaine jeunesse » pour qui l'exploit de Titov est capital, mais est loin de tout représenter.

DOMINIQUE DUPONT,
Savigny.

COMMUNISME ET MORALE

Certes le progrès matériel est magnifique, mais combien il est peu de chose auprès du progrès moral.

Imaginez ce que sera le monde le jour où le communisme, ayant pris conscience de sa force supérieure à celle des autres, dominera notre pauvre terre : croyez-moi, un véritable enfer. Il est aisé, en effet, d'imaginer une humanité sans loi morale...

Donc, laissons Titov et son voyage de l'espace fort intéressant, mais sans plus.

Il y a mieux.

P. DUCHAUFOUR,
Paris.

TINTIN, JULES VERNE ET MONTAIGNE

Le fait que les jeunes sont, grâce à Tintin, en pleine ambiance astronomique ne signifie nullement qu'une fois adultes ils seront en mesure d' « assumer leur époque ».

Ils rêvent à des choses merveilleuses comme ont toujours rêvé les enfants. Les jeunes lecteurs de Jules Verne ont été en pensée dans la Lune depuis longtemps sans pour autant être plus aptes, arrivés à l'âge d'homme, à y aller réellement.

Après la puberté, ils rêveront d'amour en lisant la « presse du cœur ».

J'ai la faiblesse de croire que les véritables cosmonautes de demain sont encore ceux qui forment leur esprit en lisant Montaigne et apprennent les mathématiques.

JEAN MARTIN,
Bagneux.

TINTIN CHEZ LES SOVIETS

C'est avec une certaine tristesse que je vous vois présenter « Tintin » comme un exemple d'avant-garde. « De Tintin à Titov », titrez-vous...

Je crois qu'il est intéressant de rappeler que le premier album de la célèbre série « Tintin » s'intitulait « Tintin chez les Soviets ». Il parut vers 1930, je pense. Cet album est aujourd'hui introuvable. Dans cet album, Hergé se gaussait lourdement du régime soviétique, dont il déniait les incontestables réalisations.

Je ne pense pas que la lecture des aventures de « Tintin » soit particulièrement à recommander aux jeunes. Bien que fort spirituel à présent, Hergé reste un homme de droite, raciste et plein de préjugés.

MICHEL GEORIS-REITSOL,
Bruxelles.

CONTINUEZ

Continuez à nous faire des éditoriaux ausi lucides, recherchant la transformation qui se cache dans les faits.

Merci.

BERTHY,
Puy-Faye, par Objat
(Corrèze).

CE QU'ILS AIMENT

Je vous écris pour vous dire mon entière approbation sur les vues que vous exposez sur la jeunesse dans votre éditorial : « De Tintin à Titov ».

Militant de jeunesse, je m'occupe de jeunes inorganisés, dans un mouvement que nous avons lancé avec quelques camarades : « Terre des Jeunes », depuis deux ou trois ans.

Mouvement laïque, mixte, sans appartenance politique, idéologique ou confessionnelle, nous groupons des jeunes de 15 à 20 ans de tout horizon, mais ils sont principalement de milieu populaire.

Ces jeunes, de par leurs réactions, au cours des activités qui sont décidées et réalisées par eux, nous démontrent chaque jour le décalage que vous expliquez.

Les jeunes d'aujourd'hui ont des réactions spontanées et désordonnées, c'est sûr, mais ils agissent très souvent, pour des actions qu'ils aiment et qu'ils désirent, d'une façon absolument remarquable.

M. RAMOND,
Millau
(Aveyron).

EN COLONNE PAR UN

Chaque semaine, je me jette sur l'éditorial de J.-J. S.-S.

Mais au-delà de J.-J. S.-S. j'aime « L'Expres » dans son ensemble, par exemple le numéro 530... Car l'enfant Tintin-Spirou, fierté de J.-J. S.-S., est considéré comme un petit crétin arriéré dans les pages de Mme Express, qui démontre son incapacité à comprendre et désirer résoudre un problème sérieux, par exemple celui d'Arnold Toynbee, qui est d'apprendre aux hommes « à vivre ensemble sur notre planète, comme une seule famille ». Tandis qu'Albert Ducrocq nous démontre sans le vouloir que, ne servant pas à réaliser cette famille, l'astronautique ne sert à rien...

Quand on a tout lu dans votre journal, on constate que votre éditorialiste n'a peut-être pas tellement raison, mais qu'il a tout de même un grand talent, et que « L'Express » est fait par des hommes intelligents qui ne marchent pas en colonne par un, soucieux de leur alignement.

C. PANAJULET,
Dakar.

L'INTERVIEW DE M. X...

J'ai lu avec attention l'article consacré par Jean Cau à l'interview de M. X...

Il y aurait, certes, beaucoup de choses à dire, entre autres que le « mépris de fer » est une politique comme une autre. Mais elle n'est pas valable que dans l'appréciation exacte de ce que l'on méprise. Je crains que X... — et malheureusement beaucoup d'autres — n'ait à subir les conséquences de cette méconnaissance des réalités.

En raison de ma position, je ne puis, et je le regrette, signer cette lettre. Mais j'ai tenu à vous faire connaître des réactions qui ne sont pas seulement les miennes mais celles d'un groupe d'amis.

LES FOULES DE M. X...

Intéressant, votre entretien avec « M. X... ». Son fichier O.A.S. pas mauvais, non plus que son petit croquis « pour réussir un putsch ».

Mais où votre gars « valable » me paraît relever lui-même de Bibi Fricotin, c'est quand il affirme sans ciller que : « De Gaulle est la seule force du régime » ! Qu'il mette des lunettes... Et d'abord, on voudrait bien savoir où elle se tient, cette « force » d'un régime ? Dans la méthode Coué peut-être ?

Je crois que vous avez raison, cher Jean Cau, de ne pas « vous sentir parieur ». Vous êtes plus sage que le type qui vous déclare que la police est « très sûre »...

E. D.,
Royat.

CRITIQUE LITTERAIRE

Vous criez à la pornographie, lorsqu'il s'agit de celle de la mitraillette, du Forum ou du parachutiste, mais vous couronnez le roman de Christine de Rivoire : « Le Repos du guerrier ». Pour vous il n'y a de pornographie que celle de la mitraillette, etc.

S'il y a de la « fesse » (comme vous dites) dans le roman de Cécil Saint-Laurent, il n'y a que ça dans celui de Ch. de Rivoir avec en plus de la crasse, de la déchéance et de l'éthylisme.

CLAUDE PROTTE,
Billère (B.-P.).

[« Le Repos du guerrier » prix de la Nouvelle Vague 1959, *est de Christiane Rochefort. Le nom de notre collaboratrice Christine de Rivoyre s'orthographie R.i.v.o.y.r.e.]*

VRAIMENT MEPRISABLE

Cette semaine, vos critiques sur le livre de C. Saint-Laurent sont grotesques, car évidemment ce romancier (qui est loin d'être mauvais) n'est pas de votre côté au point de vue politique.

Vous êtes, ainsi que votre équipe, vraiment méprisable.

[Cette lettre est anonyme.]

POUR EVITER LA « TROISIEME »

Vous constatez que l'Algérie est la clé de voûte de l'Afrique, qu'un avènement d'un régime communiste en Algérie serait une catastrophe pour l'Occident. Que nous proposez-vous pour éviter cela ? Donner l'Algérie sans conditions au F.L.N.

Vous n'êtes pas assez naïf pour ne pas sentir que les dirigeants algériens seront très rapidement débordés par leur extrême gauche. L'Armée, elle, s'en rend compte et pour éviter d'avoir à faire une guerre mondiale dans quelques années, préfère en faire une locale, tout de suite, pour éviter aussi aux Français en général d'avoir à en refaire « une troisième ».

Lieutenant R. C.,
Base aérienne de Tours.

SUR LA BONNE VOIE

Je suis très touché par la vigueur, le courage et le talent dont votre équipe malgré les imbéciles menaces fascistes a fait preuve en dénonçant les récentes « ratonnades » de Metz, de Nancy et d'ailleurs, après avoir blâmé durant des années les tortures subies par mes compatriotes dans les geôles colonialistes.

C'est votre attitude courageuse tout le long de ces sept années d'atroce répression que le peuple algérien prendra en considération pour construire l'éventuelle coopération franco-algérienne. Vous êtes sur la bonne voie, celle de la justice et de l'honnêteté, continuez ! Surtout, ne vous laissez pas intimider ; et comme l'a dit Voltaire : « Il est de droit naturel de se servir de sa plume comme de sa langue, à ses périls, risques et infortunes... ».

B. R.,
Alger.

LYCEES ET FILS D'OUVRIERS

Permettez au professeur que je suis de vous indiquer une cause probable de la baisse du niveau intellectuel dans les lycées : il y a seulement quinze ans, relativement peu d'élèves fréquentaient les lycées. Ils étaient issus souvent, comme vous vous plaisiez à le souligner récemment, de la classe moyenne (commerçants, professions libérales, certains fonctionnaires). La proportion d'élèves intelligents était, disons de 1 pour 4.

Aujourd'hui, pratiquement, le lycée est ouvert à tous. Dans une sixième moderne, à Annecy, il y a huit fils d'ouvriers sur dix élèves. N'en déplaise à votre « fibre démocratique », il y a beaucoup moins d'élèves intelligents, disons un sur dix ou quinze. Quand un élève « parle bien », a de l'aisance, c'est neuf fois sur dix parce qu'il a des parents qui font de même. (Je laisse de côté le problème de l'hérédité qui, soit dit en passant, nous mène tout droit aux élites et non au baccalauréat pour tout le monde).

Je sais que tout cela ne va guère dans le sens de vos positions politiques.

G. BONNEIRE,
Agrégé de l'Université,
Groisy-le-Plot.

[En effet.]

Abonnements

29, rue de Marignan - ELY 23-89
C.C.P. 73.78.19 Paris

TARIFS

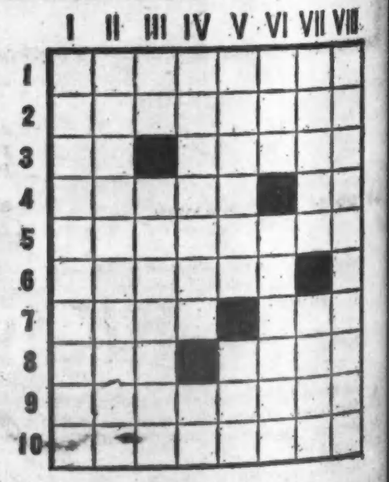
	France	Etranger
1 an :	50 NF	60 NF
Spécial étudiants	40 NF	50 NF

Par avion

Algérie, Tunisie, Maroc	72 NF
Allemagne, Angleterre, Belgique, Suisse, Italie, U.R.S.S.	79 NF
Côte-d'Ivoire, Sénégal, Congo, Niger, Mauritanie	93 NF
(Autres tarifs sur demande.)	
Israël, Iran	100 NF
Etats-Unis, Canada	130 NF
Brésil, Chili, Venezuela.	172 NF

L'EXPRESS
S. A. Presse Union
Directeur général : J.-J. SERVAN-SCHREIBER
REDACTION :
91, Champs-Elysées. Tél. : ELY 88-61.
ADMINISTRATION - PUBLICITE :
29, rue de Marignan. Tél. : ELY 23-89.
Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.
Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

Mots croisés N° 305



Horizontalement. — 1. Par son existence même, a fourni longtemps à un homme d'Etat romain une conclusion quelque peu détachée du fond. — 2. Kennedy ou Marilyn Monroe. — 3. Répété, pourrait donner le typhus. Conviendront. — 4. Dresse ses cimes non loin de Timgad. Désigne un service qui ne travaille pas en plein jour. — 5. Qui bénéficie d'un supplément d'existence. — 6. La fit venir (deux mots). — 7. Ensemble peu dispersé, mais peu ordonné. Il est question de sa reconnaissance. — 8. N'aurait, à Longchamp ou à Colombes, aucune chance contre la lumière. Les ordres ne sont pas pour lui. — 9. C'est plutôt de la mauvaise humeur. — 10. Sévèrement traitée.

Verticalement. — I. Fâcheux pour Molière, casse-pieds pour Noël-Noël. — II. Répétition adressée à un dieu, dont on célèbre la façon de tenir (deux mots). — III. Certains y séjournent pour une durée bien définie. Se chante pour attendrir. — IV. Avaient trois rangs de moteurs humains. Dans Blois, mais ni dans Beaugency, ni dans Le Mans. — V. En Plus près de la Belgique que Vervins. En épelant, elle est en bonne santé. — VI. Termine une question classique en langue d'oc. Faisait un acte, devenu difficile à Paris. — VII. Produit classique de Saint-Etienne. Convenue. — VIII. Etroitement unie sans colle, ni ciment.

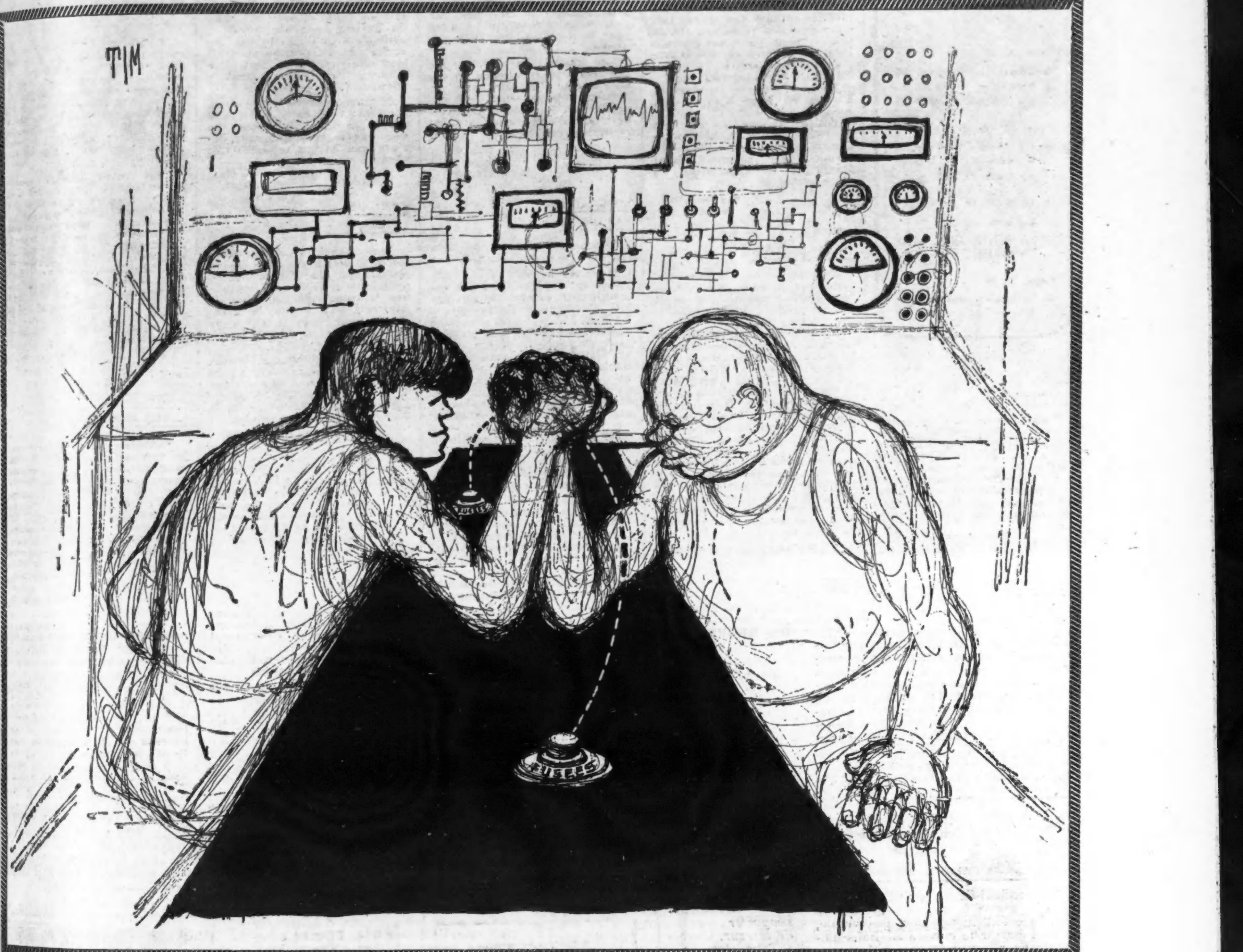
	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	D	O	U	D	A	L
2	A	B	A	T	T	A	G	E
3	C	R	I	E	E	■	N	M
4	H	O	N	■	R	H	I	N
5	E	G	E	R	I	E	■	I
6	C	A	■	A	N	E	L	S
7	A	T	O	I	■	R	A	C
8	C	I	I	■	P	L	I	A
9	H	O	N	O	R	E	N	T
10	E	N	G	R	E	N	E	E

Solution du n° 304.

17 AOUT 1961

L'EXPRESS

9e ANNÉE — N° 531



BERLIN

Le point d'explosion

● *Notre rédacteur diplomatique Paul Johnson câble de Londres :*

A la fin de la semaine le rideau de fer s'est abattu en plein centre de Berlin .Quelque 20.000 policiers est-allemands soutenus par des tanks, des camions blindés et des automitrailleuses, et équipés de lances d'incendie à haute pression, ont pris position dans les rues et sur les voies ferrées qui relient les deux moitiés de Berlin. Les 50.000 Berlinois de l'Est qui travaillent dans le secteur occidental devront trouver du travail à l'Est et le flot des réfugiés, qui avait atteint le rythme de 2.000 par jour, s'est tari. Seuls une poignée d'audacieux cherchent encore à fuir, la nuit, à la nage par les canaux de la ville. A la porte de Brandebourg un photographe britannique s'est heurté à un policier de Berlin-Est qui lui a crié sans la moindre trace d'ironie : « *Vous êtes dans le secteur libre de Berlin. Vous n'avez pas le droit de prendre de photographies.* »

A Londres, à Washington, à Bonn et à Paris, c'est l'atmosphère des grandes crises. M. Dean Rusk, le secrétaire d'Etat américain, a dénoncé l'initiative est-allemande comme une violation flagrante de la liberté de mouvement garantie par l'accord quadriparti de 1949. A Berlin, M. Willy Brandt, le maire de Berlin-Ouest, a déclaré que le régime est-allemand est sur le point de s'écrouler : « *M. Ulbricht,* a-t-il dit, *doit ou bien démissionner ou faire face à une révolution.* »

L'ouverture de la chasse

Tandis que les dépêches diplomatiques circulaient entre les capitales occidentales, à Paris le Conseil de l'OTAN tenait une réunion extraordinaire ; à Washington le président Kennedy rentrait en hâte de vacances; à Bonn le docteur Adenauer annonçait des sanctions économiques contre les Allemands de l'Est ; en Grande-Bretagne enfin, où M. Macmillan et son ministre des Affaires étrangères, Lord Home célébraient l'ouverture de la chasse aux perdrix, toutes les précautions étaient aussitôt prises pour que les deux hommes d'Etat puissent être mis au courant de la situation minute par minute (le dispositif mis en place comprenait motocyclistes, walkie-talkies, jeeps, etc.).

La situation à Berlin avait-elle finalement atteint le point d'explosion ? A première vue, oui et la marine américaine par exemple s'empressait d'annuler les ordres de démobilisation qui devaient toucher 26.000 hommes. Mais à mesure que les observateurs occidentaux regardaient de plus près la situation à Berlin, les choses semblaient prendre une tournure différente :

Tout d'abord, la question des droits alliés. Ont-ils été délibérément violés comme l'a affirmé M. Dean Rusk ? Si l'on examine l'accord de 1949 ce n'est pas certain. Cet « accord », en fait, mérite à peine un tel nom. Il s'agit beaucoup plus d'une succession de déclarations d'intentions faites par les délégués des quatre puissances à Paris en juin 1949, chacun prenant note de la position *de facto* de la ville après que les Russes eurent levé leur blocus. Aucun accord formel ne fut signé pour la bonne raison qu'aucun accord ne fut vraiment atteint. La déclaration soviétique faisait état d'une opposition formelle à tout retour à un contrôle quadriparti à moins que les trois autres puissances n'acceptent la règle de l'unanimité qui aurait donné aux Russes le droit de veto.

Depuis, les alliés occidentaux, en permettant l'intégration économique et politique progressive de Berlin-Ouest dans la République Fédérale, ont, en fait, ignoré l'esprit du statu quo établi en 1949. N'importe quelle cour internationale déciderait que la Russie avait parfaitement le droit, en toute équité, d'autoriser le régime de l'Allemagne de l'Est à agir de même.

Sur le terrain

A part les droits légaux, qu'en est-il de la situation « physique » sur le terrain ?

Que peut faire l'Ouest à Berlin ? Les menaces de sanctions économiques brandies par le chancelier Adenauer sont probablement vaines. Depuis le lancement du Plan de sept ans par M. Ulbricht l'année dernière (l'une des raisons du mécontentement actuel), de gra[illegible] efforts ont été faits en Allemagne de l'Est pour réduire la dépendance à l'égard des produits industriels de la République Fédérale et en particulier à l'égard des aciers de qualité. L'économie est-allemande pourrait être touchée par ces mesures, mais guère plus que les Allemands de l'Ouest eux-mêmes.

→

LES JEUNES MILICIENS DE BERLIN-EST.
Une sorte de déménagement intérieur.

(Garruba.)

→

De plus, le chancelier Adenauer lui-même ne tient pas tellement à accroître les difficultés de la zone orientale. Les déplacements de population Est-Ouest inquiètent les dirigeants de Bonn. Ils craignent que si l'Allemagne de l'Est se dépeuple, non seulement les revendications allemandes sur les territoires situés au-delà de la frontière Oder-Neisse ne se trouvent affaiblies, mais encore que la pression de l'expansionnisme polonais (la population polonaise augmente rapidement) sur les terres situées à l'ouest de cette ligne ne se fasse plus forte.

Les Chevaliers Teutoniques

Si, confient-ils en privé, Krouchtchev en arrive à la conclusion que le régime est-allemand n'est pas viable, il peut élargir le cordon sanitaire polonais en repoussant encore les Allemands vers l'Ouest et en renversant ainsi le processus historique qui a pris naissance au moyen âge, au moment où les Chevaliers Teutoniques ont enlevé aux Slaves l'Europe Orientale. Or, les dirigeants de Bonn veulent à tout prix préserver l'intégrité géographique de l'Allemagne, même si un tiers du territoire est sous l'autorité de ces communistes qu'ils détestent.

C'est pour toutes ces raisons que le dernier rebondissement de la crise de Berlin a plus de chances de conduire à la négociation qu'à la guerre.

A la demande du chancelier Adenouer (fortement soutenu par le général de Gaulle), les Américains et les Britanniques avaient accepté de reporter les négociations avec Krouchtchev après les élections allemandes du 17 septembre. Il se peut maintenant que ce délai soit réduit. Mardi, on avait de plus en plus le sentiment, dans les milieux diplomatiques de Londres, que les conversations avec les Russes étaient imminentes et qu'elles entraîneraient probablement un renversement complet de la politique occidentale sur Berlin. Comme le disait un diplomate britannique : « *L'ironie de la situation, c'est que plus le régime de M. Ulbricht s'affaiblira, plus il a des chances d'être reconnu par l'Ouest, et la reconnaissance de l'Allemagne de l'Est est plus que jamais la clé du problème de Berlin.* »

PAUL JOHNSON.

Un nouveau Budapest ?

● ***Les Allemands de l'Est, dit-on à Bonn, ont une vie insupportable ; ils sont au bord d'une révolte qui peut nous entraîner, tous, dans la guerre. Ces craintes sont-elles fondées ?***

– *CE n'est pas possible, ils vont se soulever, ils ne peuvent pas supporter plus longtemps ce régime de terreur, d'esclavage, de famine.*

Telle était en substance, au début de cette semaine, l'opinion de la majorité des Allemands de l'Ouest : un nouveau soulèvement est-allemand leur semblait inévitable. Le chancelier Adenauer le prédisait depuis longtemps. Le gouvernement américain admit qu'il le redoutait.

Il ordonna, lundi dernier, qu'une sourdine fût mise aux émissions de la « Voix de l'Amérique » et que rien ne fût dit sur les ondes qui ressemblât à un encouragement à la révolte. « *Car le grand danger,* expliquait le correspondant diplomatique du « New York Herald Tribune », *c'est que des révoltes populaires donnent lieu, comme en Hongrie, à une répression atroce ; que les Allemands de l'Ouest, membres de l'O.T.A.N., se portent au secours de leurs frères opprimés ; et qu'il en résulte entre l'Est et l'Ouest une collision lourde des pires catastrophes.* »

Crainte fondée ? Selon un plan, déjà ancien, de l'O.T.A.N., les divisions ouest-allemandes devaient être repliées derrière un écran de troupes américaines pour empêcher leur intervention en cas de troubles en R.D.A. Mais à Berlin la situation paraissait explosive. A l'Ouest plus qu'à l'Est, d'ailleurs : des milliers de citoyens de la ville occidentale tentèrent de prendre d'assaut, lundi dernier à l'aube, les nouveaux barrages communistes. Et dans l'une des plus grandes entreprises de Berlin-Ouest, les ouvriers se mirent en grève. Ils réclamaient le licenciement de quatre de leurs camarades communistes. Satisfaction leur fut donnée.

Un grand journal, habituellement modéré, de Hambourg, appelait au ralliement. Le soulèvement, selon lui, était chose déjà faite : « *Krouchtchev et Ulbricht ont commis un second Budapest, cette fois sur sol allemand. Le monde entier sait que ce régime va devenir un camp de concentration immense. Le monde entier comprend que nous ne pouvons rester tranquilles quand nos concitoyens sont définitivement étranglés et reduits en esclavage.* »

Esclavage, famine, terreur concentrationnaire. Telle est, vue par les Allemands de l'Ouest, l'Allemagne de l'Est que le gouvernement de Bonn appelle officiellement « Allemagne centrale », ou simplement « zone d'occupation soviétique ».

Car pour les autorités d'Allemagne fédérale, l'Allemagne de l'Est ne constituera jamais un Etat. Le régime actuel est non viable économiquement, chancelant politiquement et haï par ses citoyens. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Qu'est-ce que la R.D.A. ?

A première vue, elle rappelle le Borinage : plutôt grise, passablement délabrée, arborant partout des panaches de fumée brune et grasse, elle abrite l'une des plus impressionnantes concentrations industrielles du monde. Il y a un an, une revue officielle française disait : « *Les deux Allemagnes ont obtenu dans le domaine industriel des résultats remarquables, mais les performances de l'Allemagne de l'Est ont été obtenues dans des conditions sensiblement plus difficiles.* » (1)

Au cinquième rang

Dévastée par la guerre autant que sa sœur occidentale, la R.D.A. n'a commencé sa reconstruction que très tard ; sans doute parce qu'on la considérait, en U.R.S.S., comme une conquête provisoire. A l'Ouest, les démontages et réparations avaient cessé depuis cinq ans déjà, le Plan Marshall fonctionnait déjà depuis quatre années, quand la R.D.A., tout en contribuant à la reconstruction soviétique, par des livraisons prélevées sur sa production courante, se mit à préparer son propre relèvement : c'est vers la fin 1951 seulement que la création d'une Allemagne réunifiée et neutre apparut comme un espoir illusoire.

Ce démarrage tardif, sans aide extérieure, demeure pour la R.D.A. un handicap écrasant. La coupure de l'Allemagne la coupait également de ses sources de matières premières : sans charbon, ni fer, ni énergie hydraulique, il lui fallait tirer de sa seule ressource, le lignite, de quoi faire tourner de gigantesques industries de transformation.

A force d'acharnement et de privations, elle remonta la pente. Pour la chimie, les machines-outils et l'optique, elle occupe le cinquième rang dans le monde. Avec ses 16 millions d'habitants, elle est devenue le huitième pays industriel du monde (le septième étant la France et le sixième la Chine), dépassant, une fois lancée, la Tchécoslovaquie voisine.

Austérité

Pourvoyeuse, en vertu d'une division internationale du travail, de tout le bloc socialiste, elle est devenue, pour les produits chimiques, les matériels graphiques et optiques et certaines machines-outils, la pièce maîtresse dans une stratégie mondiale de l'équipement.

Ses habitants en bénéficient-ils ? Ils travaillèrent longtemps pour les autres. Ils gardent quelque amertume au souvenir de leur contribution involontaire au relèvement soviétique. Pourtant, l'année dernière, un tournant fut pris. Pour l'aider à remplir sa tâche dans le développement du camp socialiste, l'U.R.S.S. fit en R.D.A. d'importants investissements. En même temps apparaissaient, à des prix abordables, des produits de consommation, considérés jusque là comme du luxe, qui devaient rendre moins défavorable la comparaison des niveaux de vie est- et ouest-allemands : le prix de motocyclettes fut abaissé (à environ 125.000 anciens francs), celui de canoés à trois places (à 50.000 fr.), celui des téléviseurs (à 120.000 fr.) (2). Le rythme de la reconstruction s'accéléra (12.000 logements ouvriers à Berlin-Est, 4.000 à Dresde) tout en demeurant inférieur au Plan et, de très loin, au rythme ouest-allemand.

Les habitants de la R.D.A. s'installèrent dans une sorte d'austérité sans

(1) « Etudes et Conjoncture », mars 1960.

(2) Soit respectivement 1.050, 420 et 1.000 marks orientaux. Les prix qui suivent ont également été calculés au taux de change officiel (1 mark = 118 francs légers) qui met le mark Est à parité avec le mark Ouest.

(Keystone)

LES JEUNES MANIFESTANTS DE BERLIN-OUEST (*).
En attendant l'inévitable.

pénurie : il y avait tout l'essentiel pour tout le monde, vêtements et chaussures solides, quoique sans élégance, 500.000 téléviseurs, un régime substantiel de pommes de terre, de saucisses, de bœuf bouilli, de bière, de tartes et de confiture. Statistiquement, on mangeait autant à l'Est qu'à l'Ouest. Un plat du jour copieux, à base de pommes de terre et de saucisses, était servi pour 60 francs dans les cantines, le menu à la carte revenait à 175 francs, le déjeuner composé d'une omelette, d'une paire de saucisses, de pommes purée et d'épinards, à 95 francs.

Mais le beurre, les légumes et fruits, voire les pommes de terre disparaissaient périodiquement des magasins, à la suite de pannes dans le circuit de distribution. Et l'inertie propre aux planifications surcentralisées faisait que des ciseaux, des clous, un porte-manteau pouvaient par endroits rester introuvables.

Matériellement, les Allemands de l'Est sont, cependant, devenus des privilégiés dans le camp socialiste.

Un pays « poreux »

Leur salaire nominal, d'après les plus sérieuses estimations occidentales, représente 93 % des salaires ouest-allemands. Pour un ouvrier qualifié, 1.000 marks par mois n'a rien d'exceptionnel. Une jeune institutrice en gagne 400, un directeur d'usine 2.000. L'équipement ménager est plus cher de 20 à 100 % qu'à l'Ouest, mais les loyers sont deux à trois fois plus bas, les vacances pour les enfants sont gratuites, elles reviennent à 10 marks par jour, à la mer ou à la montagne, pour les salariés.

Les études, enfin, sont payées par l'Etat, tout étudiant touchant au moins 180 marks par mois (300 s'il a de très bonnes notes) et la R.D.A. compte 11 étudiants universitaires pour 1.000 habitants ; elle en comptera 16 dans quatre ans ; pour l'Allemagne occidentale, le chiffre est de 5,4.

Le revenu le plus élevé, celui des chirurgiens, étant de 3.000 marks, personne, en R.D.A., ne pourrait acquérir les biens somptuaires (Mercédès, fourrures, bijoux, meubles précieux) qui rehaussent l'impression d'opulence, à l'Ouest.

Malgré sa crise de collectivisation dans l'agriculture, la R.D.A. est, non seulement, économique viable, mais elle est solide et promise, par ses alliés, à un grand avenir : son taux d'investissement doit atteindre 35 % durant le septennat en cours (contre 26 % en Allemagne occidentale). Un diplomate occidental évaluait, l'année dernière, à 40 % ceux qui voteraient pour le régime présent, en cas d'élections libres. Mais 60 % voteraient contre ou s'abstiendraient.

Cette opposition serait sans doute moindre et aurait pu être apaisée par le régime si la R.D.A. n'était un pays « poreux ». Pour un Tchécoslovaque, un Yougoslave, un Espagnol, émigrer est un acte de protestation et de désespoir. Pour un Allemand de l'Est, c'est une sorte de déménagement à l'intérieur du même pays : il ne peut emporter de bagages, mais il est sûr de trouver un emploi, une assistance, une bourse de formation ou d'études, des parents même, des concitoyens compatissants enfin lorsqu'il sera arrivé à destination. A raison souvent, à tort parfois, il espère un meilleur salaire, une plus grande liberté de mouvements.

Menace de paralysie

Pour la R.D.A., cette émigration clandestine devenait catastrophique : le bilan émigration-immigration se soldait par un déficit de 90.000 personnes en 1959, 150.000 en 1960, plus de 2 millions en dix ans, et l'hémorragie n'avait aucune raison de s'arrêter toute seule. C'était la menace d'une paralysie démographique : il y a 50 % plus de femmes que d'hommes dans le groupe des citoyens âgés de 30 à 50 ans ; 35 % seulement de la population est en âge de travailler et, d'ici à quatre ans, cette proportion tombera à 25 %. Si l'émigration clandestine fait encore baisser ce chiffre (47 % des réfugiés ont moins de 25 ans), ce sera la ruine. Plus il part de citoyens, plus difficile deviendra la condition des autres, et moins la compétition avec l'Occident aura de chances d'être jamais gagnée.

Mais pourquoi partent-ils ? Les émigrés donnent à cette question trois réponses principales : la plus importante, c'est la réprobation par les parents de l'éducation (ou endoctrinement) politique de leurs enfants ; d'autant que celui-ci est le plus souvent efficace. La seconde raison est la claustrophobie : les émigrés partent de peur de ne pouvoir partir le jour où ils auraient des raisons concrètes de le vouloir. En troisième lieu, seulement, vient la « pression politique » : refus d'adhérer au Parti pour recevoir de l'avancement, refus d'une propagande envahissante et souvent stupide, dégoût provoqué par une bureaucratie tatillonne, très prussienne qui, avec tout le sérieux allemand, a greffé toutes les apparences, sinon l'esprit, du socialisme sur un peuple qui avait perdu toute expérience de la démocratie, à supposer qu'il se souvînt seulement l'avoir connue. Aussi cette conversation, entre un jeune émigré et son interrogateur, dans un centre de triage de Berlin-Ouest, est-elle typique :

— *Religion ?*

— *Sans.*

— *Affiliation politique ?*

— *Sans.*

— *Pourquoi êtes-vous venu ? Préférez-vous notre système ?*

— *Non. Vos politiques sont des calotins.*

— *Pourquoi alors partez-vous ?*

— *Je veux faire mon chemin sans adhérer à un parti. Et je veux pouvoir voyager quand et où ça me plaît.*

Ceux qui restent ne voyageront plus. Il est peu probable qu'ils se soulèvent pour autant.

M. B.

(*) Sur la pancarte : « Il n'y a qu'une seule Allemagne ».

• 35 % seulement des Allemands de l'Est sont en âge de travailler. Près de la moitié des réfugiés avaient moins de 25 ans.

LES CAHIERS
DE LA
RÉPUBLIQUE

Président du comité de direction :
Pierre MENDES FRANCE
8, rue Henner - PARIS (9e)
PIG. 39-76

★

Le numéro 35 des
Cahiers de la République est paru

Au sommaire :

- **Les Affaires françaises**
Carence de l'Etat et défense de la Liberté
par M. DUVERGER

- **L'Actualité économique mondiale**
La Grande-Bretagne devant le Marché commun
par U. KITZINGER
Les projets de réforme du système monétaire international
par G. ROUX
Comment lutter contre la faim
par G. ARDANT

- **Recherches et discussions**
Quelques problèmes posés par la planification démocratique
par R. JACQUES

Ephémérides, notes et chroniques
par J. CHEVERNY et P. VIGNAUX

★

Ce numéro : 3,50 NF

Abonnement d'un an :
France .... NF 36
Etranger .. NF 45
Soutien ... NF 60

C.C.P. CAHIERS DE LA REPUBLIQUE
Paris 13.693.09

Spécimens gratuits sur demande

ÉCONOMIE

Tout va bien, mais...

● ***Le gouvernement prépare de nouveaux impôts. Qui les paiera : les consommateurs ou les contribuables ? De toute façon, écrit Michel Bosquet après enquête, ces impôts ne suffiront pas.***

UN communiqué publié la semaine dernière par le ministère des Finances relevait un fait inouï de plus plus de vingt ans : la France n'a plus de dettes. Plus précisément, ayant gagné un milliard de dollars en une année et remboursé de façon anticipée sa dette à moyen terme, elle dispose encore de 2.660 millions de dollars, soit 860 de plus que toutes ses dettes extérieures à long terme.

Ce remarquable assainissement financier, ajoutait le communiqué officiel, va de pair avec une expansion non moins remarquable : la production industrielle se maintient à 7 % au-dessus de son niveau d'il y a douze mois. Et cette expansion se fait dans la stabilité, pour la première fois depuis la guerre : de juin 1960 à juin dernier, l'indice officiel du coût de la vie n'enregistre que 0,6 % de hausse. De septembre 1960 à juin, il enregistre même une baisse.

Hausses et baisses

Lorsque les consommateurs affirment que tout augmente, ils sont victimes d'une illusion. La viande de bœuf, certes, a augmenté, bien qu'elle ait baissé à la production. Mais c'est là un fait coutumier, de même que la hausse sur les services, celle (voulue) sur les loyers (qui étaient irrationnellement bas) et sur certains produits manufacturés (victimes de la hausse des transports, l'acier, l'aluminium, les cotisations sociales, la prime de transport, etc.).

En fait, ces hausses normales sont compensées par de nombreuses baisses : sur les fruits et légumes, les produits laitiers, les volailles, le porc et l'équipement ménager : les réfrigérateurs ont baissé de 15 % en deux ans, les petits appareils électriques de 8 %, et les chaussures, normalement, devraient suivre, ainsi que les textiles synthétiques.

Tout va donc pour le mieux ? Les chiffres sont là, irréfutables. Cependant les statistiques de production n'ont de sens que si on les examine sur quelques années.

L'année 1959 a été une année de stagnation : la production industrielle n'augmenta que de 3 %. Il s'agissait de remettre l'économie sur des bases saines. Le traitement prescrit parut avoir été efficace : en 1960, après sa cure de sommeil, la production fit un bond : plus 11 % en un an, ce qui était très bien — ou plus 14 % en deux ans, ce qui n'était pas trop mal. Toutefois, une année excellente après une année mauvaise n'a rien d'exceptionnel. La partie ne peut être considérée comme gagnée que si l'économie maintient son élan. Qu'en est-il ?

L'année dernière, le premier semestre avait été assez médiocre (quatre mois sans progression, à un niveau élevé, il est vrai), mais le second fort bon. Comparer le premier semestre 1961 à celui de 1960 c'est donc embellir le tableau. L'expansion réelle est mieux mesurée si l'on détermine l'évolution depuis mai ou septembre 1960.

M. WILFRID BAUMGARTNER.
Avec qui faut-il dîner ?

Les investissements

On constate alors que de mai 1960 (premier mois d'expansion de l'année) à mai 1961, la production industrielle a augmenté au taux annuel de 5,2 %, ce qui est fort peu : le Plan en requiert 7,4 %. Depuis septembre 1960, d'autre part, la progression est plus faible encore : elle correspond à un taux annuel d'un peu plus de 3 %.

A moins d'un accès de fièvre pendant le dernier trimestre (que rien, toutefois, ne laisse encore prévoir), la production industrielle de cette année a peu de chances de dépasser de plus de 5 à 6 % celle de l'année dernière. Le Plan risque donc fort de n'être pas réalisé.

Il n'a plus guère de chances de l'être dans un autre domaine, particulièrement important : celui des investissements, gage de la croissance future. Dans le secteur privé, ceux-ci avaient reculé de 6 % en 1959. Ils avaient ensuite augmenté de 11 % l'année dernière. Comme les investissements allemands, durant les mêmes deux années, avaient progressé de 26 %, les 5 % en deux ans de la France signifiaient un retard qu'il importait de réduire.

Aussi le Plan avait-il prévu que les exportations françaises cesseraient de se développer aussi rapidement (elles devaient ne croître cette année que de 2,5 %), afin que les investissements puissent continuer d'augmenter : de 7 % dans l'ensemble, de 12 % dans le secteur privé (selon les propres prévisions des chefs d'entreprise).

Or, c'est l'inverse qui s'est produit : les exportations françaises étaient, pour le premier semestre de cette année, supérieures de 7,5 % à celles de la même période de 1960, d'où l'abondance inattendue de devises. Et comme exportations et investissements sont tous deux prélevés sur la consommation — et ne peuvent donc augmenter de pair sans une réduction du niveau de vie — la bonne surprise du côté des devises a pour contrepartie inévitable une mauvaise surprise du côté des investissements : au lieu d'augmenter de 7 % comme prévu, ou de 11 % comme dans l'ensemble du Marché Commun, ils ne progressent qu'au taux de 6 %.

Le secteur privé français investissait l'année dernière l'équivalent de 47 milliards de DM quand l'allemand en investissait 73 ; le secteur public, en France, investissait 54 milliards de DM (sans compter les investissements militaires), contre 90 en Allemagne occidentale. Par habitant, l'investissement privé est en France 36 % plus faible qu'en Allemagne occidentale, et l'investissement public 31 % plus faible. Les investissements militaires, en revanche, sont de 15 % plus élevés, par habitant, en France qu'en Allemagne de l'Ouest, et ils sont appelés à augmenter encore avec la création de la « force de frappe ».

Le gouvernement divisé

Si la France voulait tenir la balance, économiquement, avec l'Allemagne, elle devrait augmenter ses investissements de 20 %. Elle ne pourrait y parvenir qu'à trois conditions : la réduction des dépenses militaires; le développement des investissements publics jusques et y compris dans le secteur privé; et, pour dégager les ressources nécessaires à cette fin, une augmentation substantielle des impôts, les impôts directs sur les revenus moyens et élevés devant plus que doubler pour atteindre le niveau allemand, les exonérations, allégements et fraudes disparaître.

Mesurées à cet étalon, les augmentations d'impôts projetées par le gouvernement peuvent paraître légères. Elles sont motivées par trois chefs de dépenses nouveaux :

● l'augmentation du nombre des fonctionnaires (dans l'enseignement), et de leurs salaires (toujours inférieurs à ceux du secteur privé). Coût : environ 120 milliards ;

● le train de mesures agricoles (jugées très insuffisantes par les intéressés). Coût : 170 milliards ;

● l'aide aux rapatriés, soit pour commencer 200 à 250 milliards.

Diverses dépenses de prestige (programme spatial, « force de frappe ») non encore chiffrées porteront les nouveaux besoins aux environs de 600 milliards, dont la moitié environ devra être couverte par des impôts nouveaux.

Lesquels ? Le gouvernement est encore divisé. Sa « droite » et le ministre des Finances sont en faveur d'impôts indirects et de l'augmentation des tarifs des transports ; sa « gauche », jugeant que la fiscalité indirecte est déjà trop lourde et, au surplus, injuste et aveugle, se prononce en faveur de nouveaux impôts directs, d'autant plus nécessaires, selon elle, que les dépenses publiques (pour l'Education, la jeunesse, la vieillesse, l'équipement industriel et agricole) devront augmenter fortement pendant les prochaines années.

Une question naïve

Pourquoi alors le ministre des Finances préfère-t-il les impôts indirects, frappant tous les consommateurs, pauvres ou riches, aux directs, frappant les contribuables en fonction de leurs revenus ?

Surpris d'une question aussi naïve, un très haut fonctionnaire m'a répondu :

— *Vous ne savez donc pas qu'au ministère des Finances, on dîne avec des contribuables et non avec des consommateurs ?*

MICHEL BOSQUET.

INSTITUT DE CHAILLOT

93, rue Lauriston - PARIS (16e)
KLE. 46-24 - 24-04

Métro : Boissière, Victor Hugo

COURS DE VACANCES

Préparation à l'entrée
dans les différentes classes
DE LA 6e A LA 1re

(28 août-16 septembre)

MÉTHODE FIDÈS

FABRIQUE DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES POUR MONTRES

J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76

Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

CESSEZ DE FUMER GRACE A UN PETIT LIVRE GRATUIT

Avec raison on accuse le tabac d'être la cause du cancer du poumon et de détruire les vitamines C, mais la nocivité du tabac ne s'arrête pas là : le tabac fatigue, excite les nerfs, irrite la gorge, engendre l'infarctus, coupe l'appétit, abîme la vue, stimule le goût de l'alcool, détériore la mémoire, mine la volonté. En outre, le tabac se révèle coûteux (faites vos comptes loyalement : 1.000 NF par an environ) et cependant, c'est si facile de ne plus fumer sans avoir à déployer le moindre effort de volonté. C'est si facile de dormir paisiblement, d'avoir des réveils agréables, de voir « la vie en rose » sans être soumis à cette tyrannie fastidieuse qui n'apporte en fin de compte que des satisfactions dérisoires.

Votre salut de fumeur invétéré dépend de la lecture d'un petit livre, scientifique mais attrayant, qui vous est envoyé gratuitement sur simple demande par l'organisme de prévention : le Centre de Propagande Anti-Tabac (pavillon 86 H 1), 18, Chaussée-d'Antin, Paris.

— *A quand le prochain ?*

GOUVERNEMENT

Le courrier de M. Messmer

● ***Chaque jour, le ministre des Armées reçoit de nombreuses lettres d'Algérie. Les officiers qui écrivent lui posent, à peu près tous, la même question.***

VENDREDI dernier, M. Jean Sicurani, le nouveau directeur des affaires politiques et de l'information à la Délégation générale du gouvernement en Algérie, déclarait devant les journalistes au cours de sa première conférence de presse :

« *Le gouvernement français a décidé de donner une plus grande liberté d'action au général commandant supérieur des forces en Algérie...* »

Chacun avait immédiatement compris : Paris mettait, en fait, un terme à la décision de trêve unilatérale prise très exactement quatre-vingt-un jours plus tôt, le 20 mai 1961, à l'ouverture de la conférence d'Evian. Le commandant Bourgues, porte-parole du général Ailleret, commandant supérieur en Algérie, précisait immédiatement après M. Sicurani :

« *Des opérations de destruction seront engagées avec fermeté et la détermination d'en finir avec la rébellion partout où elle manifestera un redoublement de violence...* »

Dès samedi, les premiers combats offensifs reprenaient avec l'appui de l'aviation dans la région d'Orléansville. Certes il ne s'agit pas de rééditer les grandes opérations du type Challe. Cela semble désormais exclu. Mais dans différents secteurs les officiers d'état-major ont ressorti des cartons les plans dont la réalisation avait été suspendue.

Dès le début de la trêve, l'Armée avait fait connaître son hostilité à une mesure sur les dangers de laquelle officiers et états-majors n'ont pas cessé de multiplier les mises en garde. Le gouvernement pourtant avait mis des formes. M. Coup de Fréjac avait déclaré à Alger : « *C'est la victoire qui rend la trêve possible* ». Et dans sa directive spéciale, le ministre des Armées, M. Messmer, précisait :

« *C'est parce que vos succès militaires ont réduit la rébellion intérieure à quelques bandes dispersées, parce que la sécurité a pu être rétablie sur la quasi-totalité du territoire algérien... que la France a pu prendre ces décisions...* »

La seule victoire

En fait, ces éloges et ces hommages laissaient les officiers indifférents. Ils savaient bien, eux, qu'il n'y avait pas eu de victoire décisive sur le terrain et qu'une fois leurs moyens d'action limités, l'emprise du F.L.N. s'étendrait sur des portions de plus en plus grandes du territoire algérien. Cela tout le monde le savait. Les hommes qui, au gouvernement, se faisaient les partisans de négociations avec le F.L.N., justement parce que la guerre, à moins d'être sans fin, ne réglait aucun des problèmes politiques algériens, le savaient aussi. M. Messmer l'avait lui-même constaté en écrivant dans la même directive :

« *Battu sur le terrain, le F.L.N. conserve sur le plan diplomatique, politique et même sentimental une influence qu'il serait absurde de nier ; la poursuite des combats ne permettrait pas de l'anéantir...* »

Pour la quasi-unanimité des cadres militaires la simple reconnaissance de ce succès politique du F.L.N. était inacceptable.

« *Nous croit-on assez stupides,* disait l'un d'eux, *pour nous contenter d'une prétendue victoire militaire en laissant aux fellagha la seule victoire qui compte, la victoire politique ? Déjà Lyautey et Gallieni savaient qu'en pays colonial il n'y a pas de victoire militaire. Et depuis on a quand même appris pas mal de choses.* »

Opposée à la trêve, l'Armée décida cependant de s'en servir pour augmenter sa pression sur Paris. Les statistiques envoyées au ministère soulignaient la disproportion croissante entre les pertes F.L.N. et les pertes françaises. Certes, ces statistiques n'étaient pas prises au pied de la lettre à Paris. Au cours de ses inspections, M. Messmer avait pu constater que certains chefs d'unité avaient de la riposte une conception si extensive que la notion de trêve n'était plus qu'une fiction. Le problème n'en était pas moins réel pour des officiers qui subissaient embuscades et attentats dans leurs secteurs et interdisaient que s'élargissent les actions de contre-attaque. Le résultat c'est que depuis trois mois les pertes françaises ont diminué de dix pour cent alors que les pertes F.L.N. ont baissé de 50 %, après avoir baissé, il est vrai, dans les premières semaines de 75 %, ce qui est l'indice très net d'une intensification des « ripostes ».

Les plaies du 22 Avril

Au cours de son dernier voyage en Algérie, M. Messmer se rendit compte que la colère des officiers avait atteint un point critique. De nombreux rapports s'étaient accumulés sur sa table, à Paris. Des offres de démission émanant de plusieurs dizaines d'officiers dont certains étaient tenus pour « gouvernementaux » avaient dû être refusées. Au moment où s'amplifiaient les rumeurs d'un nouveau « putsch » fallait-il accroître les motifs de mécontentement en maintenant le principe d'une trêve dont une commission parlementaire avait reconnu le caractère néfaste ? Le ministre ne le pouvait plus.

C'est que le gouvernement demeure handicapé par la politique qu'il a choisie au lendemain du 22 Avril. Un choix s'offrait alors. Ou bien refaire totalement l'Armée autour de ses éléments sains en épurant réellement les officiers qui avaient trempé dans le coup du général Challe. Ou bien panser les plaies en limitant au maximum les dégâts. C'est cette dernière voie qui a été choisie.

Mauvaise conscience

Seuls quelques commandants opérationnels qui se trouvaient à la tête des troupes de choc ont été écartés, souvent d'une manière injuste d'ailleurs pour certains officiers subalternes. Il n'est pratiquement rien sorti des monceaux de rapports accumulés par les commissions d'épuration. Les officiers d'état-major sont restés en place. Certains qui avaient été sanctionnés par des arrêts de rigueur ou de forteresse ont retrouvé poste et commandement, accueillis à bras ouverts par des supérieurs soucieux de se dédouaner vis-à-vis du général Challe et de la tendance activiste.

En revanche, des officiers loyalistes ont été relevés ou restent en marge. Pendant les procès des derniers mois on a vu défiler des officiers activistes expliquant publiquement leurs raisons de s'opposer au gouvernement, et la manière dont ils l'avaient fait. On les a vus soutenus par leurs pairs et souvent acquittés. Mais nul officier n'est reconnaissant aujourd'hui au gouvernement de la mansuétude dont il a fait preuve, au contraire. On l'attribue à sa faiblesse, sa « mauvaise conscience ». Et ce sont les officiers « gouvernementaux », « républicains », qui éprouvent le plus grand malaise.

Tout cela a pesé très fortement sur la décision gouvernementale de reprendre en Algérie les opérations. Mais la trêve était de toute manière

→

condamnée puisqu'elle n'avait pas réussi politiquement à « imposer la paix » au F.L.N. et débouchait au contraire sur le renforcement de son infrastructure. Le gouvernement avait espéré conduire l'Algérie à l'apaisement pour jeter enfin, puisque c'était impossible dans la guerre, les bases d'une Algérie associée à la France. C'est-à-dire une fois de plus utiliser l'Algérie nationaliste contre le G.P.R.A. soit pour contraindre ce dernier à s'incliner au cours de la négociation, soit pour le mettre hors jeu. C'est pour cela qu'étaient prises les décisions de réinstaller dans leurs foyers une centaine de milliers des deux millions d'Algériens regroupés par l'Armée, de libérer des détenus, d'accélérer la promotion musulmane dans les administrations, d'intensifier le développement économique prévu par le plan de Constantine.

Dans le vide politique

Très vite ces espoirs apparurent vains. Sur place, le 5 juillet, la grève F.L.N. réaffirmait l'audience dans les villes du G.P.R.A. Les opérations rebelles passaient de 25 par jour à 37. Au cœur de Blida, de Constantine ou de Bel-Abbès des soldats en uniforme se mêlaient à la population. Les officiers français constataient que le ravitaillement, l'organisation, le recrutement même des rebelles s'amélioraient considérablement, que le contrôle des villes devenait le fait des structures parallèles du G.P.R.A...

Les officiers les moins travaillés par l'activisme ne comprenaient plus rien à la politique officielle. Que voulait le gouvernement ? Le partage et le regroupement ? Mais alors pourquoi ne pas le dire immédiatement ? Un exécutif provisoire ? Pourquoi ne pas l'installer ? Négocier ? Alors pourquoi laisser Evian et Lugrin échouer ? Continuer la guerre ? Mais alors pourquoi maintenir la trêve ?

Ces questions, M. Messmer les a entendu poser de vive voix. Il les a trouvées surtout dans son courrier. Il s'agissait autant de la trêve que de l'ensemble du problème algérien. Ces lettres, souvent écrites par de vieux camarades de guerre, débouchaient à peu près toutes sur une question-clef, formulée plus ou moins brutalement : « Dites-nous enfin que veut la France et quelle est notre mission ?... »

En fait, l'Armée se débattait dans un vide politique, sans but de guerre, et sans but de paix. En face de ce vide elle a pratiquement imposé la suspension d'une trêve devenue sans raison. C'est, pour elle, un succès politique dont les conséquences sont importantes.

D'abord, au moment de la crise de Berlin, la France apparaît de nouveau totalement « engluée » en Algérie. Le général de Gaulle espérait donner à l'Armée des objectifs européens et occidentaux. Le rappel d'Algérie de la 2ᵉ D.L.I. répondait à cet objectif que M. Debré avait rappelé devant l'Assemblée en juin dernier :

« Nation européenne, nous devons être présents et actifs dans la défense de l'Europe. Nation occidentale, nous devons par la modernisation de notre appareil militaire être en mesure de participer aux décisions mondiales d'où peuvent découler notre liberté et notre existence ; c'est aussi vers ces horizons que doivent porter nos efforts. »

Un putsch par jour

Ces tâches s'éloignent et par là même la « reconversion » de l'Armée que le gouvernement jugeait indispensable. Et déjà, des problèmes d'effectifs et de renforts se posent. La 10ᵉ et la 25ᵉ Division parachutistes manquent en Algérie pour les tâches opérationnelles proprement dites. Allégera-t-on pour cela le quadrillage ? De nombreux états-majors sont partisans du retour pur et simple des paras.

D'autre part, la guerre reprenant, l'Armée continue à demander : « Jusqu'où ? » Et les officiers activistes et leurs amis de l'O.A.S. ont beau jeu de démontrer que l'on demande de nouveau des sacrifices inutiles et d'exiger une politique qui soit en accord avec la guerre, c'est-à-dire une politique « Algérie Française ».

Ainsi voit-on concrètement à quel point, faute de savoir terminer la guerre, le gouvernement demeure prisonnier des plus extrémistes (« *Pourquoi faire un putsch ?* disait ironiquement un jeune activiste parisien. *Le gouvernement en réussit un par jour... contre lui-même !* »)

Pour l'opinion musulmane la fin de la trêve apparaît déjà comme un pas en arrière sur la voie de la paix. Ainsi la France, qui n'a pu tirer de bénéfice de la trêve unilatérale, doit supporter le poids politique de la reprise des opérations. Deux échecs se cumulent au bénéfice du seul G.P.R.A. Le paradoxe n'est qu'apparent : depuis des années tous les gestes positifs du gouvernement français ont été annulés faute de répondre à l'exigence première, un accord avec les nationalistes au combat. Pour avoir tenté d'éluder cette confrontation, pour tenter encore de la contourner, des cartes précieuses ont été et sont encore gâchées, sur les plans économique, psychologique ou politique. Et chaque fois les conditions d'un règlement final apparaissent dégradées. Quel prix devrons-nous payer pour effacer ce nouveau succès remporté par les partisans de la guerre en Algérie ? Très cher, sans doute.

CLAUDE KRIEF.

CUBA VU PAR SINÉ

Arrivé quelques jours trop tard pour assister au grand défilé anniversaire de la révolution castriste (le 26 juillet), Siné, toujours passionné par les militaires, a quand même réussi à assister à un défilé de la milice cubaine le 1ᵉʳ août à Guanabacho. Il a été conquis par les uniformes, les drapeaux et la musique. « Ça y est, nous écrit-il, dans la lettre qui accompagne ce dessin. J'ai retourné ma veste. Vive l'armée ! »

● Y a-t-il menace de surpopulation ?
● Réalités et possibilités de l'O.N.U.
● Où en est l'agriculture en U.R.S.S. ?

dans le numéro du 8 août 1961 de la

"NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE"

Revue théorique et d'information des Partis Communistes et Ouvriers

Le numéro : 2,50 NF. (Timbres-poste ou mandat)
à S.E.I. - 9, boulevard des Italiens - PARIS (2ᵉ) - C.C.P. Paris 8.449-47

ENQUÊTE

Les secrets du R.A.M.

● *Le « Réarmement moral », fondé par Frank Buchman, qui vient de mourir à 83 ans, est un mouvement puissant et mal connu. Jacques Derogy en raconte l'étrange histoire.*

« NOUS sommes en face d'une révolution mondiale. Il n'y a pas de neutralité dans le combat entre le bien et le mal. Trois possibilités seulement s'offrent à nous. Nous pourrons céder et certains sont prêts à le faire. Nous pourrons recourir à la force et nous risquons alors un suicide global. Ou bien nous pourrons trouver une idéologie supérieure qui ouvrira la prochaine étape pour le monde communiste comme pour le monde non communiste. »

Ces paroles ont été prononcées le 4 juin dernier, à Caux (Suisse) par le « docteur » Frank Buchman, à l'occasion de son 83e anniversaire. Ce sont pratiquement les dernières paroles du fondateur du Réarmement moral, son testament spirituel : il est mort la semaine dernière.

Voilà près de vingt ans déjà qu'un observateur notait : « *Il est beaucoup plus facile d'applaudir le Réarmement moral que de le définir.* » Pourtant, la mort de son fondateur intervient au moment où la propagande pour le Réarmement moral, le R.A.M., connaît un développement sans précédent dans le monde non communiste — et singulièrement dans le tiers monde.

Une brochure — violemment anticommuniste — publiée en 24 langues et intitulée « Idéologie et Coexistence » est diffusée depuis un an à 87 millions d'exemplaires (dont 50 millions pour les seuls pays d'Europe occidentale). Des pleines pages de publicité ont été achetées par le R.A.M. dans des centaines de journaux — plus de 130 en un seul mois aux Etats-Unis — des pièces de théâtre et des films produits par ses soins sont présentés dans une trentaine de capitales ; des livres, des pamphlets et des magazines vendus ou distribués par milliers ; un courrier d'information illustré paraît toutes les deux semaines ; des assemblées mondiales et des stages permanents se tiennent dans les deux centres du R.A.M. : Caux en Suisse et Mackinac Island dans le Michigan ; des équipes internationales sont à l'œuvre depuis trois mois au Brésil où elles procèdent à une évangélisation à grand spectacle.

Révolution du cœur humain

Et cependant il reste toujours très difficile de dire ce qu'est, ce que veut le Réarmement moral. On se trouve en présence d'un phénomène aux structures imprécises, aux effectifs mal recensés — il n'y a ni cartes, ni registre d'adhésions, ni cotisations, ni organisation hiérarchisée, ni congrès. Son but avoué est de travailler à réduire les tensions domestiques, industrielles, raciales, nationales et internationales afin de réconcilier la grande famille humaine — et l'homme avec lui-même. Comment ? Par une révolution du cœur humain qui balaie l'égoïsme, modifie les relations humaines, refoule le matérialisme athée, né de compromis moraux, et transforme le monde en amendant d'abord les hommes.

Cette révolution du cœur humain a bénéficié ou bénéficie de la caution ou du soutien de personnalités aussi diverses que les présidents Roosevelt et de Gasperi, le président brésilien Quadros, le président du Libéria Tubman, l'ex-Premier nippon Kischi, le Premier birman U'Nu, le chancelier Adenauer, le général Pershing, le général Billotte, l'ex-général Jouhaud, Robert Schuman, Henry Ford, Norman Vincent Peale, le petit-fils de Gandhi, le syndicaliste F.O. Maurice Mercier, l'ancienne parlementaire socialiste S.F.I.O. Irène Laure, Mgr Makarios, M. Masmoudi, Richard Nixon, Mme Anthony Quinn, Mae West, Gabriel Marcel, etc., sans compter nombre de prêtres de toutes confessions et de prélats catholiques passant outre aux réserves exprimées en 1955 par le Saint-Siège devant ce qu'il considère comme une tentative de syncrétisme religieux.

En fait, tant l'idéologie que les moyens et la méthode qui caractérisent le mouvement de Frank Buchman semblent refléter une hésitation ou plutôt une constante oscillation entre un bellicisme de croisade et un humanisme spiritualiste. Le premier lui vaut les faveurs de certains milieux financiers et industriels, des militaires de l'O.T.A.N., de politiciens de droite, et — dit-on — de services secrets ; le second séduit un grand nombre d'esprits humanitaires et progressistes, de pacifistes adeptes de la non-violence et attire certaines élites des pays sous-développés ou récemment décolonisés, à la recherche d'un système.

Cette contradiction n'a fait que s'aggraver à mesure que le R.A.M. a prétendu étendre son action des individus aux nations, puis au monde. Car telles sont les trois étapes de l'histoire du R.A.M. qui se confond avec la vie de Frank Buchman.

FRANK BUCHMAN. (A. P.)
« Dieu n'est-il pas millionnaire ? »

Dans une église de campagne

Né en 1878 d'une famille d'origine helvétique établie en Pennsylvanie, Buchman fut ordonné pasteur en 1902. Sa première révélation, il l'eut en Angleterre, en 1908, dans une église de campagne, en écoutant les paroles d'une femme « revivaliste » :

« *J'étais entré dans cette église en désaccord avec moi-même. Je nourrissais en moi des sentiments d'orgueil, d'égoïsme, de rancune qui entravaient mon ministère. Ces paroles très simples me rendaient soudain la Croix tout à fait réelle et vivante. J'eus la vision poignante du Crucifié... Si je voulais changer, il fallait que mon « Moi » soit crucifié.* »

De retour aux Etats-Unis en 1909, il devient secrétaire de la Y.M.C.A. au collège d'Etat de Pennsylvanie. En exerçant son ascendant sur trois fortes têtes de l'établissement, il réussit à en transformer l'atmosphère et à opérer une série de « conversions » en confessant des adolescents qu'il engage ensuite à mener une vie pure. Cette confession consiste essentiellement à développer des sentiments de culpabilité sexuelle : la sexualité était, aux yeux de Buchman, «la source de 35 à 90 % de tous les péchés». Peut-être est-ce pour cela qu'il ne s'est jamais marié.

Le premier converti

Au cours d'une tournée en Asie pour le compte de la Y.M.C.A. en 1915, il se lie avec Gandhi et avec Sun Yat-Sen, puis revient en Angleterre. C'est à Oxford qu'à partir de 1921, il met au point sa technique de « pêcheur d'homme » et crée son premier noyau de « changeurs de vie ». Tout commence un soir, alors qu'il se promène dans les jardins du Christ Church College, en méditant sur cette question : « *Comment un homme peut-il changer le monde ?* » La réponse lui vient tout à coup sous la forme — il en a la certitude — d'une communication directe de Dieu. Elle est ainsi conçue : « *Un homme a d'abord changé, puis deux, puis quatre, puis huit. Un million ont changé. Une nation entière a changé.* »

Il cherche aussitôt un premier sujet à convertir. Son choix se porte sur l'étudiant London Hamilton, auquel il explique que Dieu s'adressera directement à lui s'il accepte de reconnaître ses péchés et de se placer sous Sa direction. Hamilton commence par résister, mais Buchman le harcèle et finit par triompher. Hamilton se met, lui aussi, à écouter et à transcrire les ordres de Dieu. « *Moi, un Ecossais,* a-t-il dit plus tard, *j'ai accepté de donner ma vie au mouvement, contre un lit et trois repas par jour, sans salaire. Il faut une intervention divine pour faire accepter une situation pareille à un Ecossais.* »

La technique de Buchman a été baptisée « chirurgie de l'âme ». Buchman a découvert très tôt que la méthode la plus efficace était d'opérer en groupe, les recrues potentielles étant mêlées à des individus déjà convertis et prêts à raconter leurs propres expériences du péché pour convaincre les hésistants.

Le premier mouvement, baptisé « Confrérie des Chrétiens du Premier Siècle », devient, au bout de quelques années, le « Groupe d'Oxford ». Buchman recrute surtout dans les classes riches et tient bientôt ses réunions dans les grands châteaux d'Angleterre.

« *La réussite de Buchman,* a écrit le journaliste américain Edmund Wilson, *a été de mettre des souliers vernis au Christ, de l'habiller en tenue de soirée et de lui donner pour Marie-Madeleine des femmes du monde aux robes peu décolletées mais coûteuses.* »

Vers 1925, Buchman tente d'étendre sa campagne aux Etats-Unis. Il cisèle les slogans qui marqueront par la suite son mouvement : « *Ne pas donner à l'autre ce qu'il attend, mais ce dont il a besoin.* » « *Dieu aux commandes, voilà notre besoin primordial.* » « *La paix dans le monde ne peut résulter que de la paix dans le cœur des hommes.* » « *Le point de départ, c'est vous-même ; le moment, c'est maintenant.* » « *La malhonnêteté, l'égoïsme, la peur donnent naissance au divorce, au crime, au chômage, aux crises et à la guerre.* »

Un homme comme Hitler

Pendant l'été 1936, il déclare à un journaliste du « World-Telegram » de New York : « *Je bénis le Ciel de nous avoir envoyé un homme comme Hitler.* » Son rêve, ajoute-t-il, est de convertir Hitler et d' « *établir une dictature fasciste sous le contrôle de Dieu* ». Il contestera plus tard l'interprétation donnée à ses propos. Il voulait dire que le phénomène hitlérien nous faisait prendre conscience de la nécessité d'amender la nature humaine, de « *choisir d'être gouvernés par Dieu ou se condamner à être dominés par des tyrans.* » « *Les pires extrémités de l'homme peuvent être les meilleures chances de Dieu.* »

A partir de 1938, Buchman passe de l'étape des conversions individuelles au domaine économique, social et politique, « *La solution pour les hommes est aussi la solution pour les peuples.* » Au cours d'une réunion dans l'East End de Londres, il annonce le lancement d'une campagne mondiale pour un « Réarmement moral ». L'idée lui en est venue en se promenant à travers la Forêt-Noire :

— *Il faut choisir entre la voix de Dieu et celle des canons.*

En septembre 1938, se tient à Interlaken (Suisse) la première assemblée du R.A.M., en vue de « *liquider le passif sans cesse accru des rancunes et de la peur.* »

La seconde assemblée du R.A.M. a eu lieu en août 1939 à San Francisco : « *Si vous voulez arrêter la guerre dans le monde, arrêtez la guerre à la maison* », proclame Buchman.

Roosevelt lui envoie un message soulignant « *l'importance du Réarmement moral pour réduire le danger de conflit armé.* »

Pour sauver la paix *in extremis*, Buchman demande « *qu'un million de personnes écoutent et changent* ». Cependant la guerre met le feu au monde. C'est alors que Buchman crée aux Etats-Unis, en 1942, le centre de Mackinac, « *le laboratoire du monde de demain* ». Il dénonce l'ennemi futur : le matérialisme, terrain d'élection de la corruption, de l'anarchie et de la révolution qui ont pour alliés l'égoïsme domestique, l'amertume de classe et l'esprit de parti. « *Le vrai conflit,* dit-il, *se situe dans le domaine idéologique.* »

En juillet 1946, un groupe suisse crée un second centre à Caux, au-dessus de Montreux, pour renouer les liens rompus par la guerre et « répondre à l'offensive du communisme ». L'assemblée du R.A.M. s'y tient en juillet 1947 et Buchman entreprend

→

JEU DES PASTICHES LITTERAIRES Signal

LE DENTIFRICE AUX RAYURES ROUGES

Le nom des cinq lauréats et le pastiche vainqueur de la dernière sélection (pastiches parvenus au 12 Août), seront publiés dans le prochain numéro de l'Express.

d'y réconcilier les Alliés avec l'Allemagne vaincue et les Allemands avec eux-mêmes — ce qui lui vaudra la Légion d'honneur.

Buchman a, autour de ces centres, monté une puissante organisation qu'il gouvernait par l'intermédiaire d'un comité directeur de 17 membres établi à Beverley Square à Londres, mais dont l'appareil et les ressources sont demeurés très secrets.

Un élan

Le R.A.M. dispose de trois milliers de permanents, organisés en petites cellules dont l'action s'exerce discrètement. Il possède, à Caux, un palace de 2.000 places et huit hôtels et chalets, le domaine de Mackinac Island et des bureaux dans différentes villes du monde non communiste.

Ses fonds proviennent en partie de legs et de dons que les pécheurs convertis lui laissent à titre de réparation matérielle, mais surtout, semble-t-il, de la générosité d'hommes d'affaires, de sociétés et de certaines autorités qui considèrent le R.A.M. comme une assurance contre l'agitation sociale et la pénétration communiste...

Pour la tournée d'une équipe internationale de 135 militants en Asie, le R.A.M. a obtenu par exemple trois appareils de l'Armée de l'Air américaine. Pour son « corps expéditionnaire », qui, dans les douze dernières semaines, a touché directement 250.000 Brésiliens et indirectement 70 millions de Sud-Américains, le R.A.M. a obtenu dix avions et deux corvettes.

— *Je ne demande jamais d'argent, je n'y pense jamais, mais Dieu n'est-il pas millionnaire ?* disait Buchman.

Le R.A.M. a tendance à attribuer à son action — ou du moins à son influence — la solution d'un grand nombre de conflits, qu'il s'agisse de la crise dans les charbonnages en 1948, de la grève dans les textiles français en 1951, de la Tunisie en 1954, de Chypre, de Little Rock, de la révolte des étudiants japonais, de l'effondrement du régime communiste de la province indienne de Kerala, de la révolte des dockers de Rio et des étudiants de Récife, des accords de cogestion dans certaines entreprises, etc.

— *Peut-être y a-t-il quelque excès dans ces prétentions et personnellement je ne suis pas d'accord avec la brochure « Idéologie et Coexistence » qui marque une politisation regrettable du mouvement en prenant des positions en flèche contre la coexistence, le commerce avec l'Est, le désarmement nucléaire et le neutralisme,* m'a dit un adepte du R.A.M. *Mais il ne faudrait pas sous-estimer non plus la portée morale et la signification de l'élan donné par le R.A.M. pour combler le vide idéologique du monde libre en face du dynamisme conquérant de la révolution communiste. Cette révolution se contente de changer les structures pour instaurer une justice sociale que le christianisme a été incapable de réaliser. Mais elle ne peut pas changer la nature humaine, créer un type d'homme assez nouveau, parce qu'il lui manque une dimension spirituelle, et c'est une révolution supérieure que nous entendons lui opposer parce qu'elle commence par changer l'homme. Si nous ne voulons pas de la domination communiste telle qu'elle est aujourd'hui, commençons par nous transformer nous-mêmes, par substituer la notion de service à celle de profit capitaliste.*

— N'est-ce pas méconnaître la complexité des mécanismes économiques et des phénomènes sociaux ?

— *N'est-ce pas méconnaître le rôle des individus que de tenir le raisonnement inverse ?*

D'anciens S.S. en larmes

— Comment êtes-vous venu au R.A.M. ?

— *J'étais avocat en Egypte. Né là-bas dans une famille juive, je me croyais athée et je fréquentais avec scepticisme des amis anglais qui faisaient du prosélytisme pour le Groupe d'Oxford. Quand la guerre a éclaté, j'ai admis qu'ils avaient raison d'y voir le résultat de millions d'égoïsmes individuels et de vouloir rebâtir le monde à partir d'une morale vécue. J'ai lutté pour la déchristianisation de leur mouvement, pour son ouverture à tous les credos, pour en faire le dénominateur commun de tous les spiritualismes. Et ce sont des groupes juifs qui chez nous ont amené au R.A.M. des chrétiens et des musulmans. Il s'agissait de maintenir chacun dans sa foi non pour cloisonner, mais pour unir. De même la chevalerie s'inspirait-elle autrefois de la foi, mais ne se substituait pas à la religion. Le R.A.M. c'est une autre façon de vivre, un autre angle sous lequel repenser les problèmes. J'ai vu, au cours de mes séjours à Caux, d'anciens S.S. me demander pardon en pleurant pour les crimes commis contre les Juifs, d'anciens communistes désorientés reprendre courage, des patrons et des syndicalistes s'ouvrir leur cœur et se mettre d'accord et bien d'autres transformations qui pourraient vous paraître comme des miracles.*

— Comment cela se passe-t-il ?

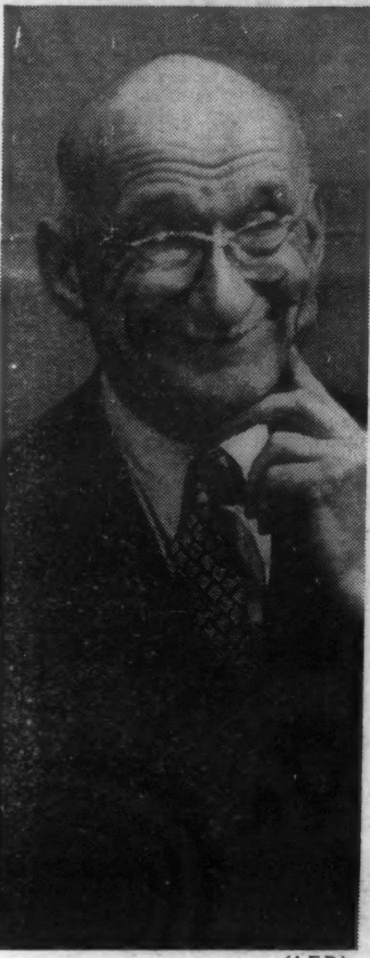
— *On commence par renoncer aux petits plaisirs faciles : ni cigarettes ni boisson alcoolisée. Le matin, chacun se recueille, puis, au petit déjeuner, on parle au voisin de ses problèmes personnels. Vient ensuite la séance publique, où l'un d'entre nous raconte sa propre expérience. La confrontation se poursuit en prenant part aux travaux de cuisine ou à la vaisselle. Cette vie en communauté vous apprend vite à renoncer à votre quant-à-soi. Nouvelle séance publique l'après-midi. Le soir, on assiste à une représentation théâtrale, on a un film que vous qualifierez sans doute d'édifiant. Mais je vous assure que ma vie en a été profondément changée. Avant, j'étais centré sur moi-même, plein d'ironie et d'esprit critique, toujours prêt à juger les autres. Tout cela masquait un désespoir intérieur profond. Je jugeais mes parents, je dépendais sentimentalement d'une femme sans rien lui apporter, je me suis mis à penser autrement, à dépouiller le vieil homme, j'ai enfin commencé à vivre en harmonie avec mon entourage et à atteindre à une sorte d'objectivité. Un prêtre catholique à qui j'ai demandé ce qu'il venait chercher à Caux que ne lui donnait pas son Eglise, m'a répondu : « Le remords ».*

Une aspiration confuse

— *L'expérience de cet ancien avocat montre que le R.A.M. répond avant tout à une aspiration confuse sur le plan affectif,* m'a déclaré de son côté une importante personnalité suisse qui a bien connu le mouvement à ses débuts. *C'est l'aspiration à se sentir en accord avec les autres. C'est comme le besoin qu'éprouvent les gens à parler de la pluie et du beau temps quand ils se rencontrent parce que, là-dessus, ils sont sûrs de s'entendre. J'ai eu affaire au Groupe d'Oxford quand il s'est installé à Genève voici 25 ou 30 ans. Il pratiquait une sorte de psychanalyse au rabais, n'approfondissant rien, se contentant de créer des réactions émotives superficielles. C'est ce que vous retrouvez à Caux, où l'on applaudit n'importe quelle confession — j'y ai vu une femme affirmer qu'elle avait réussi son cake parce qu'elle s'était laissée inspirer par Dieu — où tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes puisqu'on ne discute pas et qu'on épluche les pommes de terre en compagnie d'un ancien ministre. La prétendue idéologie du R.A.M. est une sorte de sectarisme synthétique — le sectarisme de ne pas être sectaire, — qui répond en fait à une certaine paresse intellectuelle. Tout repose sur des équivoques : on s'entend sur des illusions, on s'unit dans la confusion, on se contente de descriptions. Comment cette forme d'idéalisme pourrait-elle répondre au marxisme puisqu'elle se situe en dehors de la connaissance ? Et comment empêcherait-elle M. Krouchtchev de dormir sur ses deux oreilles ?*

JACQUES DEROGY.

(*) Président du Libéria.



(A.F.P.)
M. ROBERT SCHUMAN.

(Holmes.)
MGR. MAKARIOS.

(Holmes.)
M. WILLIAM TUBMAN (*).

Pour combler le vide idéologique du monde libre ?

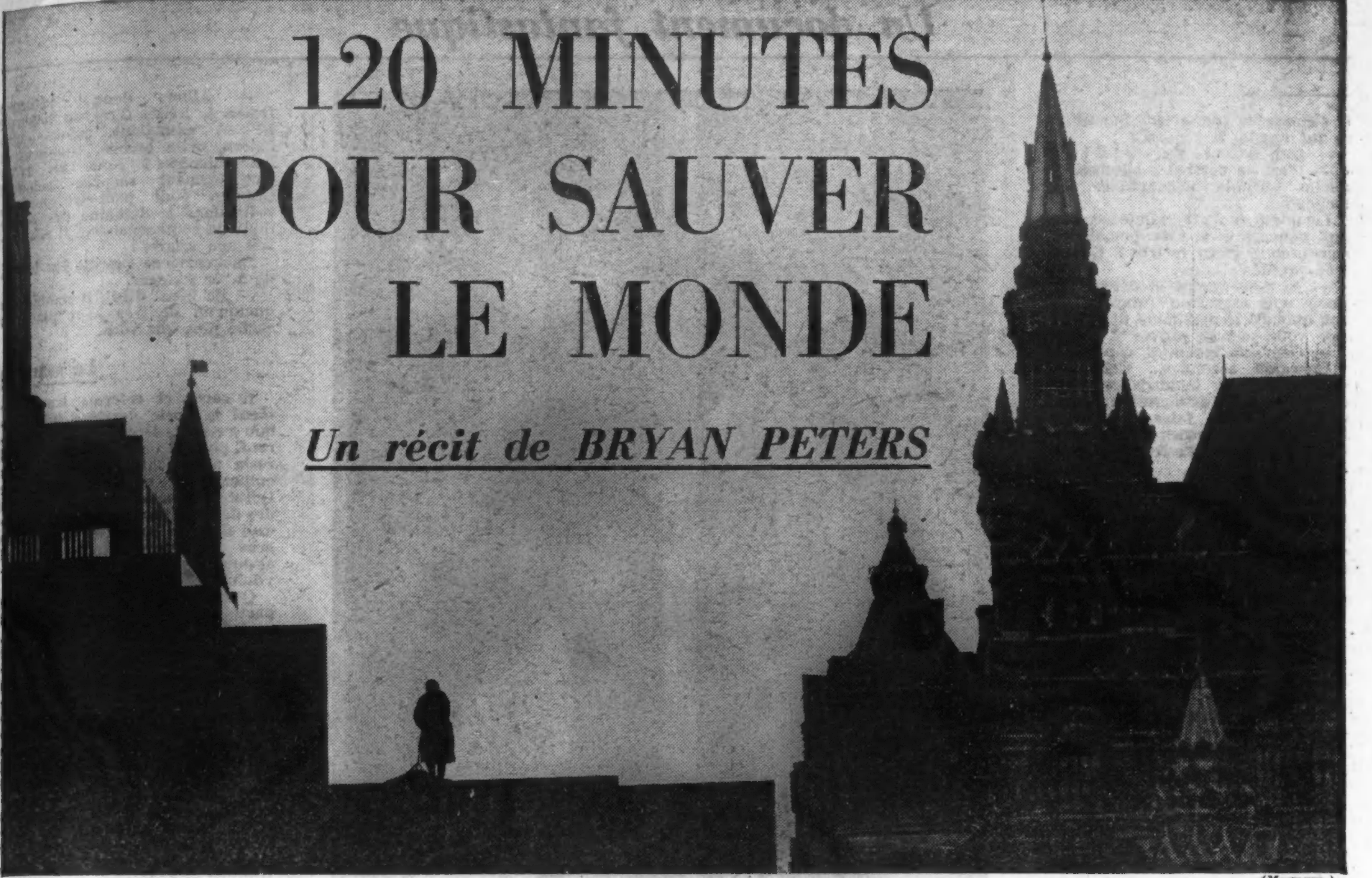
« LA RÉVOLUTION FINALE QUI CHANGERA LE MONDE »

Réarmement moral

UNE PAGE DE PROPAGANDE DU R.A.M. EN FRANCE.
Aux U.S.A., 130 pages en un mois.

120 MINUTES POUR SAUVER LE MONDE

Un récit de BRYAN PETERS



(Magnum.)

LE KREMLIN, SIÈGE DU GOUVERNEMENT SOVIÉTIQUE.
L'ambassadeur traduisit : « Assassins ! »

Le récit minutieusement documenté de Bryan Peters révèle l'une des manières dont la guerre atomique peut éclater, sans que les gouvernements respectifs de l'Amérique et de l'U.R.S.S. le veuillent.

Voici, pour mémoire, le résumé de ce qu'il a raconté dans nos précédents numéros (1) :

Le général Quinten, commandant l'une des bases du Strategic Air Command (celle de Sonora, au Texas) s'est forgé la conviction — partagée par beaucoup d'officiers supérieurs — que si les Etats-Unis ne détruisaient pas la puissance atomique de l'U. R. S. S., c'est l'U. R. S. S. qui attaquerait la première.

A la veille d'être muté, il a donc pris sur lui de déclencher le plan d'Alerte Rouge. L'une des escadres de bombardiers atomiques B-52-K, qui sont constamment en vol, la 843e, a reçu l'ordre de dépasser le point extrême de sa mission de paix dit Point X, et d'entrer en territoire soviétique pour détruire 70 objectifs de première priorité.

« Le Pentagone est alerté : impossible de transmettre un contre-ordre à l'escadre parce que les postes récepteur des bombardiers sont bloqués de façon à ne recevoir que des messages précédés d'une combinaison secrète de trois lettres. Seuls le général Quinten et deux de ses adjoints connaissent cette combinaison. Le général a pris soin d'envoyer ses adjoints à la chasse. L'état-major, devant le fait accompli, serait prêt à appuyer l'attaque. C'est ce que Quinten escompte.

Mais le Président des Etats-Unis s'y oppose. Et il révèle que les Russes ont enfoui dans l'Oural des bombes au cobalt. S'ils se voient perdus, ils les feront éclater. Six semaines plus tard, les radiations auront détruit toute trace de vie sur la terre. Le Président tient le Kremlin au courant. La chasse soviétique s'est levée, mais elle est impuissante contre les bombardiers américains équipés d'un cerveau électronique. Celui-ci détourne toutes les attaques sauf celles de fusées infrarouges expérimentales qui ont atteint par hasard l'un des B-52-K, « L'Ange-de-l'Alabama ». Fortement endommagé, le B-52-K poursuit cependant sa route vers son objectif : la base de fusées I.C.B.M. de Kotlass.

Le Président a donné l'ordre d'attaquer la base de Sonora avec des troupes d'infanterie pour s'emparer du général Quinten et lui arracher les trois lettres du code. Trois cents hommes meurent en vain. A 11 h. 35, Quinten se suicide, satisfait. Le major Howard, son adjoint, ignore les lettres du code. Il reste une demi-heure avant que les bombes atomiques américaines tombent sur la Russie.

(1) « L'Express », nos 528, 529, 530.

LE Président réfléchit un instant. Ainsi, son dernier espoir s'était envolé !... Depuis le début du drame, il avait constamment senti, tapie au plus secret de son cœur, la crainte que Quinten ne se tuât, quand il se verrait pris. Maintenant, l'heure était venue de communiquer la nouvelle à Moscou.

Il exposa en termes simples et rapides au Président russe pourquoi tous ses efforts pour rappeler les bombardiers semblaient avoir échoué. On allait continuer les tentatives, mais il ne croyait plus en leur succès.

« Sookin Sin ! »

Le Président fit la grimace en entendant l'injure qui venait de claquer comme un coup de feu dans le téléphone et qui fut suivie d'un torrent d'imprécations.

— Assassins ! traduisit l'ambassadeur.

« Nous paierons ! »

Sa voix trahissait une frayeur si grande qu'il trébucha sur certains mots et fit de nombreuses fautes de prononciation. On ne trouvait plus trace de l'élégance distinguée qui d'ordinaire caractérisait son anglais, tandis qu'il traduisait consciencieusement les vitupérations de son maître.

Le Président répliqua avec un grand calme :

— Nous avons reconnu notre faute. Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour l'empêcher de devenir effective. Nous vous avons fourni tous les renseignements permettant l'évacuation des villes et le sauvetage des populations. Je me permets maintenant de faire observer que, pendant des années, les Soviets nous ont contraints à un effort économique gigantesque en vue de doter nos forces d'armes assez puissantes pour résister à l'attaque que la Russie projetait de lancer contre nous. Dans cet effort, ce n'est pas seulement notre économie qui a été soumise à une terrible épreuve, ce sont aussi nos esprits et nos nerfs. Aujourd'hui, il arrive qu'un de mes commandants de bases a atteint la limite d'endurance. Comme vous avez sans aucun doute procédé à l'évacuation des villes menacées, les pertes en vies humaines ne devraient pas être élevées. Pour tous les dommages que nous aurons causés, nous vous paierons. Nous paierons, même si cela doit réduire à la pauvreté économique. Il est juste qu'il en soit ainsi. Nous sommes d'autre part à même de promettre qu'il y aura peu de retombées radioactives à la suite des bombardements. Je prie le Président de se rappeler que tout n'est pas encore perdu, et de croire en la promesse solennelle que je lui répète : pour tout dégât causé, nous paierons.

Un long silence succéda à cette déclaration, tandis qu'à des milliers de kilomètres, l'ambassadeur des Etats-Unis la traduisait au maître du Kremlin. Cette minute-là, le Président se dit qu'il n'en avait jamais vécu d'aussi longue et d'aussi douloureuse. Puis le Russe répondit deux brèves phrases, et Zorubin les traduisit d'une voix vide d'espoir :

« C'est la fin ! »

— Vous ne pouviez pas l'empêcher, mais vous allez certainement payer !

Tourné vers le Président, il ajouta, d'un ton résigné :

— C'est la fin !... Je le sens bien, rien qu'à sa voix !... Je ne sais pas si, même maintenant, je devrais vous dire...

— Nous sommes au courant, coupa le Président. Nous savons ce que vous avez préparé dans l'Oural.

— Ah vraiment ? Mais vous ne savez sans doute pas si ces mesures seraient effectivement prises ?

— A mon avis, dit le Président, elles le seront.

— Vous avez raison, fit Zorubin. Et vous savez ce que cela signifie ? Au bout de ces deux heures, ce n'est pas le bombardement de la Russie qui sera déclenché, c'est la fin du monde, car nous périrons tous !

Trois corps au fond de la carlingue

« ANGE DE L'ALABAMA »

11 h. 35	14 h. 35	6 h. 35
G.M.T.	Moscou	Washington

Le triste compte rendu des pertes et des dégâts était achevé. Les corps de Goldsmith, de Minter et de Mellows avaient été étendus tout au fond de la carlingue.

Brown se sentit enclin à penser que les morts avaient peut-être eu de la chance. Ils n'étaient pas obligés d'endurer la torture de ces doigts invisibles qui lui labouraient le dos de plus en plus profondément ! Et puis, ils ne portaient pas l'écrasante responsabilité de mener un bombardier infirme jusqu'à son objectif !

Son regard allait sans arrêt de l'altimètre à l'étendue de neige qu'il distinguait maintenant dans la pénombre à une centaine de mètres sous lui. Rester au ras du sol constituait l'unique chance de salut. Les techniciens du S.A.C. affirmaient qu'ainsi on échappait à toute détection de radars, tant ceux de terre que ceux des chasseurs. Quant aux fusées lancées du sol, elles seraient absolument inefficaces à cette altitude.

Il ne craignait guère le tir de mitrailleuses, car Kotlass, se trouvant hors de portée des bombardiers légers de l'O.T.A.N., ne devait pas être défendu contre des avions volant en rase-mottes.

Les chasseurs opérant sans radar n'étaient guère plus à craindre. Toutefois, les Russes devaient maintenant se douter qu'il cherchait à détruire la base de Kotlass, et toute la chasse disponible dans la région avait sans doute reçu l'ordre de l'abattre. Mais Brown se rappela le récit d'un de ses amis, pilote de chasse, qui s'était acharné, de nuit, à attaquer un bombardier ennemi volant en rase-mottes. « Un boulot infernal ! » lui avait-il dit. Car un grand nombre de facteurs jouent contre le chasseur incapable d'utiliser son radar ; la pire est l'absence de visibilité.

— Capitaine ! dit Garcia.

Instinctivement, Brown voulut se retourner, mais le mouvement fut si douloureux qu'il eut peine

→

→

à s'empêcher de crier. Quand il se fut repris, il répondit :

— Oui, Garcia ! Qu'y a-t-il ?

— C'est au sujet des bombes. A quelle altitude pensez-vous les lâcher ?

La question était judicieuse, car qui pouvait dire s'ils pourraient remonter à 8.000 mètres ? C'était très problématique.

— Si vous réglez le détonateur pour une explosion retardée au sol, quel est le maximum de retard que vous pouvez prévoir ?

— Quarante secondes, capitaine.

Quarante secondes... Cela devrait suffire au bombardier pour échapper à la déflagration, d'autant plus qu'en faisant exploser l'engin au sol, Brown diminuerait le rayon d'action destructive de la bombe.

— Modifiez l'amorçage pour une détonation au sol, retardée au maximum. Quant à la seconde bombe, désamorcez-la, car je ne crois pas que nous puissions atteindre le second objectif. Nous tâcherons de la larguer en mer, plus tard.

Garcia s'en fut à l'arrière, pour procéder aux opérations délicates de réamorçage de la première bombe et de désamorçage de la seconde. Sa jambe ne le faisait pas trop souffrir, car il s'était fait une forte piqûre de novocaïne. C'était contraire au règlement, mais les règlements ne l'avaient jamais troublé.

— Bill ! dit Brown. Regardez donc si l'émetteur radio fonctionne encore !

Le signal d'attaque

Andersen lui parla, mais il ne parvint pas à enregistrer son message.

Il rassembla son courage et lutta désespérément contre le voile noir qui semblait descendre sur lui et l'aveugler. Brusquement, le voile disparut.

Le bombardier volait presque à la vitesse du son, et, sans l'ombre d'un doute, ses constructeurs avaient réussi une véritable performance en le rendant capable de résister à une telle explosion. Ses six moteurs tournaient à plein régime, consommant une quantité fantastique de carburant. Mais quelle importance cela avait-il ?

Rien d'autre ne comptait maintenant que l'objectif !... Là-bas, à Sonora, on devait se demander s'il l'avait détruit...

— Owens ! dit-il. Comment est la radio ?

— Dame, je ne suis pas un expert. Le poste est endommagé, mais c'est le C.R.M. 114 qui a le plus souffert. L'émetteur, en revanche, paraît fonctionner, tandis que le courant ne passe pas dans le récepteur.

— Bon. Alors, restez là. Vous savez assez le morse pour émettre le signal d'attaque.

Il sentit s'abattre de nouveau sur lui le voile noir, lutta pour s'en libérer, y réussit en partie, et ajouta :

— Peu importe le récepteur, d'ailleurs ! Au point où nous en sommes, personne ne pourrait nous dire quoi que ce soit que nous ne sachions déjà !

Le général Thomas S. Power, commandant en chef du S.A.C.
« Je m'excuse, général, mais je ne reconnais pas votre voix. »

Le major Howard appelle le Président

Sonora (Texas)

11 h. 40	14 h. 40	6 h. 40
G.M.T.	Moscou	Washington

Le lieutenant-colonel Mackenzie, qui avait commandé l'attaque contre Sonora, raccrocha le téléphone et dit à Howard :

— Ils ne sont pas contents !... Pas contents du tout !... Mais que voulez-vous que nous y fassions ? Puisqu'ils sont à la chasse, ces deux bougres... Ils peuvent se trouver n'importe où, sur un territoire de 15.000 kilomètres carrés!

Howard, debout devant la fenêtre, regardait la base, maintenant inondée de lumière ; infirmiers, médecins et ambulances s'affairaient à trouver les blessés et à leur donner des soins. Une ambulance passa sous la fenêtre et fonça dans un grand mugissement de sirène, en trouant l'obscurité de son projecteur rouge.

Trois hélicoptères s'étaient déjà envolés pour tenter de retrouver les deux officiers adjoints de Quinten, et Howard en vit décoller un quatrième qui disparut bientôt dans la nuit.

— Je n'arrive pas à comprendre ! grommela Howard. Il est possible que Quinten ait commis une mauvaise action, mais en tout cas elle était un fait acquis. Dans ces conditions, il me semble que la seule conduite raisonnable à tenir consistait à suivre le mouvement. Pourquoi diable avoir sacrifié ainsi tous ces malheureux ?

— Ce n'est pas moi qui peux vous le dire, répondit en haussant les épaules le lieutenant-colonel Mackenzie. Je ne suis qu'un modeste fantassin qui ne sait rien. C'est vous autres qui êtes fourrés jusqu'au cou dans la grande stratégie des bombardements aériens. Mais j'ai entendu dire autre chose, au Pentagone. L'officier qui m'a transmis l'ordre du Président a été autrefois mon général de division. L'explication de cet ordre, c'est que les Russes ont une superbombe qui, d'un seul coup, peut détruire tous les Etats-Unis.

— Allons donc ! rétorqua Howard, irrité. C'est un bobard ! Et en admettant même qu'ils l'aient, cette bombe, comment la lanceraient-ils ? Nous les avons complètement surpris, colonel ! Quinten était peut-être malade, mais dans le domaine des opérations de bombardement, il connaissait son affaire !

Mackenzie se mordit les lèvres, d'un air songeur.

— Eh bien! dit-il, il semble que quelqu'un de très haut placé en sache plus que vous.

La solution

Il sortit et referma tranquillement la porte derrière lui. Presque aussitôt, deux infirmiers entrèrent, portant un brancard. Howard resta à la fenêtre pendant qu'ils emportaient ce qui restait de Quinten et nettoyaient le plus gros des dégâts. Quand un homme introduit dans sa bouche le canon d'un gros revolver d'ordonnance et appuie sur la détente, il y a inévitablement des dégâts...

Quand les brancardiers furent partis, Howard se retourna et revint vers le bureau de Quinten. Les brancardiers avaient emporté l'arme, mais le bloc-notes du général se trouvait toujours sur la table. Howard s'assit dans le fauteuil de son chef et se mit à feuilleter les pages du bloc-notes. Quinten avait maintenant trouvé la paix... peut-être, se dit-il ; à défaut de la paix sur terre, c'était sans doute la paix de l'au-delà.

Tournant un à un les feuillets sur lesquels Quinten avait griffonné machinalement quantité de signes et de mots sans suite, Howard fut frappé de constater combien le subconscient d'un homme se révèle dans de tels griffonnages. Soudain il tressaillit : son propre nom était là, inscrit sur une feuille de bloc, mais Quinten l'avait fait monter en grade. Il l'avait nommé lieutenant-colonel ! Howard eut un sourire amer : après ce drame, il s'estimerait heureux s'il conservait son grade ! Sur une autre feuille, il vit inscrit le nom de Kotlass, dont le K était lourdement souligné...

Brusquement, il se raidit dans son fauteuil, puis se mit à feuilleter avec une hâte fébrile tout le bloc-notes. Oui ! Là encore c'était inscrit, et là, et là !... Il sentit son cœur battre à grands coups. Il crut avoir trouvé la solution !... Non ! Mieux que cela : il était sûr de l'avoir découverte !

Il tendit la main pour décrocher le téléphone rouge le reliant directement au Pentagone. Mais sur-le-champ quelque chose le retint. Il revit distinctement le visage livide et hagard de Quinten et entendit résonner à ses oreilles la voix calme, assurée et parfaitement raisonnable du général, qui lui disait: « Ce n'est pas de l'agression, c'est de l'autodéfense... »

Pendant quelques instants, il fut en proie à une terrible incertitude. Il était sûr de tenir désormais dans ses mains le pouvoir de rappeler les bombardiers, mais il n'était pas sûr que son devoir consistait à user de ce pouvoir. Il alluma une cigarette et regarda la pendule G.M.T. : elle marquait 11 h. 46. Quelle que fût sa décision, il devait la prendre sans plus tarder.

Il décrocha le téléphone. Un colonel, dont il ignorait le nom, lui répondit :

— Passez-moi votre message, major !

Howard respira un grand coup et déclara, d'un ton catégorique :

— Ce que j'ai à dire, je le dirai au Président et à personne d'autre.

Les trois lettres-code

Il se raidit, s'attendant à une avalanche de vitupérations, mais rien de tel ne se produisit. Après un bref intervalle de silence, une autre voix lui dit :

— Allô, major Howard ? Ici le général Steele, chef d'état-major de l'Armée de l'Air. Je vous écoute, mon ami.

Howard hésita. Celui-ci, c'était le grand ponte. S'il lui déplaisait, c'en était fait de sa carrière. Néanmoins, il s'en tint à sa résolution.

— Je m'excuse, général, dit-il, mais je ne reconnais pas votre voix. Je crois que j'ai trouvé les trois lettres-code de la 843e escadre, mais je me permets d'insister pour les communiquer au Prési-

UN B-52 PENDANT UN VOL DE NUIT.
Au ras du sol pour échapper aux fusées.

ent. J'ai si souvent entendu sa oix que je la reconnaîtrai sûre-ent.

Pour la seconde fois, il fut surris de la réponse qu'il reçut. Le néral Steele se borna, en effet, lui dire :

— Un instant... Je vous le passe.

Tandis qu'il attendait, Howard sentit terriblement nerveux. Le rt en était jeté. Il avait tendu le u et ne pouvait plus reculer. Il était permis d'exiger un contact irect avec l'autorité supérieure de ne tenir aucun compte de échelle hiérarchique militaire. était un acte inadmissible et évoltant, de la part d'un officier périeur, rompu à la discipline l'armée, et cependant son bon ns lui affirmait qu'il avait eu ison de l'accomplir.

Après quelques bruits lointains, entendit une voix qu'il reconnut ssitôt.

— Ici le Président, major ! Le néral Steele m'informe que vous oyez avoir découvert les trois ttres-code permettant de comuniquer avec la 843e escadre ?

« Paix sur la terre »

Howard sentit sa nervosité bandonner. Il y avait dans cette oix quelque chose qui lui inspira onfiance et le rassura. Il se mit ssitôt à parler.

— Je ne suis pas certain que ces ttres soient les bonnes, monsieur Président, mais je crois que je me trompe pas, et voici pouroi. Au cours des deux dernières eures, le général Quinten m'a aucoup parlé, et presque tout le mps il avait un crayon à la main griffonnait sur son bloc-notes...

— Vous continuerez à me raconr cela tout à l'heure, major, upa sans nervosité le Président, ais commencez par me donner s lettres, qu'elles soient exactes non. En ce moment, chaque conde compte !

— Je crois, monsieur le Présient, que c'est une combinaison uelconque des trois lettres P. S. T.

— Je répète : une combinaison uelconque de P. S. et T.

Du coin de l'œil, le Président t Franklin sortir en courant.

— Et maintenant, je vous écoute, ajor, reprit-il.

— Voici, monsieur le Président. e général Quinten m'a expliqué mment il avait conçu son attae. Il était convaincu que c'était seul moyen d'empêcher une gression contre notre pays. avoue que ses arguments m'ont ru terriblement convaincants. s se résument à ceci : si nous anéantissons pas les Russes aintenant, ils nous anéantiront rement dans un ou deux ans. Il 'a déclaré que le seul moyen d'assurer la paix pour l'avenir était de les tuer maintenant. A deux reprises, il a usé de l'expression : « Paix sur la Terre ». Tout à l'heure, quand les infirmiers sont partis, emmenant son corps, j'ai jeté un coup d'œil sur son bloc-notes, où je l'avais vu griffonner machinalement, pendant qu'il me parlait, j'ai remarqué sur une des pages les mots : « Paix sur Terre », et, en feuilletant à nouveau tout le bloc-notes, j'ai vu que ces trois mots étaient répétés un grand nombre de fois. Bien plus, sur une des feuilles, il avait souligné les initiales de chaque mot, puis il s'était appliqué à écrire les trois lettres dans leurs six combinaisons possibles. Immédiatement, j'ai senti que je venais de découvrir la solution : l'une de ces combinaisons était celle adoptée par le général pour correspondre avec la 843e escadre.

Dans le bloc-notes du général Quinten le major Howard trouve les trois lettres qui peuvent interrompre l'attaque. Est-il encore temps ?

— Ne coupez pas, major ! dit le Président, en voyant entrer dans la pièce Franklin, dont le visage rayonnait.

— C'était bien ça ! annonça le général. La bonne combinaison était P S T. Les accusés de réception commencent à nous parvenir.

Le Président jeta les yeux sur la pendule : elle marquait 11 h. 58 G.M.T. A 11 h. 59, il donna l'ordre de le mettre en communication avec le Kremlin.

Plus que cinq minutes pour atteindre Kotlass

« ANGE DE L'ALABAMA »

11 h. 55	14 h. 55	6 h. 55
G.M.T.	Moscou	Washington

Pendant la Deuxième Guerre Mondiale, les aviateurs de toutes les armées alliées avaient pris l'habitude de désigner l'artillerie antiaérienne par le terme adopté dans l'armée allemande : la Flak. « Voir la Flak n'est rien, disaient-ils ; c'est quand on l'entend que ça commence à devenir sérieux, et quand on la sent, alors c'est grave ! » Depuis dix minutes, l' « Ange de l'Alabama » sentait la Flak, et effectivement le gros bombardier se trouvait maintenant dans une très grave situation.

Un premier projectile l'avait atteint à l'arrière, sans provoquer de gros dégâts, mais ses gouvernails étaient faussés, ce qui rendait le pilotage beaucoup plus pénible et difficile, surtout à très faible altitude.

De graves dommages avaient été causés par un second obus. Le corps d'Andersen, qui avait reçu la majeure partie des éclats, n'était plus qu'un amas de chairs sanglantes dans le fond de la carlingue.

Brown savait maintenant qu'après avoir lâché la bombe, ils n'échapperaient pas à la déflagration. La paralysie gagnait peu à peu ses bras, rendant de plus en plus ardue la manœuvre des commandes ; quand il aurait atteint l'objectif, ses forces ne tarderaient pas à l'abandonner. Il avait escompté qu'après Kotlass, Federov prendrait les commandes pour gagner un territoire ami : c'était une petite chance à courir. Mais maintenant, non seulement Federov était mort mais aussi le navigateur. Donc il ne leur restait plus aucune chance de s'échapper.

Il y avait autre chose : il ne pourrait pas monter à 8.000 mètres pour lancer la bombe. C'est donc à ras du sol qu'il allait la larguer. Cela n'avait d'ailleurs aucune importance, puisque, de toute manière, aucune chance d'échapper ne subsistait. Mais les autres le savaient-ils ?

Devant lui, le ciel était relativement clair, mais au loin, il aperçut un nouveau barrage d'artillerie, dont les projectiles explosaient à plus de 2.000 mètres en l'air. Sa montre marquait 11 h. 59 G.M.T. C'était presque l'heure de monter à 8.000 mètres, mais il n'en avait plus la force, et sentait que l'avion ne l'aurait sans doute pas davantage.

Le dernier barrage

12 h. 3. La Flak était toute proche, maintenant, et il restait 80 km. à parcourir. Ce barrage était sans doute le dernier avant Kotlass. Plus que cinq minutes d'effort, et il pourrait enfin se détendre, laisser son corps criblé de douleurs sombrer dans le néant... Mais avant cela, il fallait tenir pendant les cinq minutes, et surtout, franchir le barrage... Et puis, ne pas oublier le compte rendu d'attaque !...

— Bill ! dit-il. Vous expédierez le message exactement à 12 h. 8. Si nous volons encore à ce moment-là, cela voudra dire que nous aurons passé au travers du dernier barrage de la Flak et que nous toucherons au but. Il faut que vous ayez fini d'émettre avant le lâcher de la bombe, sinon vous n'auriez sans doute plus le temps de le faire.

— D'accord, répondit Owens, très calme. Quelle heure avez-vous ?

— 12 heures 3 minutes, 30 secondes.

— 12 heures 3 minutes, 30 secondes, répéta Owens.

Brown remarqua, juste devant lui, deux trajectoires d'obus qui formaient un brillant X dans le ciel. Le point d'intersection des deux branches se trouvait au moins à 150 ou 200 mètres au-dessus de sa ligne de vol. Il fonça donc droit vers le milieu du triangle inférieur de l'X. A ce moment, une salve de fusées tombant du ciel passa à tribord et alla éclater à quelques centaines de mètres sur la terre gelée, illuminant la campagne toute blanche. Une fois de plus, il constata combien le vol à ras de terre était efficace pour échapper à la détection des radars et des instruments de visée électroniques.

(A suivre.)

Copyright
Librairie ARTHEME FAYARD.

Traduction française de Jacques BRECARD.

Les illustrations photographiques de ce récit sont des documents officiels fournis par le Strategic Air Command, l'Armée de l'Air des Etats-Unis et l'O.T.A.N.

ATHLÉTISME

Après Stockholm

● *Les athlètes français, qui viennent de battre les Suédois, sont en nets progrès. Jean Meunier situe ici leur classement mondial.*

LONGTEMPS, l'athlétisme suédois a été considéré comme hors d'atteinte des Français. Avant et après la dernière guerre, la Suède possédait, en effet, dans la plupart des disciplines de course et de concours, des athlètes robustes, racés, sains, merveilleusement préparés dans leur décor naturel de lacs et de forêts. En vingt-trois ans de rencontres entre les deux pays, les Français ont réussi une seule fois, en 1949, au stade de Colombes, à l'emporter. C'est la dernière épreuve, le relais 4 fois 400 mètres, qui décida de la victoire.

Victoire sans lendemain. En 1952, la France subit devant la Suède l'échec le plus désastreux de son histoire (60 points) et ne fut guère plus heureuse les deux années suivantes. C'est que les derniers feux jetés par une grande équipe suédoise coïncidaient avec les jours les plus sombres de l'athlétisme français, surclassé alors en Europe par la plupart des nations.

Un sport mathématique

Depuis lors, une double évolution s'est produite, qui a permis à la France de rattraper la Suède, puis de la dépasser. L'athlétisme suédois, en effet, a reculé ou, plutôt, a marqué le pas face aux progrès immenses des pays de l'Est (U.R.S.S. et Pologne en tête) et de l'Allemagne renaissante. La France, de son côté, a, depuis trois ans, repris sa marche en avant.

Résultat : en 1959, à Colombes, les athlètes français renouvelaient l'exploit de 1949, l'emportant encore une fois sur les Suédois grâce à la dernière épreuve : le relais 4 fois 400. Un homme avait dominé ce France-Suède, remportant quatre premières places (100 et 200 mètres, 4 × 100 m et 4 × 400 m) : le sprinter noir Abdoulaye Seye, qui courait encore sous les couleurs françaises et qui est retourné, depuis, dans son pays d'origine, le Sénégal.

La semaine dernière, enfin, à Stockholm, la France a battu pour la première fois la Suède sur son terrain. L'écart est faible (4 points), mais il ne représente pas l'écart réel qui sépare, à l'heure actuelle, les athlètes français des Suédois.

L'athlétisme a beau être un sport quasi mathématique, il ne suffit pas qu'un coureur se présente sur une piste pour réaliser son meilleur temps. Sa condition physique, son moral, sa concentration entrent en ligne de compte en même temps que sa valeur. Ce sont ces composantes, auxquelles il faut ajouter le talent de l'adversaire et les circonstances particulières de la course, qui déterminent la performance.

Une saison de transition

A Stockholm, les athlètes français ont été loin des conditions idéales. Des défaillances individuelles imprévisibles, celles en particulier des sauteurs Idriss (hauteur) et Collardot (longueur) se sont produites. En outre l'équipe de France fut victime de cet excès de confiance qui joue souvent de mauvais tours à nos représentants. Heureusement, une rencontre d'athlétisme dure deux jours. Dominés contre toute attente et menés de 4 points le jeudi, les Français se reprirent et triomphèrent par le même écart, le vendredi.

Les athlètes français valent mieux que leurs résultats de Stockholm. Rares sont ceux qui donnèrent leur pleine mesure, et parfois pour de bonnes raisons. Ainsi, on aurait tort de conclure de la double victoire du 800 mètres et 1.500 mètres du Suédois Waern sur le Français Jazy, que ce dernier, deuxième en 1960 du 1.500 m olympique, derrière le grand Elliott, est condamné désormais à un rôle de figuration. Jazy, comme beaucoup d'autres athlètes, considère que la saison d'athlétisme 1961 est une saison de transition entre les Jeux Olympiques (1960) et les championnats d'Europe (1962). Il ne pousse pas sa forme physique à son maximum.

On peut estimer qu'entre les Français et les Suédois réalisant tous leurs meilleures performances, il y aurait aujourd'hui une marge de 15 points environ en notre faveur.

Cela ne signifie pourtant pas que la France soit prête à entrer dans le « concert » des grandes nations athlétiques — ni même des « un peu moins grandes ». Les deux géants de l'athlétisme moderne sont toujours, dans l'ordre, les Etats-Unis et l'U.R.S.S. Si l'écart s'est un peu réduit entre ces deux nations, il demeure important, comme l'a montré la récente tournée en Europe des athlètes américains, et en particulier le match de Moscou. Contre l'un ou l'autre de ces deux pays, la France ferait piètre figure : elle ne pourrait espérer enlever, au mieux, que deux ou trois épreuves sur vingt.

Le rendez-vous de Tokyo

En Europe, la France serait également battue par la Pologne et, sans doute, par l'Allemagne, malgré le léger déclin des athlètes allemands depuis deux ans. On verra le 23 septembre si elle est capable de tenir tête à la Grande-Bretagne. Les autres pays d'Europe, y compris l'Italie et la Finlande, sont sans doute, pour le moment, inférieurs à la France.

Cette situation de l'athlétisme français devrait s'améliorer encore dans les années à venir. Tous les signes sont favorables, et les récentes compétitions nationales ont montré que les progrès sont aussi nets dans la masse que dans l'élite. La France compte en ce moment six athlètes de classe mondiale : Delecour, Jazy, Bernard, Bogey, Idriss et Macquet. Si l'année prochaine elle en a dix, et quinze en 1963, elle peut espérer effacer les cruelles déceptions de Rome et jouer un rôle plus qu'honorable à Tokyo, aux Jeux Olympiques de 1964.

JEAN MEUNIER.

RECORDS DE FRANCE ET RECORDS DU MONDE

Épreuves	RECORDS DU MONDE	RECORDS DE FRANCE	Année à laquelle il faut remonter pour trouver le record du monde égal au record de France actuel	REMARQUES
100 m	10" Hary (All.), Jerome (Canada)	10"2 Seye	1956	De 1936 à 1956, Owens fut recordman du monde en 10"2
200 m	20"5 Radford (G.-B.), Norton et Johnson (U.S.A.), Berruti (It.), Amu (Nigeria)	20"7 Seye	1951	Le record du monde absolu (sans virage) est de 20" (Sime, U.S.A.)
400 m	44"9 Kaufmann (All.), O. Davis (U.S.A.)	45"9 Seye	1948	Derrière Seye, les meilleurs Français sont à 47"3 !
800 m	1'45"7 Moens (Belgique)	1'47"9 Jazy	1939	L'Allemand Harbig réalisa 1'46"6 en 1939
1 500 m	3'35"6 Elliott (Australie)	3'38"4 Jazy	1957	Le record d'Europe du Tchèque Jungwirth est de 3'38"1
5 000 m	13'35" Kuts (U.R.S.S.)	13'53"8 Bogey	1954	
10 000 m	28'18"8 Bolotnikov (U.R.S.S.)	29'1"6 Bogey	1954	Zatopek détint le record du monde jusqu'en 1956
110 m haies	13"2 Lauer (All.), Calhoun (U.S.A.)	14"1 Chardel	1936	
400 m haies	49"2 G. Davis (U.S.A.)	51"5 Cury	1934	
3 000 m steeple	8'30"4 Krzyskowiak (Pol.)	8'57"2 Ameur		Le record du monde fut établi en 1954 et porté aussitôt à 8'49"6
4 × 100 m	39"1 U.S.A.	39"9	1936	La France est la 4e équipe au monde à battre les 40".
4 × 400 m	3'2"2 U.S.A.	3'8"7	1932	
4×1 500 m	15'4"2 France			C'est le seul record du monde actuellement détenu par des Français
Hauteur	2 m 24 Brumel (U.R.S.S.)	2 m 10 Idriss	1940	En 1940, l'Américain Steers sautait déjà 2 m 11
Longueur	8 m 28 Boston (U.S.A.)	7 m 73 Collardot	1925	En 1925, l'Américain de Hart Hubbard franchissait 7 m 896
Perche	4 m 83 G. Davies (U.S.A.)	4 m 42 Balastre	1936	
Triple saut	17 m 03 Schmidt (Pol.)	16 m William	1936	
Poids	20 m 06 Nieder (U.S.A.)	16 m 61 Colnard	1934	
Disque	60 m 56 Silvester (U.S.A.)	53 m 69 Alard	1946	
Javelot	86 m 74 Lievore (Ital.)	83 m 36 Macquet	1956	
Marteau	70 m 33 Conolly (U.S.A.)	64 m 69 Husson	1956	
Décathlon	8 683 pts Rafer Johnson (U.S.A.)	6 778 pts Heinrich	1926	

Ce tableau indique :

★ *dans une première colonne, les principales épreuves athlétiques (courses et concours). Il existe d'autres épreuves à records (1.000 m, mile, 20 km, etc.), mais elles sont rarement pratiquées et ne figurent pas aux Jeux Olympiques. Aux vingt et une disciplines olympiques, nous avons ajouté le relais 4 × 1.500 mètres (Bernard, Bogey, Clausse et Jazy), qui nous permet de faire figurer le seul record mondial détenu par la France ;*

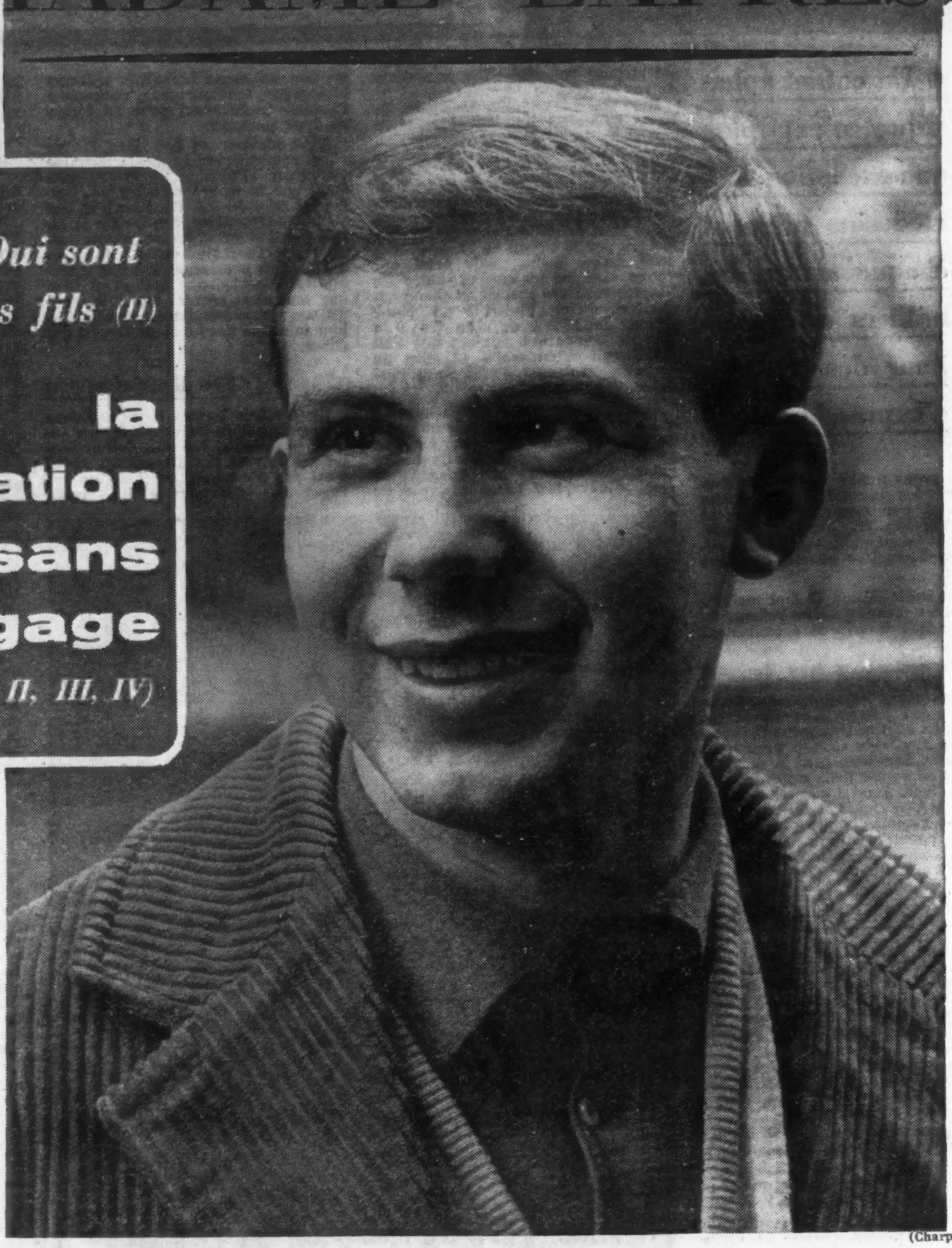
★ *dans une deuxième colonne, les records du monde actuels. Huit d'entre eux ont été établis en 1961 (le 3.000 steeple, le 4×100, le 4×1.500, la hauteur, la longueur, la perche, le disque et le javelot), signe de la progression constante de l'athlétisme. Les autres sont également récents, le « doyen » des records mondiaux étant celui du 800 mètres détenu par le Belge Moens depuis 1955 ;*

★ *dans une troisième colonne, les records de France actuels. Ils datent tous de 1959, 1960 ou 1961, sauf ceux du 400 haies, du 4 × 400 et du décathlon ;*

★ *dans une quatrième colonne, l'année à laquelle il faut remonter dans la chronologie des records du monde pour retrouver des performances égales aux records de France d'aujourd'hui. Cette colonne marque donc le retard de l'athlétisme français par rapport à la meilleure performance mondiale. Plus la date est éloignée, plus le décalage est grand et plus le retard français est grave. Exemple : en 1925, déjà, le record du monde du saut en longueur était supérieur au record de France actuel. En revanche, dans certaines disciplines comme le 1.500 mètres et le javelot, les performances françaises eussent été des records du monde il y a à peine cinq ans ;*

★ *dans une cinquième colonne, quelques éclaircissements.*

MADAME EXPRESS



Qui sont nos fils (II)

la génération sans langage

(voir pp. II, III, IV)

(Charpentier.)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***pensé...*** à la rentrée scolaire. Pour les jeunes qui devront affronter un examen de passage, ou qui ont besoin d'un peu de « rattrapage » pour débuter l'année dans les meilleures conditions, voici six adresses d'écoles qui fin août et début septembre préparent soit à l'entrée dans l'enseignement secondaire, soit à l'entrée dans l'enseignement supérieur :

— Ecole Pascal, 33, bd Lannes, TRO. 14-23, cours du 4 au 22 septembre ;

— Cours de la Rive-Gauche, 1, rue Bougainville, INV. 32-59, cours du 18 août au 15 septembre ;

— Institut de Chaillot, 93, rue Lauriston, KLE. 46-24, cours du 28 août au 16 septembre ;

— Atrium du Lycée, 82, bd Montparnasse, DAN. 25-80, cours du 28 août au 15 septembre ;

— Collège Sainte-Barbe, 4, rue Valette, ODE. 43-97, cours actuellement jusqu'au 14 septembre ;

— Cours d'Assas, 76, rue d'Assas, LIT. 20-18, cours à partir du 16 août (préparation au P.C.B., licence en droit, licence ès lettres).

● ***ri*** (de bon cœur) en lisant le pastiche de son propre style, envoyé par l'un de ses lecteurs au concours qu'organise une nouvelle marque de dentifrice. Le voici textuellement reproduit : « Cette semaine, Madame Express a... apprécié les qualités de « l'hexachlorophène », produit chimique introduit dans une pâte dentifrice apparemment blanche, récemment importée en France. Ce produit quasi magique a pour effet de faire apparaître dans la pâte des rayures rouges fort agréables à l'œil et de protéger remarquablement la santé de nos dents. (Dentifrice Signal, toutes les pharmacies et parfumeries.) »

Madame Express ne se plaint pas d'avoir été pastichée, au contraire. Mais le « cher lecteur » a oublié quelque chose : Madame Express est d'habitude plus nuancée dans ses jugements et de plus, indique toujours le prix de vente.

● ***appris*** que s'il faut éviter de se gratter lorsqu'on a été piqué par un insecte (guepe, fourmi ou moustique), il est en revanche très recommandé de frotter énergiquement, et assez longuement, l'endroit de la piqûre. On permet ainsi la diffusion du venin qui, dilué, devient beaucoup moins nocif.

● ***flâné*** toute une matinée à l'Exposition d'Août d'un grand magasin de la rive droite. Elle y a trouvé un choix considérable de gadgets ménagers et y a fait deux emplettes amusantes et peu ruineuses :

— un plateau dont se servent habituellement les bouchers pour présenter les morceaux de viande découpés à l'avance. En plastique blanc non transparent, incassable, il peut faire un plateau à fromage parfait ou servir à présenter des crudités servies entières, aussi bien que des canapés dans un buffet : existe en trois tailles, 4,10, 5, 20 et 6,20 NF ;

— une serpillière de texture serrée, très épongeante, et presque trop jolie pour être traitée comme... une serpillière. Verte, bleue, jaune ou corail, bordée de petites franges blanches, elle peut faire en revanche un tapis de bain ou un devant de lavabo, charmant et très bon marché : 3,30 NF. (B.H.V., rayon articles pour bouchers et produits d'entretien.)

● ***noté*** qu'il est toujours possible de louer, à l'Electricité de France, une cuisinière ou un chauffe-eau. Prix maximum : 7,50 NF par mois pour une cuisinière 4 plaques, 5,76 NF par mois pour un chauffe-eau de 300 litres. Mais on peut, bien entendu, louer un appareil moins puissant. Il n'y a aucune caution à verser ; seule condition indispensable : avoir un compteur suffisamment puissant (30 ampères minimum). Renseignements au bureau de l'E.D.F. de chaque quartier.

qui sont nos fils ? (II)

LA GÉNÉRA…

● Un enfant aphasique n'est plus une exception. Les médecins soignent chaque année des milliers de jeunes pour des troubles d'expression.

NOUS avons publié la semaine dernière les résultats de l'enquête entreprise par Georges Teindas et Yann Thireau (1), l'un professeur, l'autre psycho-technicien, sur le niveau intellectuel et affectif de notre jeunesse.

Après avoir décrit, il faut maintenant tenter d'expliquer les raisons de la crise que traversent actuellement les jeunes.

« Que voulez-vous faire de votre vie ? » Telle était la question essentielle posée par les enquêteurs. De la réponse des jeunes gens interrogés pouvait en effet se dégager « l'expression de l'individu ». Elle permettait de définir, non seulement la manière dont ils se voient mais celle dont ils se prévoient. Ainsi : *« Je ne sais pas ce que je ferai, mais je désire être un honnête homme »* était plus chargé de sens pour l'avenir que, par exemple, la simple allégation : *« Je voudrais être marin »*.

« Une vie peinarde »

Or, nous l'avons vu, les apprentis comme les lycéens, ont dans leur immense majorité répondu que leur idéal était une vie facile, sans souci, avec de l'argent. Ils ont témoigné vis-à-vis de leur avenir d'une parfaite passivité.

Ainsi, un lycéen de seize ans : *« Une belle situation peinarde... il faut être dingue pour passer une licence : pour ce que ça rapporte... »*

Un apprenti de 15 ans : *« Beaucoup d'argent, peu de soucis, des femmes. »*

Un apprenti de 14 ans : *« Je prendrai ma retraite à cinquante ans et je me retirerai à la campagne. »*

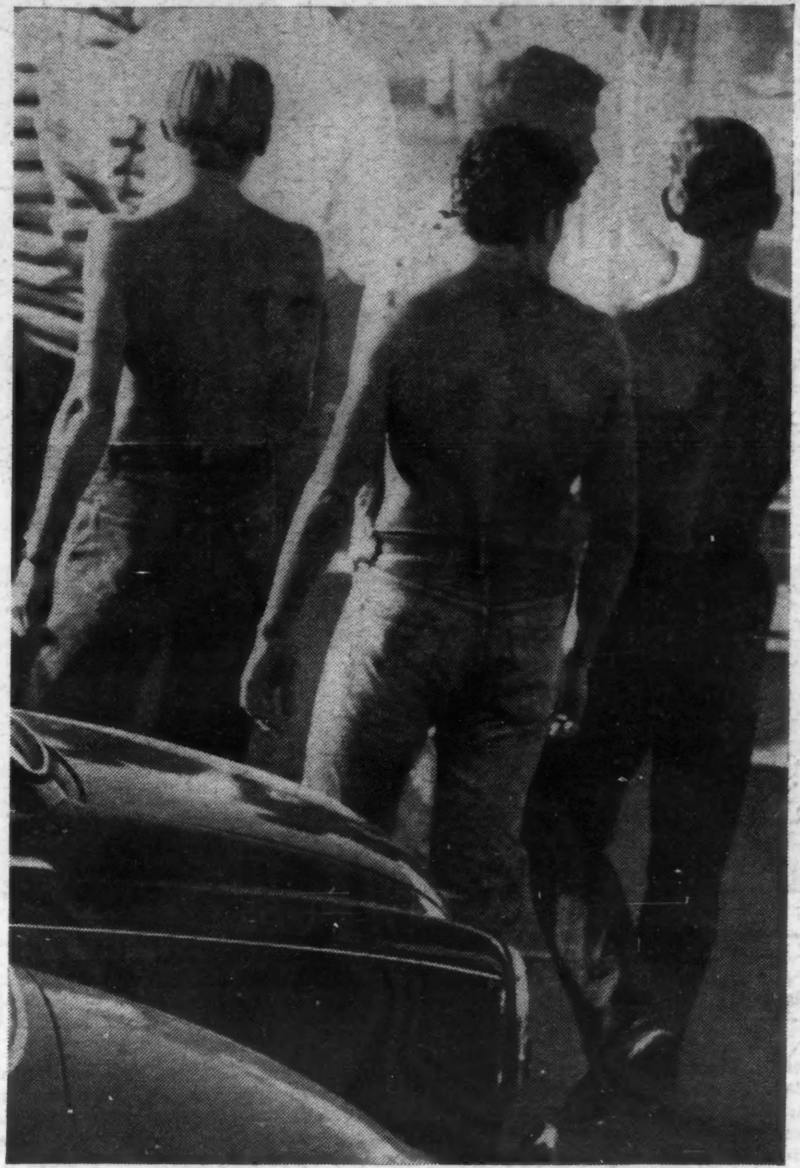
Dans cette dernière et stupéfiante réponse, la période adulte et virile est effacée, ignorée l'époque créatrice, et le rêve d'enfant sera réalisé au moment du repos et de la quiétude entre la pêche et le jardin potager.

Sans doute, chaque génération adopte-t-elle plus ou moins volontairement son caractère afin de se distinguer des générations antérieures et, parfois, de s'opposer à elles. Mais, lorsque la vie affective est si stérile qu'elle amène le sujet à ne plus concevoir autrui dans son existence, lorsque enthousiasme et désintérêt font place à un calcul d'autant plus mesquin qu'il ne se hasarde même pas à courir les risques d'une opération à long terme, ne doit-on pas penser que l'individu est transformé au plus profond de lui-même ?

L'homogénéité des réponses prouve qu'il ne s'agit pas d'un phénomène dû au hasard. Il ne s'agit pas non plus d'une mode, car les enfants de 12 ans qui n'ont pas encore eu le temps d'être influencés par une manière d'être propre à leur génération, s'expriment déjà comme des jeunes gens de 18 et 19 ans. On se trouve donc en face d'une sorte de normalisation indépendante de l'âge, des milieux sociaux, des cadres pédagogiques. La barrière classique qui les séparait n'existe plus, tous les adolescents se ressemblent comme des frères. Mais la famille qu'ils semblent constituer n'est qu'apparente : chacun vit pour soi et pour la satisfaction immédiate de ses intérêts.

Bien plus : semblables dans leurs intérêts, ils le sont dans leurs réactions, ils le sont dans l'expression d'eux-mêmes. Ils expriment les thèmes vulgarisés par le cinéma, le roman, les illustrés pour lesquels ils se passionnent. Leur idéal prend les allures matérialistes les plus médiocres parce qu'ils sont débordés, imprégnés, submergés par le thème de l'argent, non celui qu'on gagne, mais celui qui donne tous les plaisirs et toutes les libertés celui qui permet au champion cycliste d'être idolâtré, au ténor d'avoir des allures de veau d'or, à la star de mener des amours que l'on qualifierait d'immorales si elles ne se passaient dans une villa de milliardaire.

Comment expliquer un phénomène qui annihile l'esprit critique au point de faire se comporter d'une manière semblable des êtres traditionnellement, socialement et pédagogiquement différents ? La stéréotypie de



(Gérard Décaux.)

ADOLESCENTS EN VACANCES.
« Avec les copains, je respire. »

leurs réactions paraît être la marque d'un véritable état de conditionnement.

L'homme standardisé

Tout conditionnement suppose l'existence d'un milieu extérieur et puissant qui agit perpétuellement sur le sujet en le sollicitant à tous les instants d'une façon si impérieuse qu'il lui obéit à tout coup, mais à son propre insu. Rechercher les facteurs de conditionnement chez les jeunes revient donc à étudier les sollicitations extérieures dont ils sont l'objet et dont la fréquence quotidienne infléchit et façonne leurs concepts, leurs idées, leurs conduites de façon à les modeler selon un archétype commun.

Or, depuis 1945, le phénomène majeur est la spectaculaire intrusion de la technique dans tous les compartiments de la vie publique et privée, qui, mettant en cause jusqu'aux rythmes biologiques fondamentaux, s'attaque à l'homme traditionnel pour en forger un type nouveau.

Nous n'entrerons pas dans l'exposé, si souvent rebattu, de la machine dépassant l'homme. Disons simplement que la technique n'est pas seulement la machine. C'est surtout une attitude méthodique, fondée sur la rationalisation qui entraîne comme conséquence l'enrégimentation, la standardisation pour aboutir à une « rentabilité supérieure », tant et si bien que sont alors réunies toutes les conditions nécessaires à une parfaite déshumanisation des hommes comme des choses.

Les dieux changent

En d'autres termes, nous assistons à la genèse d'un univers nouveau auquel, sans doute, l'homme doit s'adapter s'il ne veut pas disparaître, car il n'est pas d'exemple où il ait pu enrayer une telle marche des choses.

Et la technique s'attaque ainsi, chaque jour, à de nouveaux secteurs de l'activité humaine.

Ici se situe le problème central de la crise de la jeunesse. Nous, les représentants de la deuxième génération nous raisonnons encore avec une mentalité pré-technique et jugeons la technique en vertu de nos critères humanistes, alors que la jeunesse les apprécie en fonction de ceux qui sont issus de la technique. Il s'ensuit un dialogue de sourds.

Dans les réponses des lycéens à la question : « A quel homme illustre voudriez-vous ressembler ? », on voyait, au fur et à mesure qu'on interrogeait des couches plus jeunes, décroître les Victor Hugo et les Pasteur, héros traditionnels illustrant les conquêtes républicaines du XIXe siècle et cités en exemple dans les classes, au profit de Saint-Exupéry et d'Einstein, qui symbolisent, l'un parce qu'il volait, l'autre parce qu'il a ouvert les portes d'un nouvel espace, un nouveau monde du merveilleux.

De même, les apprentis trouvent à l'école des héros conventionnels, savants, personnages historiques. Mais la civilisation technicienne leur en suggère d'autres, les sportifs et les artistes.

Cependant, si les anciens dieux sont morts, si de nouveaux se sont dressés à leur place, certains éprouvent l'impression d'un vide, d'un manque, d'un malaise. Ce nouvel univers climatisé tourne au « cauchemar » dont parlait Miller. Quelques jeunes gens refusent de se laisser enrégimenter. « J'ai horreur du stade tous les dimanches », déclare un lycéen. On fait du camping pour échapper à la cuisine laboratoire, à l'enfer du bureau, à la caserne de l'usine. On se prend pour Bombard ou pour Alain Gerbaut. Et comme l'Amazone est loin et hors de portée de toutes les bourses, on s'enfonce dans les avens des Causses ou dans les gouffres des Pyrénées.

Mais c'est seulement l'infime minorité qui se rebelle et comme cette rébellion elle-même n'est pas consciente de soi, elle se teinte très vite de nihilisme et de refus de la société, qu'il s'agisse des adhérents des clubs James Dean français, des Teddy Boys anglais, de la jungle du tableau noir américain ou des « hooligan » russes et polonais.

Cet univers technique forme donc un tout susceptible d'une vie autonome : il est capable de se forger ses héros propres, il a ses canons, ses devises, il a même une attitude devant la vie. Bref la technique se hisse à la hauteur d'une sorte de métaphysique puisqu'elle est vision du monde.

Le rythme, nouvelle mesure

Le sondage nous a montré que, de onze à dix-neuf ans, tous les jeunes vivent dans ce même univers. S'ils changent de lectures et de divertissements, ils y retrouvent toujours les mêmes thèmes. Seules des différences de degré séparent les illustrés des revues, des romans qu'ils dévorent. Leurs films, leur musique, leurs émissions radio obéissent aux mêmes lois. Et, jusqu'aux affiches publicitaires qui les sollicitent chaque jour dans les rues. Si les véhicules changent, la matière véhiculée demeure identique.

● *Un apprenti de quinze ans souhaite : « Beaucoup d'argent, peu de soucis, des femmes... »*

Tous les moyens de diffusion présentent au surplus un dénominateur commun qu'on pourrait appeler le rythme ou la « rythmicité », ou mieux la matérialisation du sujet par rapport à lui.

Cela demande une explication.

Jadis, le lecteur était maître absolu de ce qu'il lisait. Il avait la possibilité de s'arrêter, de revenir en arrière, de prendre du recul pour juger. Seuls, le théâtre et la musique existaient, si l'on peut dire, dans un temps extérieur au spectateur, mais leur fréquence était insuffisante pour qu'il puisse être question de conditionnement. A ces exceptions près, le véhicule de la pensée était passif. L'activité relevait uniquement du sujet.

Un sujet passif

Aujourd'hui, il se produit exactement le contraire. C'est le sujet qui devient passif.

Or, cette passivité entraîne comme corollaire une baisse de l'attention par suite d'un processus inverse de celui que provoquait la lecture sur l'esprit du lecteur. Pour stimuler cette attention, il faut imposer plus vivement la présence du temps afin que le spectateur ou l'auditeur n'ait plus envie de lui échapper. C'est à cette fin que s'introduit le rythme, qui ma-

(1) « Les jeunes dans la famille et dans la société moderne » (Editions Sociales Françaises. 2 volumes : 41,85 NF).

…ATION SANS LANGAGE

…mps forts de la durée. … musique et le cinéma … suspense — jusqu'aux … bandes dessinées, est … rythme. Que les fonc… …ption et plus générale… … psychique en soient … ne fait pas l'ombre

…rspectives on peut bel … d'un conditionnement … par la technique.

Visuel ou réfléchi

…'enquête l'a fait ressor… …vidence terrifiante : les …quisition, attention, mé… …tion se dégradent. De …ctions d'élaboration, et … de français constatent

> *…e les parents …nistes » et leurs … « techniques », …gue de sourds.*

…s sont attaqués à la fois … l'expression verbale et …n. Peu à peu, le langage …if, prend le pas sur le …hi, et les facultés d'abs… …ouvent lésées. Certaines …ces vont jusqu'à se rap… …és près d'une manifes… … : l'aphasie. Quand, en …cin examine un adoles… … troubles du langage, il …dance à le considérer … particulier parce qu'il … certain système de ré… … il semble que ce sys… …e bientôt révisé. Ce qui …normal a tendance à

JEUNES APPRENTIS CHEZ RENAULT.
« Si je m'arrête, je me fais l'effet d'un pauvre type. »

(Charpentier.)

devenir normal. De telles manifestations pathologiques ne sont plus les caractéristiques d'un sujet mais celles d'une génération. Au lieu de troubles d'expression, il vaudrait mieux parler de troubles « d'expression nouvelle ».

A ce conditionnement des jeunes par la technique, il existe un frein traditionnel : c'est le milieu de la famille ou celui de l'école que l'on peut appeler « univers déconditionnant » ou « univers de la réflexion » par opposition à « l'univers conditionnant » ou « univers de pulsions ».

Ce second univers attire la jeunesse : il est donc positif. Le premier la repousse et l'irrite : pour elle, il est négatif. Et le système d'équilibre final se dérègle sous la poussée de l'attraction positive bien supérieure à la négative. On s'engage même alors dans un cercle vicieux : les jeunes refusent de plus en plus les sollicitations de la famille et de l'école pour exiger en quantités accrues celles de la technique et de ses moyens de diffusion. L'aggravation de la crise de la jeunesse devient finalement un facteur de sa propre détérioration selon un processus qui ressemble à celui d'une avalanche.

Avoir la paix

C'est un lieu commun de constater que la cellule familiale a éclaté et qu'entre parents et enfants il existe, sinon une rupture, du moins un malentendu. Il y a des causes complexes dans le détail desquelles nous n'entrerons pas : les difficultés de la vie moderne, du logement, les distractions collectives, les besoins impérieux d'argent. Mais il y a surtout que l'éducation est persévérance et que le milieu environnant prêche aujourd'hui la facilité.

L'enquête a montré que, jusqu'à 14 ans, l'enfant va au cinéma avec ses parents, lit les mêmes revues, participe aux mêmes distractions. Bref, l'éducation devient une démission de tous les instants et son principe de base semble être essentiellement d' « avoir la paix ».

Nous n'entrons pas non plus dans le détail de la crise actuelle de l'enseignement à laquelle les auteurs ont consacré un long chapitre. Il est suffisant de constater qu'elle existe comme en témoigne le nombre incroyable de projets de réforme depuis le début de ce siècle.

Crise de la jeunesse, crise des ascendants, crise des enseignants, ce simple énoncé montre que c'est notre civilisation même qui est en jeu.

La civilisation des quanta

Une civilisation éclate et sombre quand son système de références se révèle impuissant à assimiler dans un ensemble logique des faits nouvellement découverts : elle périt ou elle se transforme.

Le fait s'était déjà produit au XVI[e] siècle au moment des grandes découvertes, celles des scientifiques et celles des navigateurs. Notre civilisation occidentale avait alors trouvé dans la « raison » l'instrument idéal d'explication et d'adaptation.

> ● *Un apprenti de quatorze ans : « Je prendrai ma retraite à cinquante ans et je me retirerai à la campagne ».*

Tout s'est reproduit lorsque les solutions fondamentales de la mécanique classique, c'est-à-dire le principe même de l'univers, ont été remises en cause.

Dans la conclusion du livre d'Einstein et Infeld, on trouve cette phrase :

« Nous devons renoncer à décrire les événements atomiques comme se passant dans l'espace et dans le temps, nous devons nous éloigner encore davantage de l'ancienne conception mécanique. La physique quantique formule des lois qui régissent les foules et non les individus. Ce ne sont pas des propriétés mais des probabilités qui sont décrites : elle ne formule pas des lois qui dévoilent l'avenir des systèmes mais des lois qui régissent des changements de probabilités dans le temps et se rapportent à de grands ensembles d'individus. »

De même que la théorie des quanta se désintéresse du sort de tel électron ou de tel photon individualisé, de la même façon la théorie des élections modernes compte pour une unité équivalente et interchangeable la vie de chacun des citoyens. De même les techniques de vente étudient les besoins du consommateur idéal. De même on a l'entité du S.M.I.G. qui détermine le besoin de l' « homo economicus » en vue de la survie duquel on a fixé statistiquement les produits de base essentiels. De même le calcul des probabilités fixe le taux de primes d'assurances en fonction de statistiques d'incendie, d'inondations, de vols, de chances de mort à tel ou tel âge, etc.

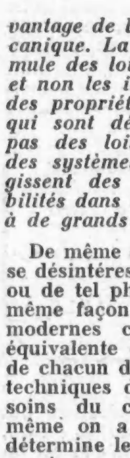
Bref, la technique ne s'occupe que d'ensembles. L'individu n'est plus qu'un dénominateur commun.

Il s'ensuit évidemment une métamorphose de la morale. La vieille formule « utile-agréable » chère au XVII[e] siècle s'est métamorphosée en « plaisir-efficacité » d'où toute morale est

→

(Rapho.)

UNE AFFICHE DANS LA RUE.
…femme, pour nous, c'est une nourriture. »


UNE INNOVATION
chez
GENEVIÈVE CORNE
La boutique des femmes petites ouvre un rayon
Prêt à Porter 42-44
21, rue la Boëtie
ANJ. 68-64

LA COMPARAISON ET L'INTENSITÉ

23

Le comparatif.

Marc est moins lourd .... *aussi lourd* .... *plus lourd* que Quintus
Marcus est minus gravis .... tam gravis .... gravior quam Quintus
ou .... gravior Quinto.

Au lieu d'employer un adverbe comme le français, le latin exprime **la supériorité d'un sur un autre** par une terminaison spéciale ajoutée au radical de l'adjectif :

plus (adverbe) ✕ lourd (adjectif)
grav (radical) ✕ ior (suffixe).

Le superlatif.

26

Marc est le moins savant ← superlatif relatif → *Quintus est le plus savant*
Marc est très peu savant ← superlatif absolu → *Quintus est très savant*
Marcus est minime doctus — Quintus est doctissimus

Au lieu d'employer un adverbe comme le français, le latin exprime **la supériorité d'un sur plusieurs** (superlatif relatif) ou **l'excellence** (superlatif absolu) par une terminaison spéciale ajoutée au radical de l'adjectif :

le plus ✕ *savant* — *très* ✕ *savant*
doct ✕ issimus — doct ✕ issimus

En d'autres termes, pour former le superlatif d'un adjectif, le latin remplace la [illegible] -us, -is, par -issimus (m), -a (f), -um (n).

EXTRAITS D'UNE GRAMMAIRE LATINE.
Pour forcer l'attention du lecteur passif.

→

exclue. Comment un jeune pourrait-il ne pas sentir l'hiatus existant entre cette morale traditionnelle et la crudité, le cynisme de la vie quotidienne ? L'ancien système — chrétien — et le nouveau — technique — offrent d'ailleurs deux univers contradictoires dont les valeurs s'excluent. La technique réduit l'homme à ses tendances élémentaires, celles-là mêmes que le christianisme dénonçait : le savoir (avec l'ingénieur), la chair (avec la star), la volonté de puissance (avec le héros sportif). Mais les hommes ont besoin d'un univers sacré. On le satisfait avec les voyages dans l'espace.

Et pourtant, les adolescents de 1961 ne sont pas plus mauvais que ceux des générations précédentes, simplement ils s'expriment mal.

La puissance des désirs

Examinez-les au cinéma, au café, dans la rue, adossés au mur ou assis sur le trottoir et vous aurez l'impression d'une masse atone, incolore, repliée et souvent sournoise. L'affirmation du « moi absolu », en perpétuelle croissance de 15 à 20 ans, ne correspond plus à l'évolution vers une maturité mais à une exaspération des tendances primaires. « *Tout m'est dû, tout doit venir me satisfaire* », dit un apprenti de 18 ans. Mais cette affirmation de puissance n'est autre que la puissance de ses désirs auxquels il ne peut échapper. Si le garçon veut s'y opposer et reprendre souffle, aussitôt son assurance s'effrite. « *Je vis comme si je me saoulais* », dit un lycéen de 18 ans ; « *je « couche », je sors beaucoup, je lis des tas de trucs. Tout cela pour moi c'est pareil... Je vis. Si je m'arrête, je me fais l'effet d'un pauvre type.* »

> ● ***Un jeune poète de dix-neuf ans : « Mon âme tout entière est submergée par la peur... »***

A l'origine de cette insensibilité et de ce cynisme précoce, la sexualité a sa part, tant elle semble déformée et déviée. C'est qu'à l'image de la mère, première femme aimée, s'est substituée, dès le plus jeune âge, celle de la « femme érotisée », la pin-up des affiches. « *La femme pour nous c'est une nourriture !* », dit un apprenti de 19 ans, « *un produit de consommation* », dit un ouvrier de 22 ans.

(Rapho.)

UN LECTEUR DÉBUTANT.
Est-il déjà trop tard ?

En argot de blouson noir, on ne dit plus « *coucher avec une fille* », mais « *l'exécuter* ».

Un chef, un code, des lois

Désarroi, ennui, vide, angoisse sont le triste apanage de ces malheureux trop tôt blasés. Comme on ne peut plus se supporter seul, on forme des bandes qui ont leur chef, leurs lois, leur code. « *Quand je suis avec les copains*, dit un de ces jeunes, *je respire* ». Mais les coups de cafard sont fréquents. Car l'homme a toujours besoin de remonter à ses sources, de se ressaisir. Ecoutons ce poème d'un garçon de 19 ans qui a connu toutes les expériences, tous les plaisirs et s'est détruit avec frénésie. Il porte un titre bien significatif : « Aidez-moi ».

Tout doucement dans la nuit qui [s'égare
Je pleure
Et j'ai comme la nostalgie de la beauté des fleurs
Mon âme tout entière est submergée [par la peur
Jamais comme ce soir je n'avais songé A mon cœur.

L'homme de demain

Contre ce mal de la jeunesse, droguée par la technique, existe-t-il des remèdes ?

A ce dernier et passionnant chapitre, Georges Teindas et Yann Thireau n'ont consacré que quelques pages. Aveu d'impuissance ou septicisme ? Non. Leur rôle, disent-ils, étaient simplement d'alerter le lecteur.

Certes, des solutions partielles ou fragmentaires ressortent directement de l'étude des faits : prise de conscience des parents, repersonnalisation de l'enseignement. Mais, ajoutent-ils, à quoi bon ?

> ● ***Les voyages dans l'espace tiennent lieu d'univers sacré.***

« Tout simplement parce que ce ne seront jamais que des thérapeutiques partielles qui ressemblent à ces rafistolages désespérés que l'on opère sur les immeubles frappés de vétusté. Quand les travaux sont finis, l'ensemble a presque bonne allure, mais les lézardes intérieures demeurent. Et bientôt tout est à recommencer.

« En définitive, le problème de la jeunesse n'a de sens qu'en fonction de ce que l'on veut que soit l'homme de demain et ce n'est qu'en fonction de ce choix qu'on pourra donner une physionomie définitive aux solutions de ce problème.

La splendide indigence

« En d'autres termes, voulons-nous un *homo sapiens* ou un *homo faber* ?

« Si nous souhaitons fabriquer un homme heureux parce que sans problème, un homme si étroitement intégré dans sa civilisation technicienne qu'il ne soit même plus conscient de cette intégration, il faut accélérer le mouvement de technicisation et conditionner cet homme jusqu'au bout, de ses premières années à l'heure de sa mort. Ainsi, parfaitement adapté à sa tâche, il jouira d'un confort matériel et moral parce qu'il se croira totalement libre. Ce sera *l'homo faber* dans toute sa pureté comme dans toute la splendeur de son indigence.

« Mais si nous voulons sauver *l'homo sapiens*, il n'y a qu'une solution, c'est de déconditionner l'individu pour qu'il se retrouve lui-même, qu'il rapprenne l'art du recul et de la suspension du jugement, l'art de prendre ses propres positions et ses propres décisions.

« Le même problème se pose au jourd'hui à la civilisation française et par delà à celle de la planète. Nous sommes à la croisée des chemins. Il faut choisir, en se disant qu'un compromis n'est pas viable, et en espérant qu'il n'est pas encore trop tard. »

RECETTES

● CORDON BLEU

Omelette de Normandie

3 belles pommes
5 œufs
100 gr de sucre semoule
Un peu de cannelle
50 gr de beurre
Un peu d'huile.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 15 minutes environ.

Vous coupez les pommes après les avoir pelées en tranches fines et vous les passez au beurre dans la poêle (2 ou 3 minutes) puis vous les retirez et vous les saupoudrez avec la moitié du sucre. Vous mettez de l'huile dans la poêle et, quand elle est chaude, vous y jetez les œufs bien battus. Quand l'omelette commence à prendre, vous posez dessus les pommes, puis vous la retournez ; laissez cuire environ 3 minutes. Avant de la replier, saupoudrez très légèrement l'intérieur avec la cannelle. Servez l'omelette saupoudrée avec le reste du sucre en poudre.

● CORDON BLANC

Melon à la groseille

2 petits melons
250 gr de groseilles
100 gr. de sucre semoule
un verre à madère de kirsch
4 cuillerées à dessert de confiture de framboise.
Préparation : 10 minutes.

Vous coupez en deux les melons afin de donner une moitié par personne. Vous les épépinez, puis vous les creusez ; vous coupez la chair en petits dés auxquels vous mêlez les groseilles égrenées. Remplissez avec ce mélange les moitiés de melon. Sucrez, arrosez de kirsch, couvrez le tout avec la confiture de framboise. Servez très frais (si possible, mettez au réfrigérateur).

SUZANNE et HENRIETTE.

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

EXAMENS DE PASSAGE

● Préparation intensive aux examens d'admission en classe supérieure des lycées et collèges (de l'entrée en cinquième à l'entrée en première).

● Préparation spéciale à l'examen d'entrée en sixième.

Renseignements et inscriptions :

COURS FIDÈS

6, avenue Van-Dyck - PARIS (8ᵉ)
(prolongement de l'avenue Hoche à l'entrée du parc Monceau)
Métro : Courcelles ou Monceau — Autobus : 30-43
WAGram 28-33 — CARnot 26-66

CONCOURS CUISINE

NOS LECTRICES SONT GASTRONOMES

Le 27 juillet, Mme Express publiait un questionnaire-concours: « Etes-vous gastronome ? » En quinze jours, plus de 5.000 réponses nous sont parvenues. Elles nous ont prouvé que la gastronomie demeure un art bien français et que les connaissances de nos lectrices dans ce domaine sont fort étendues.

Le premier prix, une cuisinière à gaz quatre feux, a été remporté par Mme Nicole Gauthier, 8 bis, rue de La Rochefoucauld, à Boulogne-sur-Seine. Les cinquante autres lauréats seront prévenus directement, par lettre, dans les huit jours qui viennent.

Par amour et amitié

La partie la plus intéressante du concours était constituée par la question n° 20 : « Pourquoi aimez-vous ou n'aimez-vous pas faire la cuisine ? »

En dépouillant les réponses, nous avons fait certaines constatations :

1) La majorité des femmes cuisinent par amour, ou par amitié : « Pour faire plaisir à mon mari », « pour lire l'approbation dans le regard de ma famille attablée », « pour honorer les amis que je reçois » ; **elles considèrent également que c'est le moins ennuyeux et le plus « payant » des travaux ménagers.** « On ne remarque jamais que le ménage est fait, mais on souligne toujours la réussite d'un bon petit plat ».

2) Presque toutes reconnaissent que la préparation des repas quotidiens leur parait fastidieuse. Mais que survienne une circonstance exceptionnelle et qu'elles disposent de quelques heures, elles cuisinent alors comme on crée une œuvre d'art, avec intelligence, poésie, invention, esprit et humour : « Oui, si cela consiste à inventer des plats nouveaux. Non, quand cela devient routine et train-train. » « Tricots et broderies sont trop longs, peinture et décoration trop difficiles. Alors, vive la cuisine ! » « Je vois dans la cuisine une possibilité pour la femme d'échapper aux fastidieux travaux domestiques par la satisfaction d'une création »

La cuisine de maman

3) Enfin, paradoxalement, certaines, qui n'aiment pas faire la cuisine, se sont justifiées en invoquant... leur gourmandise : « Je n'aime pas faire la cuisine, car, étant gourmande, le travail préparatoire (épluchage, lavage des légumes, vaisselle) me rebute et me coupe l'appétit. » « Je suis gourmande, mais certaines expériences malheureuses m'ont démontré que la meilleure cuisine, je la mange... dans les bons restaurants. »

Une dernière candidate avoue encore : « Je n'aime pas faire la cuisine. Pourquoi ? Parce qu'on va plus vite avec des conserves, de la charcuterie et une cocotte-minute. Mais la bonne cuisine, c'est celle de maman. » **Gageons qu'avec l'âge mûr, cette jeune femme reviendra (de temps en temps) à ses fourneaux, et qu'à son tour sa fille, entre deux potages déshydratés et trois plats précuisinés, retournera chez sa mère pour célébrer avec elle le culte des traditions.**

Ci-contre la liste des réponses exactes de notre test.

RÉPONSES DU CONCOURS DE CUISINE :

1. Provence : bouillabaise.
Languedoc : cassoulet.
Bretagne : andouilles chaudes.
Normandie : tripes.
Picardie : flamiche.
Franche-Comté : cancoillote.
Touraine : rillettes.
Alsace : choucroute.
Bourgogne : jambon persillé.
Poitou : bouilleture d'anguilles.

2. A) Vrai : singer.
B) Vrai : cardinaliser.
C) Faux : parer.

3. 1) B : cognac.
2) A : kirsch.
3) B : curaçao.

4. 1) B : macédoine.
2) A : bouchée à la reine.
3) B : épigramme.

5. 1) Escoffier (D).
2) Carême (B).
3) Grimod de La Reynière (A).
4) Brillat-Savarin (E).
5) Curnonski (C).

6. Réponse A.

7. Réponse C.

8. Réponse : le Regret d'Ulysse.

9. Réponse : 85.

10. Réponse : 13.

11. Sauce Pauvre Homme : farine blondie au beurre, 1/2 dcl de vinaigre, 2 dcl de bouillon, 1 cuillerée d'échalotes—hachées et blanchies, 1 de persil haché, 1 de chapelure blonde. Se fait aussi avec ciboulette et vin blanc.
Sauce zingara : 2 dcl de demi-glace, sauce tomate, cuisson de champignons, une cuillerée de maigre de jambon cuit, une de langue écarlate, une de champignons, 1/2 de truffe, assaisonnement au paprika. Accompagne petites pièces de boucherie et volailles.
Sauce Ste-Menehould : oignons émincés frits au beurre, vin blanc, thym et laurier en poudre, 2 dcl de demi-glace, moutarde, cornichons, persil et cerfeuil hachés, poivre de Cayenne. Accompagne le porc grillé.
Sauce Cambridge : jaune d'œufs durs, câpres, anchois, ciboulette, cerfeuil et estragon hachés ensemble, ajoutez moutarde anglaise, montez à l'huile et vinaigre comme une mayonnaise, persil haché et poivre de Cayenne.

12. B.

13. E et G. : mayonnaise - margarine.

14. B.

15. 1) Antoine Blondin.
2) Flaubert.
3) Saint-Simon.
4) Michel de Saint-Pierre.

16. 1) Cézanne.
2) Braque.
3) Matisse.
4) Buffet.

17. 1) Négresse.
2) Chinois.
3) Mandoline.
4) Araignée.
5) Cul de poule.

18. J'aime le lard, la crème chantilly, les melons, une petite salade avec de la mayonnaise, l'entrecôte, la cuisine, là où y a des frites, ça sent les frites, fais-moi du couscous, chérie ! café turc, donne du rhum à ton homme, va te faire cuire un œuf man, vanille et framboise, salade de fruits, le temps des cerises, il n'y a plus d'amandes, le cassoulet toulousain, le petit vin blanc, la recette de l'amour fou, les macaroni.

19. 1) B : Pouilly fumé.
2) B : Sauternes.
3) A : Pomerol.

● théâtre

GOG ET MAGOG : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière, RIC.* 95-23.)

MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « La visite de la vieille dame ».*)

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME : excellente reprise, avec Valentine Tessier, de la pièce-parabole de Friedrich Dürrenmatt. (*Ambigu, BOT.* 76-05, *en alternance avec « Mille francs de récompense ».*)

BOEING-BOEING : un vaudeville classique qui prend une bonne altitude et garde jusqu'à la fin une excellente vitesse de croisière. (*Comédie-Caumartin, OPE.* 43-41.)

LA CANTATRICE CHAUVE et LA LEÇON : Ionesco, An VI. (*La Huchette, DAN.* 38-99.)

HUIS CLOS et LA PUTAIN RESPECTUEUSE : quinze ans après, une reprise, avec plusieurs créateurs, des deux pièces les plus jouées de Jean-Paul Sartre. (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

IRMA LA DOUCE : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort. (*Grammont, RIC.* 62-61.)

ONCLE VANIA : Tchékhov par la Compagnie André Cellier. (*Vieux-Colombier, LIT.* 57-87.)

Plus quelques pièces à signaler sous toutes réserves :

LE PETIT BOUCHON (*Variétés, GUT.* 09-92.)

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI et L'ECOLE DES MARIS. (*Palais-Royal, RIC.* 84-29, *à partir du 18 août jusqu'au 10 septembre.*)

CHÉRIE NOIRE (*Nouveautés, PRO.* 52-76.)

HYMÉNÉE (Gogol) (*Théâtre du Tertre, MON.* 11-82.)

LES CROULANTS SE PORTENT BIEN (*Théâtre Michel, ANJ.* 35-02.)

● télévision

JEUDI 17 AOÛT, A 21 H. : « Les secrets des chefs-d'œuvre : Voyage avec Claude Monet ». Emission de Madeleine Hours.

JEUDI 17 AOÛT, A 21 H. 30 : « La belle au bois dormant », par la Compagnie des Ballets du Marquis de Cuevas, transmis en direct du Casino de Deauville.

VENDREDI 18 AOÛT, A 21 H. : « L'Aiglon », drame musical d'Arthur Honegger et Jacques Ibert, interprété par Géori Boué et Luc Santana. Spectacle retransmis du Casino de Vichy.

SAMEDI 19 AOÛT, A 20 H. 50 : « Festival de Montreux 1961 : le jardin d'hiver », émission de variétés présentée par la Télévision italienne, avec Henri Salvador.

DIMANCHE 20 AOÛT, A 20 H. 30 : « Julietta », film de Marc Allégret, avec Dany Robin, Jeanne Moreau, Jean Marais, etc.

LUNDI 21 AOÛT, A 20 H. 30 : « Rêves en bouteille », émission de variétés de Francis Claude, avec Léo Ferré.

LUNDI 21 AOÛT, A 21 H. 40 : « La fécondité », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou (2e diffusion).

MARDI 22 AOÛT, A 20 H. 30 : « Les cochons d'Inde », pièce d'Yves Jamiaque, Prix Ibsen 1961.

MERCREDI 23 AOÛT, A 20 H. 40 : « Théâtre de la jeunesse : Cosette », pièce de Victor Hugo, adaptation et dialogues d'Albert Simonin, interprété par Jean Chevrier, Rosy Varte, etc.

MERCREDI 23 AOÛT, A 22 H. 15 : « Lecture pour tous ».

● cinéma

NOUVEAU

LA MORTE-SAISON DES AMOURS : une comédie volontiers littéraire de Pierre Kast, où la morale n'est pas entièrement sauve. (*Marignan, ELY* 92-82; *Français, PRO.* 33-88.)

SAMEDI SOIR ET DIMANCHE MATIN : une nouvelle preuve de vitalité du jeune cinéma anglais. L'histoire d'un jeune métallo rebelle pour une bonne cause. (*Lord Byron, BAL.* 04-22.)

RECENT

L'AVVENTURA : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Avenue, ELY.* 49-34.)

LE DIABOLIQUE DR MABUSE : le troisième Mabuse et le dernier Fritz Lang. Futur classique du film d'épouvante ou bien copie maladroite du Lang d'antan ? (*Calypso, GAL.* 10-68.)

JAZZ A NEWPORT : un reportage étincelant sur un festival réunissant les plus grands noms du jazz. Si allergique, s'abstenir. (*Celtic, ODE.* 47-62, *à partir du 19 août.*)

AUTOPSIE D'UN MEURTRE : Otto Preminger dissèque la justice américaine. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

ANCIEN

MANON : 1949. L'abbé Prévost remis au goût de la France de la Libération par Clouzot. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

FANTOME A VENDRE : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

LES SORCIÈRES DE SALEM : 1957. Simone Signoret et Yves Montand dans l'adaptation, faite par Sartre et Rouleau, de la pièce d'Arthur Miller. (*Danton, DAN.* 08-18.)

CENDRES ET DIAMANT : 1958. Le drame des résistants polonais non communistes à la libération. Discutable mais ambitieux. Au même programme : LE PETIT ARPENT DU BON DIEU. (*Floride, PRO.* 63-40.)

● expositions

MODERNE

SCULPTURE INTERNATIONALE : 300 statues venues de trente-deux pays. Un panorama exceptionnel des tendances actuelles. (*Musée Rodin, 77, rue de Varenne, jusqu'au 15 octobre.*)

FORMES ET COULEURS : une audacieuse tentative de réhabilitation du réalisme, où l'on trouve à boire et à manger, mais aussi quelques toiles de Cottavoz ou de Seigle d'une qualité rare. (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré. Jusqu'au 1er octobre.*)

HARTUNG : l'un des aînés qui permirent à la peinture abstraite de se dégager de la géométrie et d'aborder le lyrisme spontané du geste et de la tache. (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Jusqu'au 30 septembre.*)

CHAGALL : douze vitraux destinés à Jérusalem. Une grave et surprenante beauté. (*Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli. Jusqu'au 30 septembre.*)

CLASSIQUE

TRÉSORS PRIVÉS : de Chardin à Degas, des dizaines de chefs-d'œuvre ignorés de tous ceux qui ne fréquentent pas assidûment le milieu des riches collectionneurs. (*Musée Jacquemart-André, boulevard Haussmann. Jusqu'au 15 octobre.*)

BOURDELLE : têtes connues et inconnues d'un sculpteur trop peu connu qu'on ne se lasse pas de découvrir. (*Musée Bourdelle, 16, rue Antoine-Bourdelle. Jusqu'au 30 septembre.*)

MAZARIN : quelques-uns des trésors accumulés par celui qui fut un des premiers collectionneurs de son temps, dans le palais qu'il construisit pour les abriter. (*Bibliothèque Nationale, 58, rue Richelieu. Jusqu'au 30 septembre.*)

MAILLOL : la perfection de l'univers, perçue et exprimée à travers la perfection du corps féminin. Une grande rétrospective pour célébrer le centenaire d'un très grand sculpteur. (*Musée d'Art moderne, 13, avenue du Président-Wilson. Jusqu'au 30 septembre.*)

GUSTAVE MOREAU : l' « inventeur » du surréalisme et beaucoup plus encore. (*Musée du Louvre, galerie Mollien. Jusqu'au 30 septembre.*)

VUILLARD : l'éblouissante « recherche du temps perdu » d'un peintre. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland. Jusqu'au 30 septembre.*)

L'ILE-DE-FRANCE AU TEMPS DES CALÈCHES : de quoi rêver en s'instruisant le dimanche. (*Musée de l'Ile-de-France, château de Sceaux. Jusqu'au 29 septembre.*)

VERRES PEINTS ALSACIENS : à la découverte d'une province dont l'art populaire a particulièrement enrichi l'art en général. (*Musée des Traditions populaires, Palais de Chaillot, place du Trocadéro. Jusqu'au 25 septembre.*)

CHEVALIERS DE MALTE : sous la protection du « Saint Jérôme » de Caravage, les vêtements de fer et les objets chers aux vieux maîtres de l'Ordre ont quitté l'île de Malte pour la première fois et demandé asile au fantôme du Roi-Soleil. (*Château de Versailles. Jusqu'au 1er octobre.*)

MOSCOU

Titov et la France

Notre envoyé spécial Michel Cournot est arrivé à Moscou au moment où Titov et l'exposition française se partagent toutes les conversations. Il a écouté les Moscovites parler librement.

ON la voit de loin, l'exposition. Elle est allongée au milieu d'un parc, comme une Belle au bois dormant. Dormant, si l'on veut : un « parc » moscovite, ce sont des champs d'œillets, des bois de bouleaux, des rivières, des messieurs en panama et plus ou moins en pyjama qui lapent leurs glaces à la fraise en relisant pour la quatrième fois « Le Vicomte de Bragelonne » à l'ombre d'exaltantes statues couleur d'argent, statues de discoboles en chemise Lacoste et de Stalines bienveillants écoutant avec application les conseils de Lénine. Depuis cette ambiance un peu désuète et modeste de récréation, l'exposition française apparait au loin, avec ses architectures en équilibre énigmatique, ses grands pylônes jaune soufre, ses superstructures à hélices, comme un manifeste archi-science-fiction, un camp volant de cosmonautes revenus faire, par nostalgie, un peu de camping ici-bas.

Non, ne nous emballons pas : l'exposition française, ce sont aussi des vers de Baudelaire et des bidons « family-size » de Chanel n° 5, alors que le parc Sokolniki, ce sont aussi de grandes bannières rouge et or qui disent : « *Gloire au parti communiste de l'Union Soviétique* », « *Le communisme apporte aux hommes la paix et la liberté* », et c'est surtout, trônant aux carrefours, la photographie d'un blond bouclé, souriant mais réfléchi, détendu mais volontaire, l'un des tout nouveaux membres du parti, le citoyen Titov. Il y a vingt mille Titov à Moscou, mais il s'agit de Guerman Stepanovitch, le « laboureur des astres ».

Devant l'une de ces photos, deux jeunes filles sont en contemplation, deux jeunes filles assez Saint-Germain-des-Prés, il faut bien l'avouer, du Saint-Germain 1955 à blue-jeans et tricot noir, les cheveux plats comme la main :

— Bonjour, pardonnez-moi si je vous aborde, je suis un journaliste français...

— Ah ! oui ? (Un léger fou-rire.)

— Vous, vous êtes Soviétiques ?

— Ça ne se voit pas ?

— Ben... justement... vous n'avez pas peur de vous faire engueuler par des komsomols de passage ?

— Mais nous sommes komsomols !... Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Rien... Vous êtes en train d'admirer le cosmonaute numéro deux ?

— Hon hon... (Sourire calme et expectatif.)

Jamais une cigarette

Un silence. Je regarde Titov avec elles. En moins de quarante-huit heures, sa biographie complète a fleuri dans tous les journaux soviétiques, des biographies respectant les règles du genre : quand il était petit enfant, Titov rêvait souvent la nuit qu'il se déplaçait sur un tapis volant, et à la fête annuelle de la gymnastique, à l'école, c'était toujours le petit mais audacieux Guerman qui se trouvait en plein ciel, au sommet de la pyramide des gymnastes ; Titov a les poumons « purs comme du cristal », ont déclaré les médecins, et, en effet, il a eu la volonté de ne *jamais* fumer une seule cigarette ; sans oublier, en contrepoint, les épisodes plus ambigus, comme celui de Guerman noyant le petit accordéon que lui avait donné son père. Tiens, justement, « attaquons » sur le détail :

— Il parait que Titov a noyé son accordéon ?

— Oui, mais ce n'est pas un trait... définitif !

— Pas « définitif » ?

— Non... Titov est assez musicien... Il récite très bien les vers de Lermontov...

— Lequel aimez-vous mieux, le cosmonaute numéro un, ou le numéro deux ?

— C'est une question naïve, monsieur le journaliste bourgeois !... (Nouveau léger fou-rire)... *Naïve, et indiscrète, sans doute...*

— Mais quand même ?

— Gagarine a un visage très clair, très jeune... Avec Titov, il y a une chose... il est d'un calme moins absolu...

— C'est moins bien ?

— C'est peut-être mieux... Il est plus... émotif... Non, « émotif », c'est un mot trop gros, mais il est moins imperturbable, vous comprenez ?... Titov a dit : bientôt, vous irez dans le cosmos passer votre dimanche... Les gens qui « passent leur dimanche », ça ne peut pas être toujours des blocs de glace... Le cosmonaute numéro deux a ses moments d'humeur, cela c'est dans la ligne des choses...

— En somme, vous êtes contentes d'observer, entre le un et le deux, un certain « dégel » ?... (Dans les yeux des deux citoyennes, un sourire très vite réprimé.)

Des branches de lilas

— « Dégel » ?... C'est un peu inattendu comme terminologie, vous ne trouvez pas ?... En tout cas, Gagarine et Titov sont très bons camarades, et vous savez que le cosmonaute numéro deux accompagnait le premier à la fusée ?

— Oui...

— Et le cosmonaute numéro trois était aux côtés de Titov, vous le savez aussi ?

— Oui... Vous savez qui c'est ?

— Non... Mais nous le saurons bientôt !

— Quand ?

— Mais... dès qu'il sera dans l'air...

— Ce ne sera pas Krouchtchev, par hasard ?

— Non, pas le numéro trois quand même... Mais son tour viendra...

— Si le numéro trois est célibataire, aimeriez-vous l'épouser ?

— Encore une question naïve... En Union Soviétique, savez-vous, un cosmonaute est, finalement, un homme comme les autres... L'un des physiciens qui ont accompagné Titov à son vaisseau lui a dit au dernier moment : « Si tu as le sentiment que tu vas accomplir un acte exceptionnel, alors tu n'es pas prêt »...

— Justement, il faut être un homme exceptionnellement modeste pour ne pas croire que l'on va...

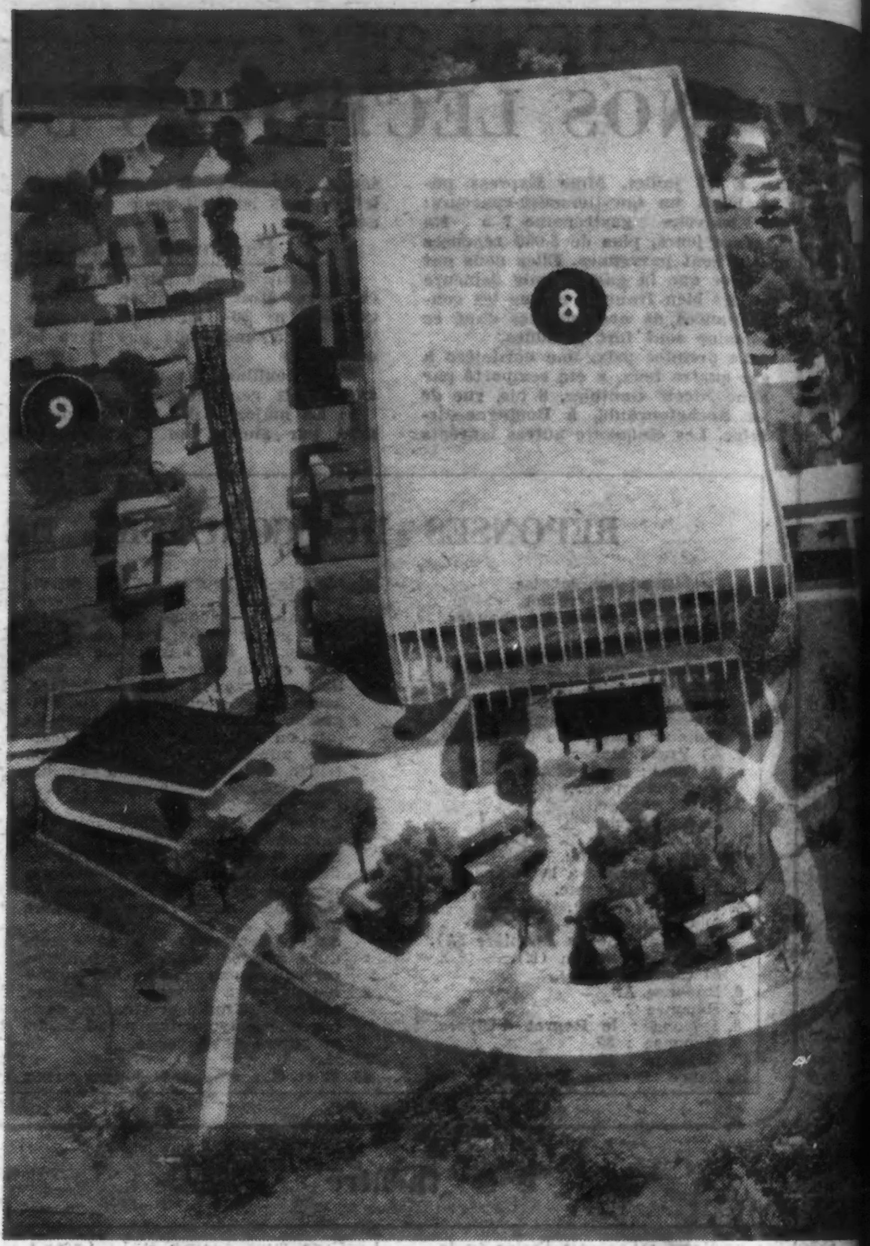
— Oh ! mais... vous avez une conception très bourgeoise de la modestie... Non, non, les cosmonautes sont des hommes comme les autres... Tenez, vous n'avez pas lu la « Pravda » des Komsomols d'avant hier ?

— Euh...

— Non, vous ne l'avez pas lue, naturellement... Eh bien ! une jeune fille a dit : « Les hommes qui vivront dans le ciel, ils auront besoin de branches de lilas »...

— Des branches de lilas ?...

— Oui... Pas la peine de faire cette tête... Elle ne disait pas ça par... romantisme... C'est une réalité très positive, le lilas, non ?



(Dalmas.)

L'UNE DES 130 HOTESSES.
Comme chez soi.

L'EXPOSITION FRANÇAISE DE

1 *Le pavillon d'information générale (cadre géographique, familial, professionnel et social de la vie des Français).*

2 *Le pavillon d'accueil (hôtesses ; salles réservées aux conférences des journées techniques).*

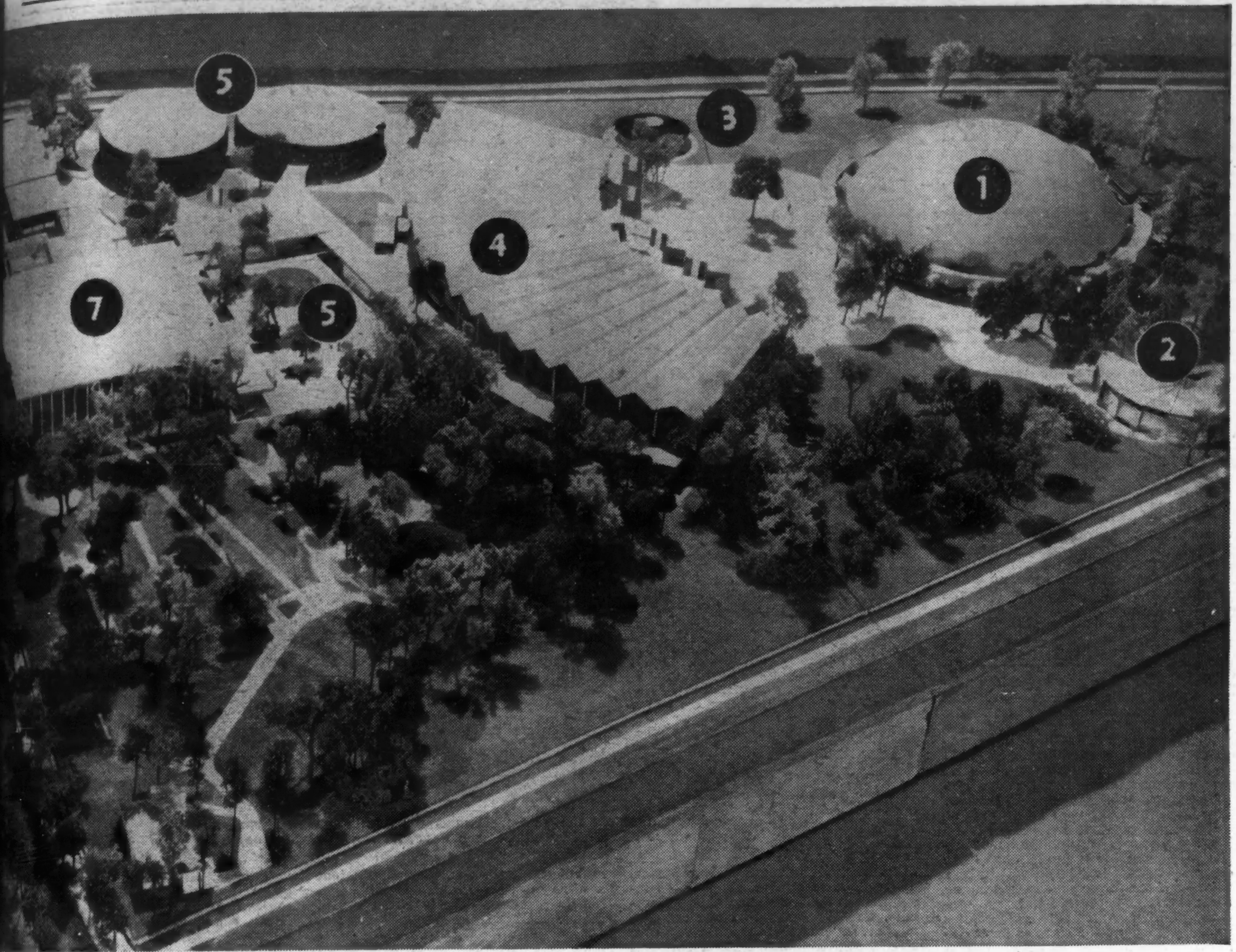
Une jolie photographe

Elles ont raison : c'est bien un homme comme les autres que je regarde maintenant, à moins d'un mètre de distance, dans la Salle des Actes de l'Université, pendant sa conférence de presse. Nous ne sommes séparés que par une corbeille de lilas, justement, et de glaïeuls. Quand je dis « comme les autres », c'est une manière de parler, parce que les citoyens qui encadrent Titov à la tribune, « scientistes » et académiciens et physiciens, ont des visages bien raffinés et bien cultivés de vieux intellectuels bourgeois prudents, avertis, et malins comme des singes.

Ces messieurs, les véritables héros de ces journées, car ce sont eux qui ont mis au point dans tous leurs détails le Vostok II et son résistant passager, ces messieurs vont donc nous enquiquiner pendant deux heures d'horloge en nous vantant les mérites du socialisme, de la recherche socialiste, de la physique socialiste, comme si tout cela pouvait encore être ânonné. Ils font preuve d'une magnifique conviction oratoire. Ce ne sont sûrement pas les mêmes académiciens qui, il y a douze ans, prononçaient des discours bien sentis sur la découverte stalinienne des antibiotiques et l'amélioration stalinienne de la qualité des pommes reinettes. Mais ne discutons pas. Aujourd'hui, la Compagnie Soviétique des Transports Interplanétaires l'emporte haut la main, alors si ses ingénieurs ont vraiment besoin, pour leur standing moral, de mélanger les effets de l'apesanteur avec les envois de fleurs au Parti, qu'est-ce que vous voulez, respectons leurs méthodes puisqu'elles leur réussissent. Dans la salle, on applaudit vigoureusement les moments de super-envol, mais on fait aussi des flèches en papier et on s'amuse à se repasser en douce les chaussures à talons aiguille d'une assez jolie photographe française qui s'était mise pieds nus pour grimper sur des fauteuils.

Enfin, Titov se lève. Il est beaucoup mieux que sur les photos, ce hardi pilote ! Il est beau comme la beauté, il a la peau dorée, l'air farceur, il manipule assez nerveusement un long crayon noir, il est gêné, il est content, il est nature. Les dix vieux crabes physiciens contemplent, l'air penché, leur petite poupée prodige qui raconte ses dix-sept tours de circuit avec juste ce qu'il faut d'ironie bien placée. « *Après quelques dizaines de milliers de kilomètres d'apesanteur, on se sent quand même un peu chose,* dit-il, *ça me semble normal, et on aimerait aussi bien se trouver ailleurs, mais le programme, c'est le programme* »... Sur les questions que nous lui posons, Titov sera plus discret. « *Quand vous avez dormi, étiez-vous assis ou couché ? — Vous savez, lorsqu'on est dans le cosmos, en train de tourner, la position assise et la position couchée, c'est un peu du pareil au même* »... Oui, mon garçon, merci !

Ce qui est ingrat, dans ce métier de journaliste, c'est que lorsqu'on arrive sur les lieux, il y a tout un mensonge, toute une inflation imaginaire qui se dégonfle. Par exemple, j'ai lu dans



SCOU DANS LE PARC SOKOLNIKI

pavillon de l'agriculture.

pavillon culturel (science ; beaux-arts ; ectacles ; littérature).

5 *La place de Paris (boutiques ; podium pour les mannequins).*

6 *Le pavillon de l'architecture et de l'urbanisme (éléments de l'Exposition « Paris demain »).*

7 *Le pavillon du textile et des biens de consommation.*

8 *Le hall industriel (Centre national du Commerce extérieur; mécanique ; construction électrique).*

9 *L'exposition en plein air (sidérurgie, automobile, bâtiment).*

un journal soviétique : « Le déjeuner de Titov se composait de trois plats ». Ça n'a l'air de rien, mais le mot « plat » s'entoure déjà de toute une ambiance, et pour un peu on voit déjà Titov en plein cosmos attaquant son bœuf Strogonoff, sur une nappe à carreaux, d'un sérieux coup de fourchette. Bon, nous lui avons demandé comment ça se passait, ce coup de fourchette, et il nous a dit qu'il pressait sur un tube. Par exemple, lorsqu'on lit les quotidiens français, on imagine les foules soviétiques en délire complètement galvanisées par leurs cosmonautes successifs. Mais non, ce n'est pas vrai, les foules soviétiques suivent avec beaucoup d'attention les progrès dans le cosmos, mais d'abord ça ne les épate pas tellement et, ensuite, elles ont d'autres choses qui les occupent, les foules soviétiques, depuis l'achat d'une paire de chaussures plus confortable et plus légère que la précédente, jusqu'aux discours de Krouchtchev sur la situation en Allemagne. A Moscou, comme à Paris, il y a aujourd'hui des gens qui ne partent pas en vacances parce qu'ils ne savent pas ce qui va se passer au cours des semaines prochaines. Et il ne faut pas oublier qu'au lendemain du dernier discours de Krouchtchev, les ouvriers des usines de guerre de Moscou, Sverdlovsk, Novosibirsk, etc., ont proposé de travailler une heure de plus par jour, car, disent-ils, « tous les Soviétiques travaillent pour la paix, mais, s'il le faut, nous saurons mettre rapidement la camisole de force à l'agresseur ».

Pilori sur pellicule

Et puis, il y a tout simplement la vie qui continue, la force de l'habitude. Je suis arrivé ici le soir du défilé. Le lendemain, je me suis promené dans une rue que j'aime bien, la rue Arbat, parce qu'il y a là un antiquaire étonnant, un marchand de tableaux anciens d'occasion, un naturaliste qui a des bébés pingouins, etc. Quand même, je pensais à Titov, et j'essayais de trouver des symptômes de la curiosité populaire. Non, pas de files d'attente devant les kiosques à journaux, mais seulement devant les marchandes de tomates.

(Cournot.)

GUERMAN TITOV.
Un bœuf Strogonoff sur une nappe à carreaux.

Devant une fenêtre ouverte, un groupe de quelques personnes écoutait la radio, mais c'était une émission sur le militarisme allemand. Enfin, je vois de loin un groupe nettement plus important, un groupe assez excité même, qui se presse autour d'un panneau sur lequel un citoyen est en train d'épingler quelque chose. Je m'approche, ce sont sûrement les dernières déclarations de Titov ou des photos de Vostok II. Pas du tout : c'est un fonctionnaire de la police qui affiche des photos (avec légendes détaillées) de quelques personnages peu positifs du quartier : ce garçon aux cheveux longs et au visage assez mou n'en fiche pas une rame, paraît-il, et cette jeune femme, au visage maladif, boit au lieu de s'occuper sérieusement de ses enfants. Les légendes donnent les noms et les adresses. Il paraît que ce système du pilori sur pellicule donne quelques résultats. En tout cas, à cela, la foule visiblement s'intéresse. On se presse pour voir.

Parmi ces préoccupations matérielles, ces habitudes singulières, ces conquêtes cosmiques et ces crises inquiétantes de Berlin et d'ailleurs, quel rôle peut jouer l'Exposition française? Eh bien ! il faut reconnaître en toute simplicité que ce n'est sans doute pas autre chose que l'événement numéro un, qui a autant de succès que le cosmonaute numéro deux.

Le cœur et le cerveau

Et pourtant, les Moscovites en ont vu, des expositions ! Mais la nôtre n'a rien à voir ! Pourquoi ? Parce que les réalisateurs ont eu l'idée assez géniale de ne pas du tout « penser exposition », ni propagande, ni économie d'espace ou de quoi que ce soit. Dans les kilomètres carrés du parc Sokolniki, la France s'est carrément installée comme chez soi, et allez-y, mais alors sans la moindre retenue, sans aucun complexe. Moi, je trouve ça presque indécent.

Prenez, par exemple, le matériel chirurgical. On s'attend à trouver, bien présentés dans un stand, des instruments perfectionnés, au besoin une table d'opérations dernier cri. Alors

→

là, vous n'y êtes pas du tout ! Cette exposition française a complètement supprimé jusqu'à l'idée même de « stand ». Non, vous allez vous trouver dans un bloc opératoire complet, grandeur nature, un vrai, et comme la chirurgie du cerveau, ce n'est pas la chirurgie du cœur, alors ça fait deux salles d'opérations, et ainsi de suite rien que pour la chirurgie, si bien que, de fil en aiguille, les Soviétiques se tapent un hôpital, avec chefs de clinique, infirmières, et tout.

Je me rappelle l'exposition américaine, il y a deux ans, où l'on défilait en vitesse devant quelques rayonnages de livres. Les Soviétiques étaient encore heureux d'avoir eu le temps d'apercevoir, au passage, le nom de leur Hemingway, de leur Saroyan, deux de leurs favoris. Pour nous, ça ne se passe pas comme ça. Quelques centaines de mètres de tables bien larges, avec fauteuils confortables et lampes réglables, des livres à n'en pas finir par bibliothèques entières avec ce qu'il faut pour grimper, et de grands espaces sans chaise pour les discussions littéraires, plus un univers de photos, de magnétophones, de documents manuscrits, le tout insonorisé parce que la culture, messieurs dames, cela demande un certain calme... En comparaison de la « librairie française » de Moscou, située rue Vesnine, qui ne propose en permanence que le dernier Aragon, un choix de Voltaire, plus deux ou trois livres de médecine et d'électronique et des bricoles, ça fait du changement.

Cette incroyable exposition

La S.N.C.F. n'a pas apporté seulement le wagon, la locomotive, mais aussi une portion très suffisante de ballasts, de rails, de fils électriques, pour lesquels l'U.R.S.S. a obligeamment prêté le paysage de prairies et de peupliers. Et ainsi de suite. Je ne parle naturellement pas des « spécialités maison », c'est-à-dire de l'espèce d'avenue de l'Opéra où les fabricants de parfums se sont installés très au large chacun dans son hôtel particulier, ni surtout de la mode, dont l'une des manifestations est un « vél' d'hiv' » ultra-féerique avec mannequins en toutes toilettes remplissant les gradins, si bien qu'il faut des jumelles pour distinguer les chapeaux des mannequins spectatrices juchées en haut des tournants.

Naturellement, lorsque l'on vient de quitter les foules modestement vêtues de la place Sverdlov, et les magasins maigrement ravitaillés de camelote de la rue Kirov, et que l'on débarque brusquement dans le prodige de qualité, de splendeur, d'intelligence, que constitue indiscutablement cette *incroyable* exposition peut-être sans précédent dans l'Histoire, on en est renversé. Je sais cependant, moi Français, que le peuple de Paris serait aussi renversé s'il visitait cette exposition en sortant de la rue de Flandre ou de l'avenue des Gobelins. Je sais bien que cette voiture, que cette cuisinière, et même que cette paire de chaussures, ne sont pas pour moi. Cette chaise-là, oui j'ai la même, mais la mienne est déjà usée et d'ici que je puisse la faire réparer, eh bien ! bonjour. Et puis, il y a le contexte historique : cette photo de barrage me fait penser à Fréjus, ce tracteur me fait penser à Morlaix, et cette paire de pataugas me fait penser aux petits gars qui ne visiteront jamais aucune exposition parce qu'on les a retrouvés « au tapis », les soirs d' « opérations Jumelles » ou autres, dans les Aurès. J'ai peut-être mauvais esprit. Les associations d'idées, vous savez, ça ne se commande pas.

Le Français qui parcourt aujourd'hui le chef-d'œuvre du parc Sokolniki est à la fois fier et pas fier, c'est-à-dire qu'il est forcément ému par ces belles choses de chez lui, mais qu'il ne peut pas ne pas avoir, à trois mille kilomètres de distance, la nostalgie d'un chez lui qui serait partout aussi beau que cette exposition le prétend. D'ailleurs, n'exagérons pas ; cette exposition, après tout, ne « prétend » rien.

Et les visiteurs soviétiques ? Eux, ils ont « en gros » deux manières de réagir.

Le « vampé » complet

Il y a d'abord le « vampé » complet, celui qui ne savait pas que la poésie pure des objets rejoint aujourd'hui le fonctionnalisme, celui pour qui le fer électrique était encore un vieux sabot et le transformateur électrique une entité austère. Celui-là sort de l'exposition la bouche ouverte, dans un état d'hypnose, et il se dit que le programme du parti communiste de l'Union Soviétique va lui apporter, d'ici quelques années, des trésors inconnus qu'il n'aura pu, ici, qu'entrevoir. Ça lui donne du cœur au ventre, presque autant que les dix-sept circonvolutions du « laboureur des astres ».

A propos de ces citoyens vampés par la grâce française, je voudrais rappeler une petite scène de l'avant-veille de l'ouverture. Sur une belle place moderne, bâtiments de métal et d'acier, derrière une glace, un jeune homme « arrange » des colliers de pierres sur d'étranges ibis un peu abstraits. C'est très parisien, et le jeune homme, qui m'a tout l'air d' « en être », évolue avec plus de grâce que les danseurs du Bolchoï. Il est légèrement ondulé, il est vêtu d'une courte culotte mauve, et il manie les ciseaux, les ibis, les perles, les aiguilles, avec une légèreté, une rapidité diaphanes, dignes d'une « biaiseuse de chez Paquin », comme dit la chanson. Pendant près de deux heures qu'a duré ce manège, trois imposantes *babas*, en blouse et fichu, qui étaient là pour balayer un peu la place, sont restées accoudées dans un silence total, dans une immobilité totale, littéralement médusées, clouées, par cette démonstration de virtuosité bourgeoise. Je ne crois pas que leurs conceptions politiques s'en sont trouvées changées, mais tout de même... Elles semblaient se dire que le capitalisme était capable de produire des êtres diablement déliés.

UN GROUPE DE JEUNES SOVIÉTIQUES DANS UN PARC DE MOSCOU.
« Quand je rentrerai ce soir à la maison, au milieu de nos objets... »

(Magnum.)

— Moi, j'ai un métier merveilleux, un mari pas mal, il y a une chose que je voudrais, c'est... c'est être bien plus jolie. Et je crois qu'on peut toujours être bien plus jolie, tant que...

— Tant que ?...

Bon, voilà pour les personnes très bien intentionnées. Mais il y a les autres. Les jeunes, cette immense masse de la jeunesse soviétique à qui le socialisme a ouvert sans discrimination les facultés, les instituts. J'ai fait visiter l'exposition à deux copains, un ingénieur d'électronique et sa femme qui s'occupe de « médecine cosmique ». Nous sommes restés là six heures et demie, nous n'avons pas tout vu, mais il y a un moment où vraiment on n'en peut plus. Ensuite, nous nous sommes promenés sans rien dire dans les champs de fleurs et les bois de bouleaux soignés par des jardinières en blouse blanche.

« Vous venez dîner ? »

Moi, j'attendais leurs impressions, forcément. Nous nous sommes assis sur un banc public, ces bancs publics soviétiques qui sont à peu près quatre fois plus grands que ceux du Luxembourg et de Brassens. Et le garçon m'a dit :

— *Je vais te dire une chose : je n'ai rien vu de plus beau. « Ton » exposition, c'est bien comme cela que nous aimons la France : une intelligence volontaire, une intelligence opiniâtre qui s'applique à transformer la vie, toutes les situations, tous les objets de la vie, vers plus d'aisance et vers plus de beauté. Une sorte de lumière de l'intelligence réelle, si tu veux. Mais je suis allé en France, tu le sais. La situation, je la connais. Et toutes ces choses que j'ai vues aujourd'hui, et qui sont émouvantes tant elles sont belles, elles sont aussi émouvantes comme les dernières notes de quelque chose, les derniers feux de quelque chose. Ce progrès incroyable dans la conception des objets, c'est comme si vous l'aviez obtenu en inversant l'ordre des vraies urgences. C'est comme si vous n'aviez pu aller aussi loin dans la perfection d'un aspirateur qu'en brûlant des étapes plus fondamentales, et finalement plus décisives, comme si vous aviez réussi des cheminées ou des gouttières merveilleuses parce que vous avez négligé de bien construire la maison. Ton exposition, par exemple, on la visite dans le calme, dans l'ordre, mais pour vendre ces objets et donc pour pouvoir les produire, à quel point avez-vous gauchi, avez-vous détérioré tant d'autres choses auxquelles il aurait fallu laisser leur vraie naturel ? Quand je rentrerai ce soir à la maison, au milieu de nos objets, moi je ne serai pas triste du tout, je resterai heureux dans un monde calme où le magasin s'appelle le magasin, où le tricot s'appelle le tricot, où mon esprit n'est pas sollicité, persécuté par les besoins de la vente, où je reste dans un monde en équilibre, un monde sans soubresauts et sans torsions, un monde où je lis ce que je lis, où j'écoute ce que j'écoute, et où des aspirateurs comme les tiens viendront prendre peu à peu, lentement, leur place lorsqu'ils en auront le droit, c'est-à-dire, par exemple, lorsque ceux qui les fabriquent n'auront même pas à les payer...*

La jeune « doctoresse cosmique » écoutait son mari. Je lui ai demandé si elle était de son avis, si vraiment elle n'avait envie de rien dans la vie, envie de rien d'autre...

— *Oh ! si*, m'a-t-elle dit, *moi, j'ai un métier merveilleux, un mari pas mal, mais il y a une chose que je voudrais, c'est... C'est être bien plus jolie...* (Un silence)... *Et je crois qu'on peut toujours être bien plus jolie, tant que...* (Nouveau silence.)

— *Tant que ?...*

— *Tant que la France existe... Mais vous voyez, on finit par dire des bêtises... Moi, j'ai terriblement faim, vous allez venir dîner...*

MICHEL COURNOT.

HUMOUR

Six livres oubliés

● *Plus difficile que le lyrisme, le sérieux ou même le tragique.*

EN ce siècle placé sous le signe de la productivité que concurrence une sévère surproduction, rien ne risque de passer plus facilement inaperçu que la parution d'un livre. Bien souvent, cet événement tant attendu par l'auteur a aussi peu de répercussions dans le cercle de famille littéraire que la mise en vente d'un nouveau modèle d'abat-jour parmi les milliers de modèles existant déjà depuis la fin du siècle dernier.

L'homme cultivé, en effet, ça n'existe plus. La chair n'est pas tellement triste et personne n'a lu tous les livres. Surtout quand il s'agit de livres dont personne ne parle. Est-ce possible ? Il y aurait donc des ouvrages qui échappent aux critiques, à ce besoin effréné que nous avons de tout discuter, de tout découvrir. Mais oui, il y en a. Les livres d'humour, en particulier. L'humour, ah ! oui... dès lors tout s'explique.

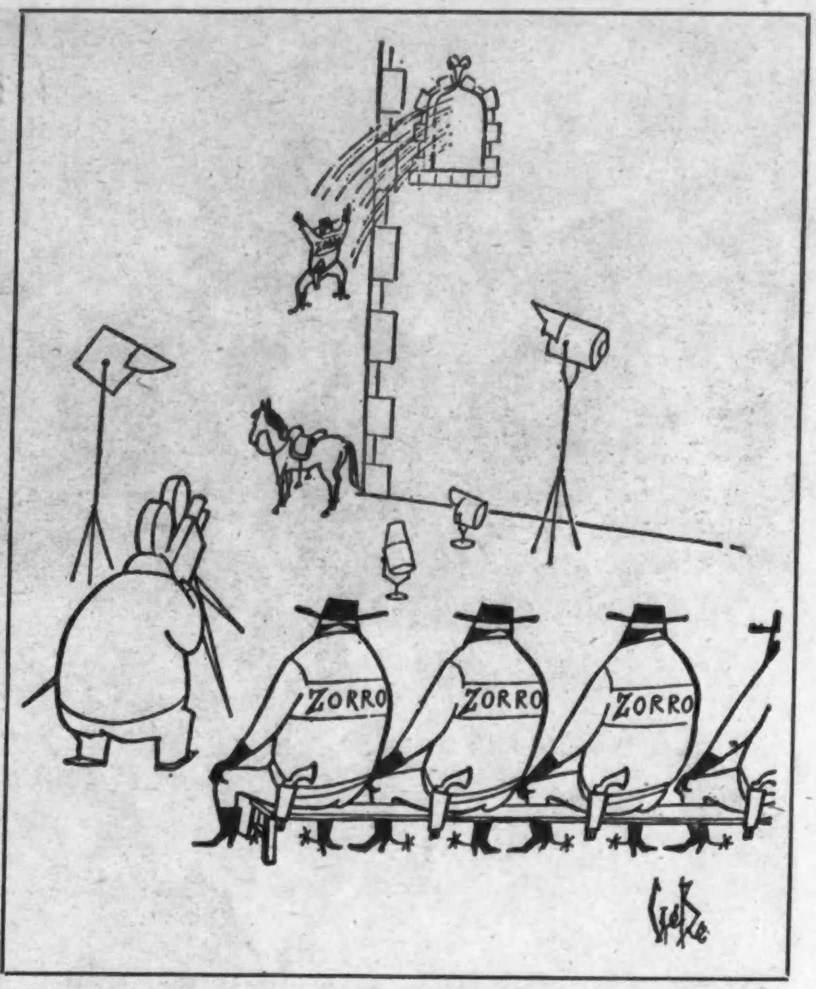
D'abord, l'humour, ça ne se définit pas si facilement, ça vous explose pour un rien à la figure, on ne sait pas trop comment le prendre, on préfère donc généralement éviter le sujet. Et puis le genre a mauvaise réputation parce qu'il est maudit ou vice versa : en réalité, c'est parce qu'on le confond avec d'autres genres assez peu estimables, et que, de toute façon, il sera toujours beaucoup plus difficile d'appréhender l'humour que d'entretenir à peu de frais un lyrisme de bon aloi, un sens du sérieux garanti efficace ou même, en se forçant un peu, un certain sens du tragique qui fait toujours recette. L'humour exigeant simplement un désespoir plus profond, cela pose d'autres problèmes : on ne les résout pas en se contentant d'y penser.

Le noir et les os

Bref, l'humour, c'est bien ce genre éternellement mal défini, toujours confondu avec l'ironie ou l'esprit, quand ce n'est pas avec la gaudriole, perpétuellement pris entre deux contresens, ce genre que l'on prétend toujours « dans l'air » alors que le lecteur a plutôt tendance à demeurer sur terre.

L'événement le plus singulier dans le domaine de l'humour est le triomphe de l'humour noir. Son existence prouve, plus que de longs discours, qu'il y a vraiment quelque chose de nouveau sous le soleil depuis 1955. Le noir ne glace plus les os, il commence à se porter, comme le bleu, le rose ou le chlorophyllique. Miracle : il entre dans les mœurs.

Autre archipel qui mérite une mention : certains livres de la collection « Jeune Prose » chez Gallimard sont indiscutablement suspects d'humour.



DESSIN DE GÉBÉ.

Ainsi, le texte de Bernard Waller : «Dubalu» (1), titre un peu pâteux pour désigner l'épopée à la petite semaine de Francis Dubalu, représentant de commerce à Paris, pour lequel un premier voyage de prospection en province a la saveur exotique d'une croisière au large des Caraïbes.

Il cause, il cause

Le sujet, déjà, évoque la paternité de Raymond Queneau. Le ton et le style bien davantage. C'est d'ailleurs un récit qui fait grand cas des procédés et influences à la mode du jour. Un petit catalogue, pourrait-on dire : mépris du point au profit de la virgule qui remplace tout autre signe de ponctuation (cf. « Le Fiston » de Pinget), cassure de la phrase en plein milieu pour la rejeter « à la ligne » (cf. « Comment c'est » de S. Beckett), dialogues incrustés dans le texte sans guillemets (cf. « Clope au dossier » du même Pinget), autant de procédés chers au Nouveau Roman made in Editions de Minuit. Et surtout un ton qui emprunte ses tournures caricaturant le « grand style », ses pirouettes syntaxiques, ses spectaculaires inversions ou ses ellipses en contraste avec ses périodes faussement lyriques à cette célèbre journée que Zazie passa hors du métro.

C'est dire qu'il est assez difficile de juger Bernard Waller sur cette première tentative. De plus, comme il semble hanté par l'invention verbale, mais qu'il ne fait aucun cas des autres ressources de l'humour — il n'y a pas un seul gag visuel dans son livre — il est difficile de savoir où il veut exactement aboutir.

Ecrit sans aucun effet, sans recherches, sans volonté de faire une révolution du langage, « Le 16 décembre » de Théodore Van Zwingada a beaucoup plus de poids et de densité (2).

Bref, mais insistant, le texte de Van Zwingada a le charme des premières œuvres qui ne sont pas simplement des promesses, puisque ce débutant, la valeur attendant parfois le nombre des années, a ses quarante ans bien sonnés. Ce qui explique pourquoi il ne juge pas nécessaire, comme la plupart des jeunes romanciers, de nous jeter à la figure une portion de sa biographie. Van Zwingada, au contraire, n'a rien à nous raconter, presque rien à nous avouer, aucun message à nous téléphoner.

Il brode sur un thème simple, réversible, remplaçable par un autre : un homme accompagne jusqu'au caveau de famille les restes de sa tante exhumés d'un autre cimetière. Il rêve beaucoup, il parle parfois, il écoute, il s'en va à la dérive dans l'irréel pour reprendre pied au cœur même de la stupidité quotidienne. Il cause, il cause, c'est tout ce qu'il sait faire. Mais il cause en connaissance de cause, même s'il ignore parfois l'art d'échapper aux facilités.

Un emballeur

Et surtout, en marge de ses défauts trop évidents pour être suspects, il a le sens de l'humour, celui qui glace un peu la moelle, celui qui ne s'encombre guère de floritures analytiques pour déboucher par la ligne la plus sèche en pleine grisaille de l'effroi.

Il paraît que, derrière ce pseudonyme de Van Zwingada, qui évoque un humaniste hollandais du XVIe siècle, se cache un professeur de philosophie. Cela pourrait éveiller la méfiance. Mais heureusement, avant d'en arriver là, il a passé par beaucoup de métiers : mercier, employé au Bazar de l'Hôtel de Ville, emballeur. Cette saine compensation se sent dans son livre.

Visant plus haut et plus loin et avec des moyens autrement plus sophistiqués, les caricaturistes, en revanche, ont plus de mal à conquérir un public et à se faire une place au soleil. On sait que le plublic consent à sourire aux trouvailles des caricaturistes quand elles sont jetées au vent dans les journaux, mais, quand elles sont publiées par un éditeur, elles se voient frappées de malédiction.

Clinicien du saugrenu

Deux recueils de deux grands caricaturistes pourtant au programme de ce mois : « Rue de la Magie » (4) par Gébé, toujours anguleux, précis, glacé, comme doit l'être un clinicien du saugrenu. Et « Magloire de Paris » (5) par Ylipe, qui nous détaille la morne biographie d'un bourreau, draguant d'éblouissantes trouvailles à chaque page, avec une désinvolture qui vient appuyer un trait d'une extrême simplicité, mais aussi le plus original que l'on ait vu depuis bien longtemps.

Il y a en effet beaucoup de chances que l'Ylipe 61 soit, comme le Chaval 50 ou le Siné 58, un grand cru.

Autre recueil de choc : « The Labyrinth » (6), le dernier ouvrage de Steinberg, enfin en vente en France, un festival de la virtuosité de celui qui remit en question le dessin humoristique dès 1946. Quatre étoiles. Quatre couverts. Mérite un détour. A ne manquer sous aucun prétexte. En vente dans toutes les librairies anglaises.

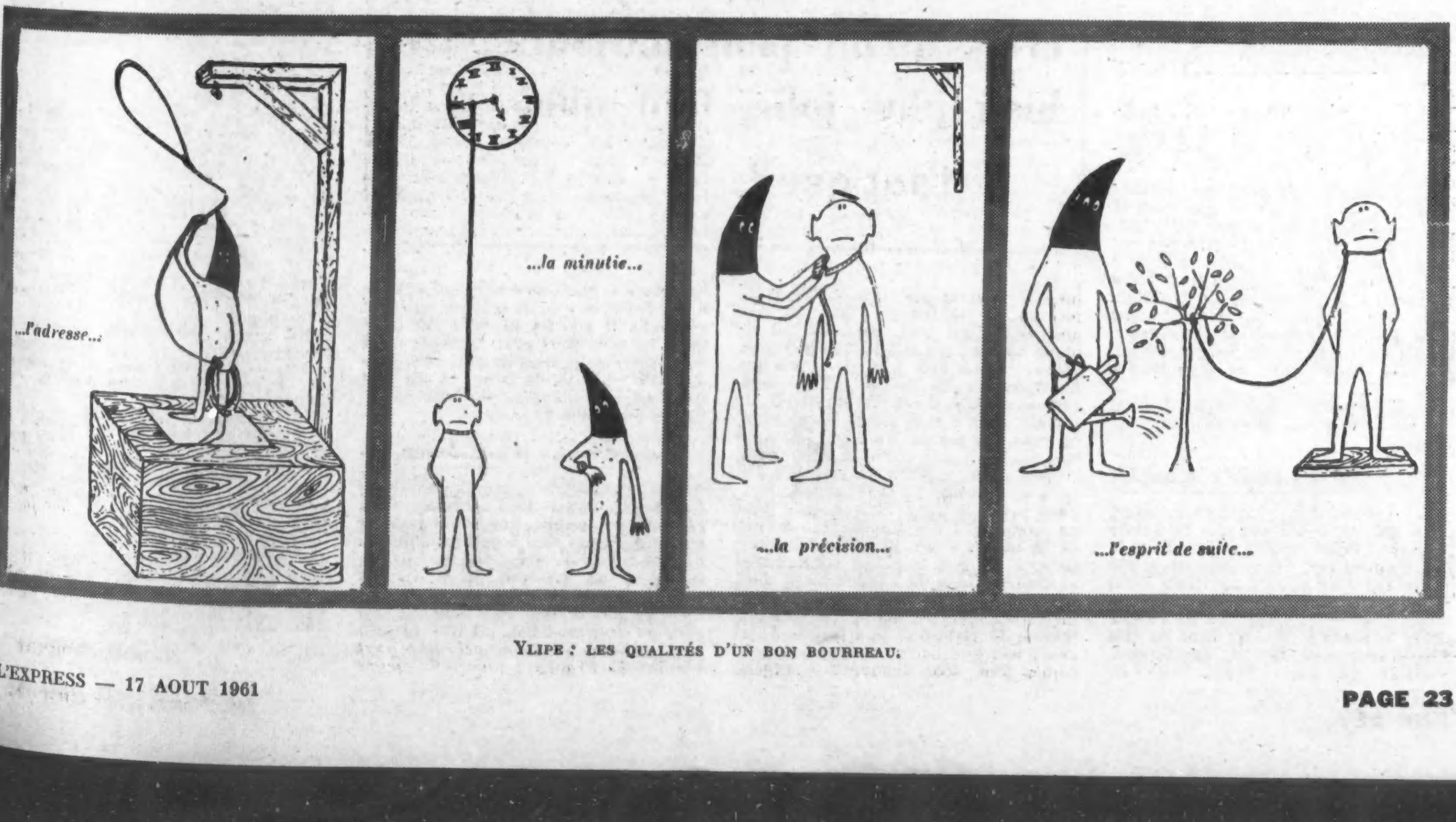
JACQUES STERNBERG.

(1) (2) N.R.F.

(3) Julliard.

(4) (5) Le Terrain Vague.

(6) Harper & Brothers, New York.



YLIPE : LES QUALITÉS D'UN BON BOURREAU.

(Viollet.)

SOLDATS ET PARTISANS RÉPUBLICAINS AVEC LEURS ABRIS AMBULANTS.
En entendant certaines paroles.

HISTOIRE

« La Révolution et la guerre d'Espagne » par Pierre Broué et Emile Témime

● ***Quand, en mars 1939, les derniers combattants républicains déposent les armes et passent les Pyrénées, il n'existe plus nulle part aucun ferment révolutionnaire en activité. La seconde guerre mondiale peut commencer.***

NON, on n'avait pas oublié. Pourtant, vingt-cinq ans, un quart de siècle, ont passé, et nous avons traversé, toujours plus hasardeusement, des événements considérables. Derrière ces événements, en filigrane, ce sont les mêmes mots que nous avons vus se dessiner : « La guerre d'Espagne ». Si le complot des généraux espagnols n'avait pas réussi — et, pendant trois ans, Franco a eu moins de chances de prendre le pouvoir que, par exemple, Hitler, porté par tout un peuple — si la révolution, à Barcelone et à Madrid, n'avait pas été étranglée, si... Pendant des années nous avons vécu sur ces *si*, refaisant l'histoire qui aurait pu être celle des Espagnols, mais aussi la nôtre, remâchant l'amertume d'une défaite commune qui nous a précipités dans la Seconde Guerre mondiale et qui nous remet aujourd'hui encore face à des généraux et des colonels, bien de chez nous, cette fois. Quant à Franco, il n'est pas fatigué de régner. Le sang d'un million de morts a fait tenir tranquilles, jusqu'à présent, les vivants.

Cette histoire brûlante, et qui fait partie de notre biographie quelles que soient la distance que nous ayons prise avec l'événement, la plus ou moins bonne conscience avec laquelle nous l'avons vécue, n'a rien perdu de son pouvoir traumatisant, même à travers la froide relation d'ensemble qu'en font aujourd'hui deux jeunes universitaires (1). A l'époque, ils étaient des enfants. Pourtant, confessent-ils, « la guerre d'Espagne a d'abord été pour nous un choc ». Un choc dont ils ne sont pas encore remis, eux non plus, puisqu'ils éprouvent le besoin d'en démêler les causes et de se rendre claire à eux-mêmes toute l'histoire. Ils parlent au nom de la vérité scientifique ; écoutons-les. C'est un langage qui passe pour avoir plus de poids que celui de la passion.

Une République de cinq ans

Ils nous décrivent d'abord le pays, ses ressources, ses habitants, son histoire politique depuis les années vingt. C'est en effet par là qu'il faut commencer si on veut comprendre quelque chose au particularisme de cette ex-grande nation entrée en décadence parce qu'elle a manqué le coche de l'industrialisation et que, sous la houlette un peu lasse du dernier des Bourbons, elle s'est nourrie des rêves de sa grandeur passée et de « l'hispanidad ». C'est tout ce qu'ont à se mettre sous la dent deux millions de paysans sans terre, et 84 % de petits propriétaires ayant besoin d'un salaire pour vivre, tandis que prospèrent quelques milliers de parasites : aristocrates demeurés d'esprit féodal, grands propriétaires fonciers (qui se confondent souvent avec les premiers), une Eglise toute-puissante, une Armée fière de ses victoires sur les indigènes des colonies et sur les loqueteux d'Espagne en révolte. Elle compte un général pour un peu moins de cent hommes. Forces progressistes? Une bourgeoisie industrielle dans le Nord et en Catalogne, d'affaires un peu partout, bien intentionnée et libérale, mais timide dans ses aspirations et portée à s'allier aux « oligarques » ; en revanche, une classe ouvrière ardente, en grande partie organisée, de tendances anarchistes surtout.

Au moment où sont frappés les trois coups, le rideau se lève sur une toute jeune République de cinq ans qui a déjà déçu beaucoup de monde : la droite monarchiste, conservatrice et catholique qui s'accroche à ses privilèges d'un autre âge, la gauche, enhardie par le départ d'Alphonse XIII, qui réclame la justice sociale. Une première équipe de « radicaux » affairistes s'effondre. Les élections du 16 février 1936 donnent la majorité à une coalition qui, sous le nom de Front Populaire, réunit libéraux et gauche ouvrière. Cette fois, quelque chose risque de changer. Les militaires décident d'intervenir.

Ils acceptaient la République tant qu'ils avaient l'assurance que rien ne bougerait dans l'ordre économique et social. Et, en effet, les premiers gouvernements républicains montrent qu'ils savent sabrer les paysans affamés de Castille ou les mineurs des Asturies avec autant de brio et de conviction qu'un Primo de Rivera ou un général Berenguer. Mais que va-t-il arriver si des socialistes deviennent ministres ? Outre le scandale d'une telle éventualité, un processus révolutionnaire risque de se mettre en marche que les bourgeois républicains seront incapables d'arrêter. Franco, chef d'état-major, demande au Président de la République tout simplement d'annuler les élections. Señor Alcala Zamora regrette de ne pouvoir le faire et éconduit poliment son visiteur. Dépositaires de l'intérêt national et des plus hautes valeurs patriotiques, les militaires se voient contraints de « faire leur devoir ». Ils vont réduire l'Espagne à feu et à sang parce qu'elle pense mal. Comme ce sont, d'autre part, gens avisés et nationalistes conséquents, ils ont déjà pris langue avec Mussolini et Hitler. Avec leur aide, on va pouvoir tuer du « rouge ». « S'il le faut, dira un peu plus tard Franco, je fusillerai la moitié de l'Espagne ».

Comme il était prévu par les comploteurs, et comme le gouvernement le savait (mais on connaît l'indulgence des Républiques pour leurs militaires), le soulèvement commence par le Maroc où sont cantonnés légionnaires et troupes maures. Le gouvernement minimise les événements, fanfaronne et se porte garant du loyalisme de l'armée, tout en cherchant un moyen de s'aboucher avec les rebelles. La gauche se fâche, d'autant que le pronunciamiento gagne la métropole. Un nouveau gouvernement est contraint de décréter la dissolution de l'armée et la remise d'armes aux ouvriers formés en milices. La révolution qui menaçait vient d'éclater. Les prévoyants militaires en sont, pour une part, les artisans.

Les « juntas »

Car « la guerre d'Espagne », nos auteurs ont raison de le souligner, c'est d'abord une révolution avant que d'être une guerre civile. Et une révolution qui commence sur le modèle d'Octobre 17. Comme les soviets en Russie, les comités, ou *juntas*, exercent la réalité d'un pouvoir toujours détenu nominalement par les gouvernements de Madrid et de Barcelone appuyés sur des appareils d'Etat. On les trouve partout, au sommet (Comité central des milices de Catalogne) comme à la base : dans les usines, les villages, les quartiers. Ce sont les comités qui, réalisant une réforme agraire radicale, collectivisent la terre ou la distribuent en lots individuels, ce sont eux qui prennent en main les usines devenues propriété publique ou en contrôlent la marche, qui font rouler les tramways ou fonctionner les hôtels, et qui, bien entendu, mènent la guerre contre les rebelles, à l'état-major comme sur le terrain. Un formidable élan a dressé ceux-là mêmes que les militaires auraient voulu punir une fois pour toutes de leur insolence. Ils s'aperçoivent qu'ils ne s'en tirent pas si mal, qu'en dépit de toutes les difficultés nées des circonstances, la machine qu'ils ont mise debout marche en tout cas mieux que l'ancienne. Ils vont plus vite et plus loin que les Russes. Ils touchent au rêve d'un communisme libertaire.

Six mois plus tard, il ne reste plus grand-chose de cet espoir. Le gouvernement de Madrid comme la généralité de Barcelone se sont remis en selle et entendent faire respecter la « légalité ». Il faut en finir avec les comités « irresponsables » et les expériences qui, dit-on, ne sont pas de saison. Les usines sont rendues à leurs légitimes propriétaires, quand ils ne sont pas passés de l'autre côté, et l'on veut faire convenir tout le monde que, « dans les circonstances actuelles », la collectivisation des terres est une utopie. Avant que d'avoir eu le temps de s'effectuer, la transformation socialiste est étouffée dans l'œuf. Quant aux

(1) Pierre Broué et Emile Témime : « La Révolution et la guerre d'Espagne » (Ed. de Minuit), 542 p., 30 NF.

(Viollet.)

STALINE.
Pas d'illogisme.

«colonnes» enthousiastes, aux devises exaltantes, du début de la guerre, elles font place à des compagnies, des bataillons, des régiments où règnent la hiérarchie et la discipline. «Vaincre Franco d'abord», cela veut dire se détourner de la révolution pour consacrer toutes ses forces à la guerre. Pourtant, la guerre est finalement perdue, après que la révolution a été enterrée. Comment cette catastrophe est-elle arrivée ?

Le chantage aux armes

Nos auteurs établissent sur pièces la responsabilité des Russes et des communistes dans cette défaite. Les premiers vendaient des armes, mais à condition que les seconds fussent libres d'appliquer une politique qui, sous prétexte d'organisation et d'efficacité, allait à l'encontre des buts révolutionnaires. Constamment et systématiquement, les amis de José Diaz et ceux de Jésus Hernandez soutiennent les droitiers du camp républicain, renchérissent même sur leurs mots d'ordre. Pour en finir avec la suprématie ouvrière, ils réclament «l'union de tous les républicains» ; pour mettre un terme aux expériences de socialisation, ils les déclarent «absurdes» et seulement susceptibles de «servir l'ennemi» ; pour renforcer le pouvoir «légal», ils exigent la dissolution des comités «irresponsables». Cette politique ôte au combat ses raisons essentielles et concrètes, annihile l'ensemble des forces vives du camp républicain : anarchistes de la C.N.T. et de la F.A.I., communistes dissidents du P.O.U.M. et même socialistes de Caballero.

De force insignifiante au début des événements, les communistes sont devenus une importante masse de manœuvre aux mains des Russes qui ne se privent pas non plus d'intervenir directement, remplaçant comme chef de gouvernement un Caballero trop peu souple par un Prieto et celui-ci, quand il rue à son tour dans les brancards, par un Negrin, qu'ils abandonnent à son sort quelques mois avant la capitulation. Autant que dans le camp d'en face règne le chantage aux armes, mais Franco, Mussolini et Hitler sont d'accord sur une politique, alors que Staline impose la sienne. On se doute qu'elle ne vise pas au triomphe d'une révolution qui serait antistalinienne, et qu'il aurait fait preuve d'illogisme en soutenant en Espagne les tenants d'une politique qu'en U.R.S.S. il dépêche dans l'au-delà nantis d'une balle dans la nuque. C'est ainsi que les Procès de Moscou et la liquidation de la vieille garde bolchéviste font sentir leurs effets jusqu'à Madrid. Mais les républicains étaient aussi inférieurs aux rebelles en hommes, en armes, en matériel, surtout après l'aide ouverte que donnent à Franco Allemands et Italiens. L'aide sur laquelle, de leur côté, ils auraient pu compter : celle de la France et de l'Angleterre, leur fait défaut de façon cruelle et hypocrite. Le socialiste Léon Blum, chef du gouvernement français, a fait admettre par les nations le principe de non-intervention dans la guerre civile espagnole. Si les Allemands et les Italiens rompent le contrat, pour leur part, Anglais et Français le respectent. Ils ferment tout juste les yeux quand les Russes, voyant enfin la duperie dans laquelle ils ont également donné, se décident à envoyer au gouvernement légal d'Espagne les tanks et les avions dont celui-ci a besoin pour se défendre contre ceux que les démocraties auraient pu également considérer comme des militaires révoltés, soutenus par l'étranger.

(A.P.)

FRANCO.
«S'il le faut, je fusillerai la moitié de l'Espagne.»

(Viollet.)

LÉON BLUM.
Un contrat respecté.

Tanks contre tanks

Cette infériorité matérielle du camp républicain est réelle. Elle se manifeste tous les jours, en dépit de l'héroïsme et de l'esprit de sacrifice des combattants, par une avance des rebelles, par la chute d'une place forte ou d'une ville. Elle n'aurait pas été décisive si les ouvriers de Barcelone comme les paysans d'Aragon avaient pu continuer d'impulser la lutte tout entière. Les dirigeants républicains entendent opposer une armée à l'armée des franquistes, des tanks à des tanks, des avions à des avions, et un pouvoir fort à un autre pouvoir fort. Sur ce terrain, qui est celui de l'adversaire, ils sont battus d'avance, alors qu'ils savent posséder une arme incomparable dont ils ne veulent malheureusement pas user : la possibilité de soulever contre les caciques et les généraux, les ouvriers et les paysans de l'autre camp, celle de tarir le recrutement des troupes franquistes en accordant solennellement son indépendance au Maroc. Les républicains combattent en bourgeois : soldats contre soldats, et sacrifient aux mêmes valeurs qu'en face : organisation, obéissance, discipline, dont ils croient (on voit le reflet de cette croyance jusque dans «L'Espoir», d'André Malraux) qu'elles sont les conditions de l'efficacité. Ils oublient qu'à Guadalajara les Italiens ont été mis en fuite non par les mitrailleuses mais par les haut-parleurs, et que c'est en entendant certaines paroles que les armes leur sont littéralement tombées des mains. Pour prononcer ces paroles, il faut d'abord soi-même y croire.

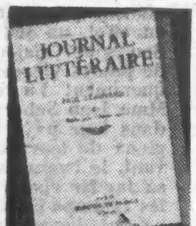
Quand, en mars 1939, les derniers combattants républicains déposent les armes et passent les Pyrénées, il n'existe plus nulle part aucun ferment révolutionnaire en activité. La Seconde Guerre mondiale peut commencer.

MAURICE NADEAU.

LU

Qu'est-ce que la littérature?

«JOURNAL LITTÉRAIRE», par Paul Léautaud (Tome X).



A lire le «Journal Littéraire», de Paul Léautaud (1), on finit par se demander ce qu'est la littérature. Les dessous du Prix Goncourt (*«L'Académie est devenue... une caverne de combinaisons»*)? Les manigances de tel éditeur ? Les piges des collaborateurs du «Mercure de France» avant la guerre (*«10 francs la page, ce qui est un monde à l'époque actuelle, et les rubriques à 75 francs»*) ? Les aimables dédicaces (de Colette) à des gens qu'on déteste (Rachilde) ? Ce côté boutiquier — et déprimant — des Lettres, Léautaud l'enregistre au jour le jour, sans même le commenter.

Ces faits, évidemment, n'ont guère changé depuis 1932-1935. Ce qui a changé, c'est l'esthétique : quel critique, aujourd'hui, avouerait n'avoir pas lu Céline, parce qu'il le soupçonne de grossièreté ?

Plus à notre goût, en 1961, seraient ces apostrophes lancées aux grands de ce monde (*«Poincaré, solennel imbécile !»*), cette histoire macabre de chat assis sur un cadavre... d'écrivain. Et plus spécifiquement «léautesque», enfin, cette entrée du lundi 5 décembre 1932 : *«Mon chat, Coco II, recueilli cet été, si charmant, si affectueux, malade depuis quelques jours. J'enverrais tout au diable. Rien ne m'intéresse plus. Je suis dans l'angoisse de perdre ce pauvre petit»*. Le petit chat est mort. Et cela semble bien plus grave à Léautaud que la mort de l'écrivain.

(1) Mercure de France, 381 p., 15 NF.

Pour les vacances.

«A PROPOS D'UNE FEMME», par Stephen Wendt. Ed. Stock, 250 p., 9 NF 90.

LOUIS BRYANSTON, dramaturge célèbre, à la veille de partir pour Paris, où va se donner la première de sa dernière pièce, découvre, au hasard d'une promenade, le cadavre d'une femme. Il réfléchit que la police, s'il lui fait part de cette macabre découverte, le retiendra. Pas de première. Il décide alors de ne rien dire et gagne Paris.

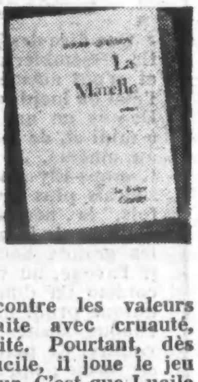
Aussitôt arrivé, le voilà en proie aux souvenirs. Vingt ans plus tôt, il a connu un grand amour avec une femme mariée — et «A propos d'une femme» est surtout, par le biais d'un flash-back géant, la chronique de cette passion.

Louis, qui la revit pour nous, se met en quête de Danielle. Il ne retrouve que son mari car Danielle est morte, de désespoir, après le départ de Louis qui lui avait promis de revenir — et a mis vingt ans à tenir sa promesse. Louis se sent *coupable* et ne montrera aucune surprise quand des policiers viendront l'arrêter, convaincus qu'il est l'assassin de la femme trouvée dans les bois.

Le roman de Stephen Wendt, construit avec une très grande habileté, offre un intérêt dramatique que chaque page nouvelle porte un peu plus haut que la précédente. Excellemment traduit par Marie-Pierre Castelnau, c'est un livre idéal pour les vacances.

L'âge d'homme.

«LA MARELLE», par Roger Quesnoy, Ed. Bernard Grasset, 8 NF 40, 243 pages.



IL y a dans cette «Marelle», premier roman d'un écrivain de 27 ans, de si grands bonheurs, malgré les travers de la préciosité, de la complaisance et de la facilité, qu'on va jusqu'au bout de sa lecture. C'est l'histoire d'Etienne Rommel, étudiant en révolte contre son époque et contre les valeurs établies, qu'il traite avec cruauté, voire avec férocité. Pourtant, dès qu'il rencontre Lucile, il joue le jeu ordinaire de l'amour. C'est que Lucile a «quelque chose d'enfantin et de grave dans les traits» et qu'elle donne à Rommel le sentiment que le bonheur, sinon la vérité, est possible. Mais le jeune homme, trop intelligent pour être tendre, trop tendre pour être sage, ne sait pas la retenir.

Voici Rommel seul et soldat. On n'oubliera pas ces deux chapitres où Roger Quesnoy traite de l'Algérie : les plus douloureux, peut-être, qu'on ait lus mais aussi les plus ironiques. Au terme de cette double éducation sentimentale et guerrière, Rommel découvre qu'il est arrivé à l'âge d'homme. C'en est fini de la marelle.

LE MONDE RÉEL

par MORVAN LEBESQUE

Il y aura bientôt un an que je tiens la chronique des films à « L'Express ». Pendant un an, j'ai réussi à garder le secret mais, à présent, il faut que je parle. En deux mots, j'ai une révélation capitale à vous faire : on vous trompe, on vous ment. *On vous oblige à vivre dans un monde qui n'est pas le vôtre.* Le monde réel, le vrai, je le connais, et le voici.

Cela a donc commencé il y a douze mois à peine. Jusqu'alors, comme vous tous, j'allais *souvent* au cinéma : j'étais en somme un spectateur amateur. Puis, un jour, je passai professionnel et je fus obligé d'y aller *tout le temps*. Ce fut ainsi que je découvris la monstrueuse imposture. Ce jour-là, je m'étais levé comme chaque matin dans un monde où l'on parlait salaires, guerre d'Algérie, bombe atomique, etc. Naturellement, je m'intéressais à ces événements, j'en discutais, je me croyais, naïf, « dans le fil de l'Histoire ». C'est alors que l'heure sonna d'exercer mon nouveau métier, c'est-à-dire d'aller voir les quelque douze ou quinze films qui sortaient à Paris cette semaine-là.

Un sandwich au Drugstore

Le premier, je m'en souviens comme si c'était hier : il passait au Publicis, en haut des Champs-Elysées (tous les films nouveaux sortent aux Champs-Elysées, c'est une chose que je ne tardai pas à apprendre). Il était exactement 14 h. 15. A 16 heures, je quittai la séance et j'allai au Normandie où un autre film m'attendait. De là, je me rendis à la Columbia où l'on me projeta une bande qui devait sortir en exclusivité dans huit jours. Quand j'en sortis, il était près de 20 heures et je n'eus que le temps de manger un sandwich au Drugstore avant de courir au Colisée (21 h.), puis au Biarritz (22 h. 30). Enfin, je rentrai chez moi et c'est à ce moment que la vérité, pour la première fois, se fit jour.

Je me rappelle qu'il était minuit passé et qu'avant de me coucher, la tête encore pleine d'images, je jetai distraitement les yeux sur un journal. J'y retrouvai ponctuellement les nouvelles qui avaient retenu mon attention le matin. Mais c'était soudain comme si elles m'étaient devenues confuses, chaotiques, indifférentes, comme si elles se perdaient dans je ne sais quel brouillard, quel éloignement... Oui, c'est bien cela, elles s'*éloignaient*. Déjà, je commençais à ne plus les voir qu'en rêve, à ne plus tout à fait y croire. Déjà, la lucidité commençait à me venir.

L'accent de Mastroianni

Que dire des jours qui suivirent ? Ils ressemblèrent tous au premier et m'ont amené progressivement à l'état de lucidité parfaite où je suis. Depuis un an, je dors de minuit à midi et, de midi à minuit, je vais au cinéma. Je ne quitte plus les Champs-Elysées, au point que je saurais plus vivre ailleurs (et une fois, la nécessité exceptionnelle d'aller voir je ne sais quel film sur les grands boulevards, m'a paru, je l'avoue, un voyage fastidieux et comme un douloureux exil). Mon unique problème est de changer à chaque séance le disque de ma voiture. Ce petit exercice me tient en forme ; après quoi, je retourne bien vite m'asseoir dans une salle obscure. En un an, je n'ai pas vu le soleil plus de vingt minutes à la fois. Mais je parle l'italien avec l'accent de Mastroianni, j'ai fait le tour du monde avec les Traveltalks de James Fitzpatrick et je connais par cœur l'indicatif du Kim glacé. En bref, j'appartiens désormais pleinement à un monde réel que j'évoquais tout à l'heure et qu'il est temps, maintenant, que je vous dévoile. Car — et voilà bien le comble de l'imposture — ce monde qu'on vous cache, ce monde hors duquel on vous tient est à peu près aussi différent de celui où on vous oblige à vivre, que le Paradis Terrestre l'est du bidonville de Nanterre.

Parlons de la France, d'abord. On vous dit que c'est une nation déchirée, livrée aux factions, peuplée de mécontents. Au bout d'un an, je peux vous affirmer ceci : *tout ce qu'on vous raconte est faux d'un bout à l'autre.* La vérité, la voici : la France est un pays prospère où le loisir est la règle commune et l'unique occupation, l'amour. On vous parle de chômage, de guerre, de conflits sociaux. Mensonges. Le Français vit dans un château, à tout le moins un hôtel particulier ou une somptueuse maison des champs. Pas un instant, il ne fait allusion à la moindre obligation de gagner sa vie. Son unique boisson est le whisky, son unique vêtement, le smoking.

Quant à l'amour, il constitue, je le répète, sa grande affaire, d'ailleurs hautement facilitée par son charme personnel. Le Français est, en effet, un séducteur irrésistible. Son souci majeur est la conquête de jeunes vierges américaines, fréquemment i n t e r p r é t é e s par Mme Jean Seberg, qui emporteront dans leur pays le souvenir prestigieux de leur défloraison. Auparavant, le Français les emmène dans sa Jaguar visiter Paris (c'est-à-dire les Champs-Elysées, bien entendu), ce qui donne lieu à un émouvant travelling. Sur ce, son épouse légitime commence par s'opposer à cet amour, mais devant l'inéluctable, se fait compréhensive, sinon complice. Pour cela, le Français n'a presque rien à dire : à peine quelques mots empruntés à ces maîtres du langage, Henry Bataille, Henry Bernstein. *L'expression* lui suffit : à la fois racée, blasée, marquée d'un élégant désespoir (mais, au fond, la fleur bleue n'est pas loin, et il s'en faudrait de bien peu que ce grand cynique n'éclatât en larmes). Tel est le Français moyen, de trente à quarante ans. Quant au junior, il joue de la guitare et organise des surboums à Saint-Tropez. Il est, lui aussi, irrésistible et rentier. Comme papa.

Les directs de saint Pierre

C'est comme l'Amérique : qui disait qu'elle était inquiète à propos de je ne sais quelle stratégie nucléaire ou rivalité cosmique avec les Russes ? Les Etats-Unis, je suis maintenant bien placé pour le savoir, ne connaissent plus, en fait, qu'un seul problème : le rôle déprimant de la courtisane dans les familles du Wisconsin. Encore ce problème se résout-il toujours au mieux, par le repentir final de la de les voir d'abord séduire le fils de la maison, voire le jeune marié milliardaire qui va jusqu'à tromper son épouse. Mais soudain l'énormité de leur crime leur apparaît, et il faut les voir alors rentrer en elles-mêmes, méditer sur l'indignité de leur état et se souvenir avec émotion de « l'église de leur enfance ». La suite ne tarde guère : tantôt, comme Elizabeth Taylor, elles rejettent avec dégoût le manteau de vison, salaire de leur stupre, et courent chercher une place honnête aux Petites Annonces ; tantôt, comme Gina Lollobrigida, elles se précipitent dans la mer plutôt que de susciter le désaccord dans les foyers. Soyons-en sûrs : une morale aussi haute ne se soutient point sans métaphysique.

Et, d'ailleurs, la métaphysique se présente à nous, sous la forme d'un diptyque, volet en noir, volet en couleurs. Le volet en noir nous raconte l'histoire du jeune prêtre de pécheresse.

On ne saurait, en effet, concevoir à quel point ces mauvaises femmes sont bonnes. Bien sûr, on tremble choc (d'origine irlandaise) qui, après avoir échappé lui-même à la pègre, s'implante dans les bas-fonds et les convertit (tête du gangster irréductible qui voit le bon Dieu lui rafler ses tireurs d'élite). Quant au volet en couleurs, il nous propose une joyeuse Histoire Sainte où une Ruth poitrinante susurre : « I love you » à un Booz musclé, tandis que saint Pierre, à coups de directs à la mâchoire, règle leur compte aux ennemis du Christ, son boss.

J'aurais beaucoup à dire de l'U.R.S.S., pays où l'adultère est inconnu et où les héros sont plus nombreux que les épis de maïs ; de l'Italie, où les femmes ne portent la plupart du temps qu'une chemise (telle est la vertu du climat), ou de l'Espagne dont les films viennent rarement jusqu'à nous, et c'est dommage : car cet heureux pays, libre et fortuné, ne connaît également qu'un problème, celui des filles-mères de la campagne — d'ailleurs finalement épousées par leur séducteur. Cependant, j'en ai assez dit, je crois, pour résumer cet univers en un seul mot : le mot *bonheur*. Chacun y est beau, l'argent coule à flots, la guerre est inconnue, le mal lui-même n'y fait une courte apparition que pour nous faire mieux aimer le bien. Enfin, c'est le meilleur des mondes. Pas celui de Huxley. Celui de Pangloss.

Les brigands de Platon

Je le déclare avec solennité : en un an de cinéma, je n'ai pas rencontré la moindre allusion à une seule de ces sornettes baptisées « événements » qui préoccupent mes contemporains et leur font le visage anxieux et la bouche amère. En voulez-vous une dernière preuve ? Je la trouverai dans ce qu'on nomme les *Actualités Cinématographiques.* A chacun de leur générique, j'éprouvais un pincement au cœur. Vaine inquiétude : on me montrait l'inauguration d'une autoroute, un ballet folklorique breton ou une série en couleurs sur « Monaco, paradis du bonheur conjugal ». Et, maintenant, je comprends enfin l'attitude de mes confrères en critique que je rencontre deux ou trois fois par jour et avec qui il m'arrive de bavarder aux entractes. Tout d'abord, je m'étonnais de ne leur entendre parler que de champs, contre-champs, panoramiques, etc. Je trouvais, pour tout dire, leur univers un peu borné. Mais comme me l'affirma l'un d'eux (un garçon assez exalté, chroniqueur dans une petite revue de cinéphiles) : « *Mon cher, à la longue vous comprendrez que le seul événement de ce dernier quart de siècle est la découverte de la profondeur de champ par Orson Welles* ». Je mesure aujourd'hui la grandeur de cette parole. Je suis enfin pour de bon dans le fil de l'Histoire. De l'Histoire du Cinéma.

Et, maintenant, vous savez ce qu'il vous reste à faire. Je n'irai pas jusqu'à vous conseiller de ne plus acheter de journaux. Non. Simplement, passez les pages, négligez ces gros titres, ces éditoriaux, ces pseudo-informations sur des faits (Alger, Berlin, etc.) dont le cinéma m'a révélé qu'ils n'existaient pas. Venez-en vite à la seule chronique sérieuse, la mienne. Et, surtout, faites comme moi : le plus possible, chaque jour au moins, enfouissez-vous dans ce noir tunnel plein d'images d'où l'on sort conscient, intelligent, régénéré et où le monde réel nous est enfin donné à voir, tandis que celui du dehors n'est qu'une illusion comparable à celle qui dupe les brigands de Platon dans leur caverne.

L'heure est grave : c'est *leur* monde ou le nôtre. Mais j'ai confiance : Cinéma vaincra.

M. L.

(J.-R. Roustan.)

MORVAN LEBESQUE AU TRAVAIL.
« Et surtout, faites comme moi... »

LA SEMAINE

Cartouche à Pézenas

● ***En vacances à Pézenas, Rosie Maurel n'a pas reconnu sa ville natale occupée par « Cartouche »***

DRAME dans le Languedoc. On ne trouve plus personne pour sulfater les vignes dans la région de Pézenas.

Pézenas, 11.000 habitants, au nom cocasse (mais oui, ça existe, j'y suis même née !) a été envahie, occupée, débordée par une horde étrange armée de caméras, et de projecteurs, et les indigènes ont rallié l'envahisseur, en l'occurrence le bandit Cartouche, incarné par Jean-Paul Belmondo dans le film que tourne Philippe de Broca, avec Claudia Cardinale.

Seules les « tantounes », les dames aux chapeaux verts de Pézenas, résistent encore. Elles disent :

« Le cinéma, quelle horreur ! On tourne chez nous. Nous sommes allées voir. Ce n'est pas amusant du tout. Ils recommencent vingt fois la même chose. Pourtant ils nous ont pris notre boute-en-train, Frayssinet, celui qui mange en salade les bouquets de fleurs dans les banquets officiels. Ils nous ont pris aussi le sacristain pour en faire un bandit. Ce n'est pas convenable. »

Même les gosses dans la rue ont adopté la langue de l'occupant. On entend : *« Ce soir, on tourne le 351. C'est mon plan. Je suis dedans. »* Ou bien ils échangent, avec l'accent, leurs impressions sur les vedettes :

« Jean-Paul, il est pas fier. Philippe Lemaire, il est pas gracieux. Vé, Odile Versois, tu sais, c'est une vraie comtesse. »

Il leur semble que le film ne pourrait pas se faire sans eux, même s'ils sont simplement spectateurs. Belmondo tourne une scène de nuit. Dans la merveilleuse rue Triperie-Vieille (XIVe siècle), il doit sauter du haut d'une porte avec son petit frère sur le dos. La scène est délicate. On met longtemps pour la mettre au point. Tout paraît réglé mais, au moment de tourner, quelque chose ne va pas du côté des techniciens. On attend de nouveau. Alors une petite vieille dit en patois :

— *Cette fois, s'il ne se décide pas à sauter, moi je saute au lit !*

Une tantoune évoluée

Quelques comédiens sont logés chez l'habitant. Jess Hahn (le colonel américain de « L'Amour des quatre colonels », 1 m 87, 103 kilos), qui joue dans le film le rôle de La Douceur, un des gardes du corps de Cartouche, habite chez une tantoune évoluée, à Nézignan-l'Evêque, à 4 km de Pézenas. Le matin au réveil et le soir avant qu'il aille au lit, elle lui apporte une tasse de tilleul de son jardin.

— *Elle est si gentille que j'ai mis huit jours avant d'oser m'acheter du café,* dit le colosse attendri. *Chaque fois que je parle, elle demande à sa fille : « Qu'est-ce qu'il dit ? » Elle me rappelle le perroquet du film.*

C'est un médecin de Béziers, habillé en Turc par Rosine Delamare, qui fait le marchand d'oiseaux. Il possède des dizaines de cages pleines d'oiseaux des îles. Il n'a pas voulu abandonner ses animaux.

De façon générale, on a embauché comme figurants les propriétaires des animaux. Comme il y a beaucoup d'animaux dans ce film, on peut voir un cartouchier faisant boire, dans ses bras, à la fontaine, une de ses poules qui a soif, un gendarme du Marquis de Ferussac accouchant sa brebis au pied des caméras. Le marchand de volailles de Pézenas tient, sur le marché du film, l'étal des volailles mortes. Le tournage terminé, il rentre chez lui en costume d'époque au volant de sa camionnette et va mettre ses bêtes au frigo jusqu'au lendemain.

— *C'est dur le cinéma,* dit-il, *surtout mon rôle ! Pensez, la volaille, avec cette chaleur !*

Pour les ensoleillés

Les premiers jours de tournage au grand soleil, les acteurs et les figurants tombaient comme des mouches, frappés par l'insolation. Philippe de Broca n'y échappa qu'en trempant plusieurs fois par jour le drôle de petit chapeau de toile qu'il porte sur la tête, dans la fontaine de la Maison Consulaire. Mais les « ensoleillés » ont été bien soignés. On leur a appliqué la thérapeutique locale des insolations. On ferme un verre plein d'eau avec un mouchoir. On le renverse. On le promène sur la tête du malade. A un moment l'eau se met à bouillir et le malade ressent instantanément un grand soulagement. S'il s'est évanoui, il reprend conscience. On lui a « sorti le soleil ». Je livre ce fait inexplicable aux médecins, mais la seule équipe de « Cartouche » peut apporter plusieurs témoignages de l'efficacité de ce curieux traitement de l'insolation.

Toutefois, la participation des habitants au film n'est pas toujours sans inconvénients. Tout le monde veut venir « voir tourner ». Il a fallu mettre des barrières autour de la place. Les gendarmes ont du mal à défendre l'entrée. Dans un petit pays, ils connaissent tout le monde et chacun trouve une bonne raison de pénétrer sur le plateau. Il faut quelquefois que les techniciens viennent au secours des gendarmes.

— *Vé, celle-là,* disait une femme, en me voyant, *s'il suffit de tenir un crayon à la main pour passer, je vais aller m'en acheter un.*

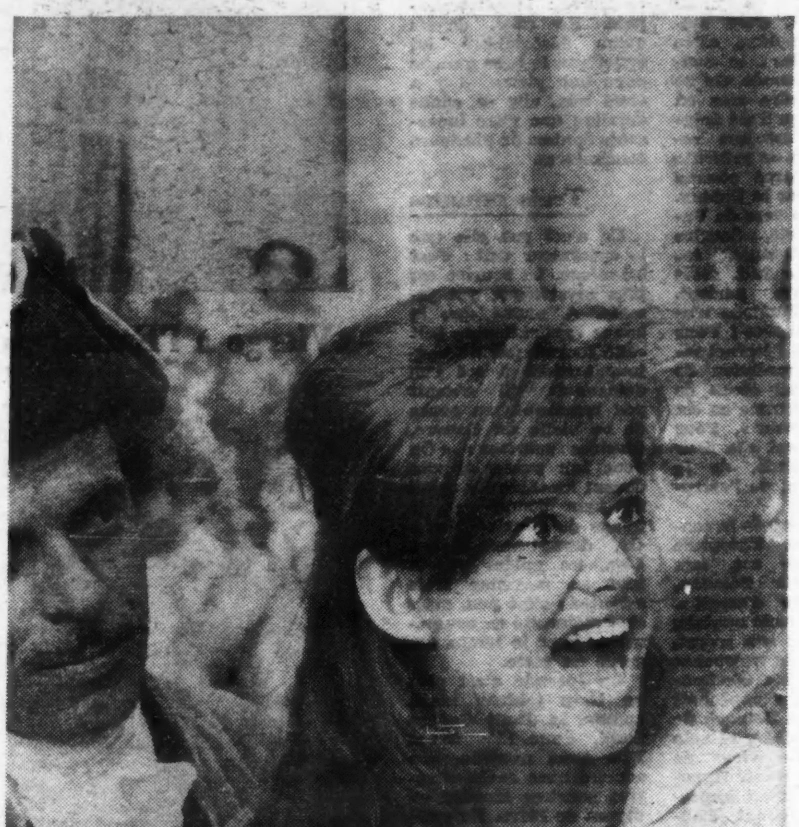
Plus dur que la vendange

Quand on enlève les barrières à la fin du tournage, c'est une ruée sur les vedettes. Plusieurs fois on m'a enlevé mon crayon des doigts pour faire signer les comédiens. On les fait signer sur n'importe quoi. J'ai vu Belmondo apposer son paraphe sur le carton intérieur d'un rouleau de papier hygiénique, et Claudia Cardinale sur la photo de mariage d'un brave cultivateur piscénois, une de ces photos où toute la famille s'aligne devant l'objectif comme les personnages d'un jeu de massacre.

— *Vous comprenez,* explique-t-il à la vedette, *un papier on peut le perdre. Une photo comme ça, ça reste dans la famille.*

Au bout d'une semaine, les Piscénois-figurants sont néanmoins un peu revenus de leur enthousiasme. Ils ont dit :

— *Dix heures debout sous le soleil avec ces vêtements et ces perruques, c'est presque plus dur que de vendanger.*



(Archives.)

CLAUDIA CARDINALE.
« Une photo comme ça, ça reste dans la famille ! »

Mais Pézenas, où Molière écrivit quelques-unes de ses pièces dans le château de son hôte le Prince de Conti, a le goût du spectacle.

Témoin ce vieux Piscénois qui vient au café où Belmondo prend l'apéritif après le tournage, pour lui faire des grimaces. Le vieux louchait et remuait les oreilles. Belmondo riait aux éclats.

Quelqu'un dit :

— *On devrait les faire tourner ensemble.*

— *Certainement non,* répondit le vieillard. *Belmondo et moi, nous ne faisons pas dans le même genre.*

ROSIE MAUREL.

(Agip.)

SAMMY DAVIS.
« Si on en est là, c'est votre faute. »

Sammy Davis à Monte-Carlo

● ***A Monte-Carlo, Sammy Davis, porte-parole du « Clan », parle politique.***

ON avait annoncé l'arrivée sur la Côte d'Azur, du fameux « Clan ». Le Clan, chef Frank Sinatra, se compose de quelques vedettes de Hollywood, amis personnels du président Kennedy. Le beau-frère du président, l'acteur Peter Lawford en fait lui-même partie ainsi que Dean Martin, Tony Curtis et le chanteur noir Sammy Davis.

Mais, au dernier moment, le Clan n'est pas venu. Peut-être le président a-t-il craint que ses amis ne se perdent en France en de trop nombreuses « fiestas ». Ils sont, à Hollywood, assez réputés pour leurs blagueuses soirées.

Seul Sammy Davis, qui devait chanter pour un soir de gala au Sporting de Monte-Carlo, était fidèle au rendez-vous. Il n'aime pas les journalistes. Quand on lui a demandé des nouvelles de ses amis, il a répondu :

« Ils sont en vacances, c'est tout. Et puis, qu'est-ce que ça peut bien faire aux gens ? Quel intérêt ? Vous feriez mieux de vous occuper de Krouchtchev et de Kennedy. Mon Dieu, il y a des choses tellement importantes dans le monde ! Qui poussera le bouton ? (Il regarde le ciel, lève une main menaçante). *Et d'ailleurs, si on en est là, vous savez bien que c'est en partie votre faute. Avec toutes les âneries que vous écrivez. Regardez où on en est ! Le Clan ! Quelle futilité ! »*

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!" de P.-L. GUERIN et R. FRADAY 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

STUDIO SAINT-GERMAIN
53, *rue de la Harpe* - ODE 42-72
MANON
de
H.-G. CLOUZOT

6 SOURIRES POUR UN ANNIVERSAIRE

LES YEUX ET...
Le désespoir des peintres...

57 tableaux (1 milliard d'anciens francs) volés au Musée de l'Annonciade à Saint-Tropez, 8 Cézanne (également un milliard), dont « Les Joueurs de Cartes », prêté par le Louvre, dérobés au Musée d'Aix-en-Provence : les mois d'été semblent favoriser les kidnappings artistiques. Le plus célèbre reste celui de la Joconde, qui eut lieu il y a exactement cinquante ans. Le 21 août 1911, un ouvrier italien s'enfuit avec « Madame Lisa ».

Retrouvé avec sa conquête, trois ans plus tard, il déclara avoir voulu, par patriotisme, restituer à sa patrie un des trésors volés par Napoléon — en quoi il se trompait, car si l'Empereur avait bien accroché la Monna Lisa au-dessus de son lit aux Tuileries, il l'avait empruntée au patrimoine national. François Ier l'avait achetée à Léonard de Vinci pour la somme énorme de 4.000 écus d'or. Depuis, sa vogue s'était quelque peu atténuée. Louis XIII faillit la donner en cadeau de noces au roi d'Angleterre et le XVIIIe siècle la relégua dans les réserves. Ce fut Napoléon qui la redécouvrit.

Scie des scies

Depuis, son renom n'a cessé de croître, comme une fatalité irrésistible. « Cette toile m'attire, m'appelle, m'envahit, m'absorbe, je vais à elle malgré moi, comme l'oiseau va au serpent », écrivait Michelet. La Joconde gobe quotidiennement plus de volatiles migrateurs de l'espèce touriste que n'importe quelle autre œuvre d'art au monde.

Elle prête son nom et son visage à des bistrots parisiens, des camemberts italiens, des soutiens-gorge américains, des cigares cubains, des oranges espagnoles, des parfums belges, etc. Pour l'homme de la rue, à Tokyo comme à New York, à Moscou comme à Rome, elle incarne et résume l'Art. Quand le visiteur la voit, c'est un peu comme si, ayant utilisé des coupures toute sa vie, on lui montrait enfin les réserves d'or de la Banque de France.

Confrontation à la fois rassurante et inquiétante. Beaucoup se posent en silence la question qu'un jeune officier de marine américain formulait l'autre jour à haute voix : « Comment se fait-il que moi qui ne connais rien, je la connaisse, elle ? » La clef de sa célébrité, c'est évidemment ce fléau, cette scie des scies : le Sourire-de-la-Joconde. On ne vous apprendra rien en vous disant qu'il est énigmatique. C'est son secret. Chacun se présente au Salon Carré comme Œdipe devant le Sphinx. On songe au vers de Valéry : « Parle, Sourire pur qu'environnent les cieux ». Il se tait, mais les passants parlent. Quelles explications n'a-t-on pas données ! Pour l'un, elle est l'éternel féminin, « l'expression de tout ce qu'au cours de mille ans l'homme en est venu à désirer ». Pour l'autre, elle est « la fleur de l'astronomie, de la physiologie et de l'astronautique ».

Quintessence de la sensualité pour Théophile Gautier, elle est, aux yeux du Sâr Péladan, « accoucheuse d'esprit ». Pour un médecin anglais, au contraire, son secret, c'est qu'elle va accoucher — d'où sa joie dissimulée. Ce qui n'empêchait pas Salomon Reinach de la trouver triste, et cela parce qu'elle vient de perdre un enfant. Hypothèses également impossibles, rétorquent d'autres commentateurs, pour la bonne raison que la Joconde n'était pas une femme du tout. « C'est tout Platon, sous les traits d'une femme », dit Péladan.

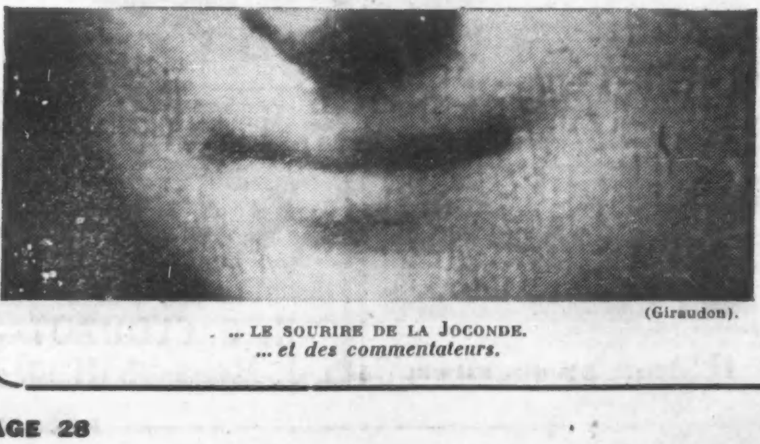
Pour M. Georges Isarlo, il s'agit d'un travesti moins symbolique : la Joconde est un Jocond, un jeune garçon déguisé. Ce qui explique, parait-il, la répugnance éprouvée par les hommes devant l'illustre tableau : « Sans le savoir, les « mâles » s'en méfiaient, instinctivement ». La Joconde ? Une excellente plaisanterie, une prodigieuse farce-attrape, comme l'a rappelé, aussi, le film d'Henri Gruel.

Farce ou non, elle nous a bien attrapés. Déjà au XVIe siècle, Vasari notait qu'elle faisait « le désespoir des peintres ». Plus tard, elle a fait celui de ses commentateurs. Aujourd'hui, elle fait le désespoir du touriste, qu'elle empêche de se livrer à sa passion exclusive : la photographie. En effet, depuis qu'un déséquilibré lui égratigna le bras gauche avec une pierre, il y a trois ans, elle se cache derrière une vitre incassable épaisse de plusieurs centimètres.

Trois minutes

Ce n'est pas elle que le spectateur voit : c'est lui-même. Le sourire est plus mystérieux que jamais. A moins que la bonne explication ne soit celle fournie par un visiteur harassé à qui l'on demandait s'il n'avait pas remarqué, au cours de sa visite du Louvre, d'autres sourires : « On nous fait passer si vite devant les tableaux qu'on ne leur donne pas le temps de nous sourire. » Or, devant la Monna Lisa, les guides s'arrêtent en moyenne trois minutes : c'est peu, mais c'est l'éternité en comparaison avec le temps accordé au reste.

La Joconde n'est plus un beau tableau mais, comme le disait George Sand, « une idée fixe ». Elle nous aveugle, son sourire nous cache d'autres sourires fameux ou dignes de l'être. En voici quelques-uns : joie maternelle de la Vierge de Dürer, illumination de la grâce de l'Ange de Reims, contemplation apaisée du Bouddha. L'ambiguïté même n'est pas l'apanage de la Joconde. Oscar Wilde qualifiait le sourire de la Coré athénienne d' « archaïque », et Jean Cocteau d' « idiot ». On ne sait trop si la Bohémienne de Frans Hals dit la bonne aventure ou en promet une. Quant à la demoiselle de Toulouse-Lautrec, son sourire est clairement... équivoque.



(Giraudon).

... LE SOURIRE DE LA JOCONDE.
... et des commentateurs.

(Giraudon).

«Vierge à l'Enfant», d'Albert Dürer (1471-1528)

(Giraudon).

« Tête bouddhique » (art khmer, Indochine)

(Giraudon.)

«La Bohémienne», de Frans Hals (1580-1666)

(Giraudon.)

« En cabinet particulier », de Toulouse-Lautrec

(Giraudon.)

« Corè », art grec pré-classique (VII^e siècle)

(Archives.)

«L'Ange au sourire», Cath. de Reims (XIII^e siècle)

(Viollet.)
STENDHAL.

(Abeille.)
PIERRE KAST.
Quelque chose à mettre au point.

(Archives.)
HENRY BATAILLE.

DISQUES

● **« ARIANE A NAXOS », opéra peu connu du grand public, mais pièce maîtresse de Richard Strauss, paraît chez R.C.A. Gravure sans reproche, présentation en emboîtage carton toilé, très soignée. Fait très rare, le disque est accompagné d'un livre sur grand papier avec des aquarelles représentant personnages, costumes, décors. La musique est très belle, l'histoire amusante et les situations peu banales. Grande intelligence des interprètes. (Disques n° 630 594 à 596.)**

● **« TENOR SAX PARADE » : recueil de divers artistes de Rock'n Roll. Musique musclée. Parfum de « blues » tout au long des interprétations. A conseiller non seulement aux « Rock'n Rollers », mais aussi aux amateurs de jazz qui remonteront ainsi aux sources. Du « Soul » à l'état pur. (Disque Odéon n° XOC 146.)**

● **« BUCK CLAYTON ALL STARS' PERFORMANCE », enregistré en concert public à l'Olympia le 22 avril 1961. Restitution parfaite de l'ambiance d'une salle de concert et présence des musiciens. La musique gagne en vérité et les solistes en spontanéité. (Disque Vogue n° 544-30.)**

Ce même jour, se produisit le chanteur de Blues Urbain Simmy Whitherspoon accompagné par Buck Clayton et son orchestre, qui ne se contentaient pas de jouer derrière le chanteur. (Disque Vogue L.D. 546-30.)

● **« CITA TROPICAL », de l'orchestre de Tito Alberti. Agréable cocktail de rythmes divers : guaracha, conga, mambo, baiao, chacha et battucada. Sonorité, équilibre, choix des morceaux : juste ce qu'il faut pour danser.**

● **Le succès de « BRIGITTE BARDOT » (Disque Barclay) est tel que toutes les marques concurrentes veulent avoir « leur » B.B.**

PICK-UP.

CINÉMA

« La morte-saison des amours »

● ***Aucune création théâtrale au mois d'août. Robert Kanters est allé au cinéma. Il y a trouvé la littérature.***

LE grand service que le cinéma a rendu au théâtre, pense-t-on communément, c'est de le débarrasser de la littérature : l'habitude d'un art plus direct, tout de simplicité et de naturel, a dévalorisé l'enflure dans le jeu des comédiens et le pathos, la complaisance, la grandiloquence dans les dialogues. Oui, mais la littérature est en train de prendre sournoisement une revanche éclatante dans les salles obscures.

On entre à « La Morte-Saison des Amours », de Pierre Kast (1), et on entend une jeune personne qui pense : « *Pour moi, le déroulement du temps est un mystère...* » « *Il n'y a pas d'amour sans inquiétude, et je suis inquiet* », dit un personnage. « *J'aime que tu le sois* » lui répond l'autre. « *La seule glace qui compte, c'est ton regard* » dit un amant. Et une dame : « *Je n'aimerais pas entrer dans l'univers du reproche...* » Il est évident que de telles répliques dans un théâtre aujourd'hui tomberaient dans le ridicule au milieu des sourires consternés : dans plus d'un film psychologique récent, le dialogue retrouve ainsi avec une cuistrerie ingénue le ton d'Henry Bataille et du grand boulevard d'avant la guerre de 14.

Le cinéma, me direz-vous, pour me renvoyer à mes chères études, n'est pas de la littérature. C'est que précisément le cinéma de « La Morte-Saison des Amours » a la prétention d'en être. Un volume des œuvres de Stendhal dans la bibliothèque de la Pléiade traîne dans de nombreuses images, les personnages le citent volontiers et certaines scènes sont sont comme des citations-pastiches (l'arrivée du nouveau secrétaire, à la fin, calquée sur l'arrivée de Julien Sorel chez Mme de Rénal au début du « Rouge ») : il est clair que M. Pierre Kast a voulu faire un film stendhalien, un petit supplément illustré à « De l'Amour ».

Quelques ratés

Cela se retrouve dans l'anecdote qui se voudrait géométrique comme certaines démonstrations de Stendhal. Nous sommes dans le Jura, le département de M. Edgar Faure, et cela pourrait s'appeler « les passions indécises » par allusion au roman de sa femme. Maire, conseiller général, ancien plus jeune ministre de France, l'homme fort ici (Daniel Gélin) est un don Juan perpétuellement en piquenique galant sur toutes les routes de son canton. Et son épouse, la femme forte de la politique et des affaires, le laisse faire. Le ministre séduit une jeune femme qui commençait à s'ennuyer auprès de son mari, un jeune écrivain qui a des ratés. La ministresse se laisse séduire par l'écrivain, qui a un raté dans ce domaine là aussi, la première fois. Pierre Vaneck penché sur la poitrine de Françoise Prévost et lui expliquant longuement qu'il est babylan, ô Stendhal toujours, ce dont elle vient sans doute de s'apercevoir, est un des grands moments de cette « Morte-Saison » : mais qui fait rire un peu grassement dans la salle. La jeune femme (Françoise Arnoul) va-t-elle partir avec le ministre qu'elle s'est mise à aimer ? ou rester avec son écrivain qu'elle aime toujours, qui l'aime toujours et qui passe son chagrin au whisky ? Elle partira avec les deux, car on peut aimer à la fois deux hommes de deux façons différentes, et ils iront à Paris tous les trois pour y jouir de cette intimité partagée dont l'ancien ministre, qui est ancien ethnographe comme M. Soustelle, a pu se faire une idée en étudiant les maisons de jeunes des Muria.

Whisky et vin d'Arbois

Nous sommes donc en pleine littérature, et même en plein dans une littérature assez factice. On reconnaît les moments qui voudraient avoir le grand « tempo » stendhalien : la ministresse demandant une chambre pour deux au bar de l'auberge, l'écrivain faisant fiasco, le ménage à trois, mais cela est le plus souvent un peu grossier, un peu ridicule, et très gratuit. Au cinéma des Champs-Elysées, l'ombre de Stendhal, j'en ai peur, est entrée dans l'univers du reproche.

Et cette littérature semble même assez envahissante pour corrompre jusqu'au langage proprement cinématographique. Avec une telle histoire, on n'a évidemment à photographier que des êtres qui pensent ou qui parlent, jamais des êtres qui agissent ou des choses qui arrivent. M. Kast s'est refusé les facilités du déshabillé érotique (le plus décolleté du film, c'est M. Vaneck), mais il s'est accordé celles de nombreux et très beaux plein air. L'utilisation fréquente d'une voix extérieure, qui commente ou fait des enchaînements, permet de montrer le beau visage pensif d'un acteur qui, visiblement, ne pense à rien, ou bien n'importe quoi ; et alors que tout cela pourrait se passer dans un appartement bourgeois, comme les pièces classiques se passent dans « un palais à volonté », on évite l'impression de théâtre filmé en faisant dire des choses incroyables dans des lieux saugrenus mais photogéniques. Beaux paysages, belles architectures, belles comédiennes, beaux éclairages, belle photographie : cela constitue un vocabulaire cinématographique très séduisant, mais dont les mots ne correspondent que par hasard, sans la moindre nécessité, aux mots et aux sens du film. Tous ces gens parlent comme s'ils avaient lu de mauvais livres et prennent des poses comme s'ils avaient vu de bons films. Ils sont là, mais ils pourraient aussi bien être ailleurs. Le gros défaut du film de M. Pierre Kast, c'est peut-être qu'on y boit beaucoup de whisky et jamais de vin d'Arbois. Qu'on y parle beaucoup d'amour, et que l'amour y est lettre morte.

Et je me demande alors : ces bâtards que, dans les coins sombres de la cinémathèque, on fait à Stendhal, à Flaubert et à quelques autres, par qui seront-ils reconnus ? A ceux qui aiment la littérature, est-ce qu'ils ne donnent pas l'impression que le cinéma est un art littérairement infantile ? Et à ceux qui aiment le cinéma, que la littérature est une sorte de belle-mère pédante et revêche qui empêche de jouer en liberté avec les formes, les couleurs, les mouvements ? Est-ce que cela ne risque pas de renvoyer ceux qui aiment la bonne littérature aux livres, et ceux qui aiment le bon cinéma, au mauvais ? Et comme cela n'est pas vrai, comme nos meilleurs souvenirs de lecture et nos meilleurs souvenirs de l'écran protestent contre cette dichotomie, n'y aurait-il pas aujourd'hui quelque chose à mettre au point ?...

ROBERT KANTERS.

(1) Français, Marignan.

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition FORMES ET COULEURS

L'AVENUE EN VERSION ORIGNALE
LE CHEF-D'ŒUVRE D'ANTONIONI
L'AVVENTURA
L'UN DES PLUS BEAUX FILMS DE L'HISTOIRE DU CINÉMA
Michel Aubriant - PARIS PRESSE

L'EXPRESS **Petites annonces** L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES sont reçues **aux guichets RÉGIE-PRESSE**
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 99-30 et 56-20
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes

Par correspondance :
Service des Petites Annonces
RÉGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Paiement strictement d'avance par chèque bancaire ou mandat-poste joint à la lettre (libellé à l'ordre de RÉGIE-PRESSE)

Offres d'emploi

SECRETAIRES

MAISON DE COGNAC Région Charente recherche personne pouvant assurer secrétariat sachant parfaitem. Langue allemande. Stuation d'avenir possible. Ecr. n° 816110 Jl.

Emplois intérimaires

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

Demandes d'emploi

DIVERS

Avec votre personnel, STE OUVRIERE s'intéresserait à votre entreprise en expansion Ecrire n° 89946 journal

DIVERS

J. H. dynamique étud. sec. part. All. présent. bien cherc. situat. secrétaire ou représen. France ou Allemagne - Ecr. 89842 Jl.

Appartements

VENTES

Près gare **RUEIL** immeuble moderne dans parc, jardins et sur rue, gd living + 2 pces, e., c., s.de b. tout cft, soleil, calme. Crédit Foncier. Px intér. TRI. 01-86.

LOCATIONS DEMANDE

J.H. ch. cha. meubl. indép. max. 150 NF. Req. 29.46. Hres Bur.

Propriétés

LOCATION

A louer maison de campagne meublée avec garage. S'adresser Robert, Cognac le Froid (H-V)

Constructions

NEUVES

PARIS (5e)
à 150 mètres Jardins du
LUXEMBOURG
25, rue HENRI-BARBUSSE
Studios et Appts 2 et 3 pièces grand stand., 6e ét. en cours
Livraison Hiver 61
CREDIT POSSIBLE
60 %
Rens. G.E.C., 31, r. Bassano (8e) **BAL 99-19**

TARIFS :
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF.
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF.
TAXES : 8,52 % en sus

Vacances

VILLEGIATURES

WEEK END A VEZELAY, Charme de la 1/2 saison, son et lumière, relais de LA TOUR ROUGE, cal. total, conf., table raffinée, accueil attentif. Tél. 43

Bonnes adresses

TOUT ce que Mme EXPRESS vous indique comme peinture ou produit d'entretien, vous le trouverez chez BODY, 2, rue Cler, Paris (7e)
AVEC 20 % DE REMISE
de 10 à 20 h., sans arrêt

Occasions

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

Allo ! Allo !

ICI LES PETITES ANNONCES DE « L'EXPRESS »

Si vous êtes abonnés au téléphone (réseau de Paris) figurant à l'annuaire officiel des P.T.T., vous pouvez transmettre par fil toutes vos Petites Annonces en appelant

GUT. 50-94
GUT. 56-20
GUT. 99-30

VINGT OPERATRICES SPECIALISTES A VOTRE DISPOSITION

De 9 h. à 12 h. et de 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi, dimanches et fêtes

700.000 lecteurs lisent chaque semaine ces P. A.

SPÉCIAL

UN ABONNEMENT VACANCES A L'EXPRESS

(gratuit si vous voulez)

Si vous êtes éloigné des grands centres, il est possible que vous ayez du mal à vous procurer « L'Express », malgré nos efforts pour alimenter tous les points de vente.

En souscrivant un Abonnement spécial vacances :

1° Vous serez sûr de recevoir ponctuellement « L'Express » chaque semaine où que vous soyez.

2° Si vous décidez ultérieurement de souscrire un abonnement régulier, nous en déduirons du prix le montant de cet abonnement vacances.

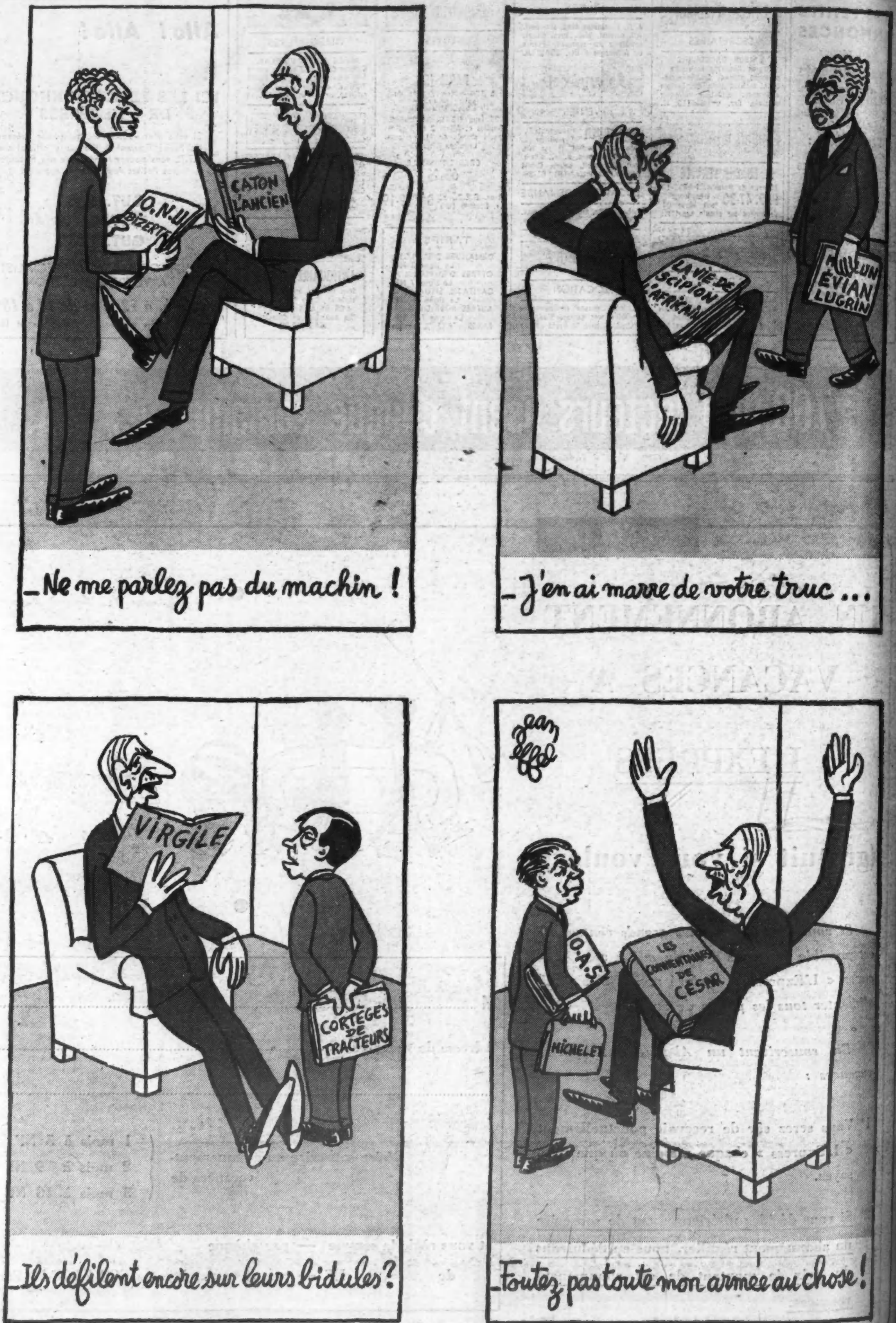
M ....

Adresse de vacances ....

....

désire souscrire un abonnement-vacances de
- **1 mois à 5 NF**
- **2 mois à 9 NF**
- **3 mois à 13 NF**

et vous règle la somme — par chèque
de NF — par virement à votre CCP 73-78-19 Paris.

GAULLICISMES

par JEAN EFFEL